
U d'/of OTTAWA
39003002238136

LES BATTUÉCAS.

IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE SAINT-JACQUES, N°. 38.

LES

BATTUÉCAS,

PAR

Mme LA COMTESSE DE GENLIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

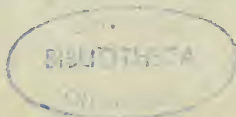


A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1817.



LES

BATTUÉCAS.

VAINE espérance d'un bonheur suprême sur la terre, ô joie présomptueuse, combien votre enivrement est funeste!......... Dans quel enchantement s'écoula pour moi cette journée! et cependant je ne jouissois de ma félicité présente qu'avec une tumultueuse impatience, ne pouvant penser qu'au *lundi*, jour fixé pour notre union. Je répétois sans cesse ce mot *lundi*, tous mes vœux et toute mon existence s'attachoient à cette époque; je ne respirois que pour l'attendre avec toute l'ardeur de mon imagination!..... Tout à coup, j'entraînai donna Bianca dans la chapelle

du château. Quels furent notre émotion et notre saisissement, en entrant dans ce lieu sacré qui alloit devenir pour nous le temple auguste de l'hymen ! Nous étions en face de l'autel sur lequel nous devions prononcer nos sermens ; nos yeux se remplirent de larmes, et se rencontrèrent ; dans ce moment, une même pensée unissoit nos ames et s'exprimoit dans nos regards ; nous allâmes nous prosterner devant l'autel, je tenois la main de donna Bianca qui pressoit doucement la mienne !........ Sans doute, il est des sensations que nos foibles organes ne sauroient supporter ! par tout ce que j'éprouvai dans cet instant, je crois que, si le ciel eût réalisé ce songe de bonheur, j'aurois perdu à cette même place la vie ou la raison..... Avant de quitter la chapelle, donna Bianca voulut orner l'autel que décoroient quatre vases

d'albâtre : elle les remplit de roses, de myrtes et de lys, symboles de joie, d'amour et de pureté ; et nous nous promîmes de revenir ensemble tous les matins, renouveler ces fleurs.

Le curé vint le soir. Il annonça qu'il avoit quelque chose de particulier à dire à donna Bianca ; et ayant reçu l'assurance qu'il pouvoit, sans crainte d'indiscrétion, parler devant moi : Depuis huit jours, dit-il, je vous attendois, madame, avec impatience, car j'ai une bonne action à vous proposer ; il se passe d'étranges choses dans le château de votre voisin don Louis Dinigo.... Mais, interrompit donna Bianca, dom Louis est à Saint-Ildephonse avec le roi. — Oui, madame, son service à la cour l'y retient : on ne l'attend ici que dans un mois. Dans son absence, une seule concierge a toujours gouverné le château ; mais une autre femme y est

arrivée, il y a environ dix jours, avec une lettre de dom Louis, qui ordonnoit à l'ancienne concierge de lui céder toutes ses fonctions. Il s'est élevé des disputes entre ces deux femmes, et la nouvelle venue, qui s'appelle Isabelle, a tenu des propos qui ont répandu dans le village des bruits fort extraordinaires. On a parlé de magie, de profanation, de scènes nocturnes, de mystères d'iniquité; on a affirmé que, toutes les nuits, le sabbat se tenoit dans la tour dont les fenêtres grillées donnent sur le grand étang. Le bon meunier Diégo, dont vous connoissez, madame, la candeur et la probité, a été la nuit avec ses deux fils dans un petit bateau au bas de la tour, et il est venu me dire et me protester qu'il avoit entendu des chants funèbres, et vu, à travers les barreaux de fer, passer un enterrement escorté par des fantômes noirs, tenant

des cierges ; qu'il y étoit retourné quatre nuits de suite, et que se spectacle surprenant s'étoit toujours renouvelé et à la même heure.

Comme je ne pouvois douter de la bonne foi de Diégo, poursuivit le curé, je jugeai que cette singulière histoire méritoit d'être approfondie. J'allai aussi la nuit sur l'étang avec Diégo; je vis en effet des figures couvertes de longs voiles noirs, tenant des cierges allumés, passer et repasser devant les fenêtres; elles psalmodioient, mais non des chants d'église, c'étoit une espèce de musique bizarre avec des paroles en langue vulgaire, qui me parurent exprimer des invocations religieuses. Je ne trouvai rien de criminel dans cette cérémonie nocturne, qui n'étoit nullement un enterrement, et que le mystère seul rendoit suspect. J'envoyai chercher Isabelle pour l'interroger : son embar-

ras, les mots qui lui échappoient, ses réticences, me firent clairement connoître que ces actes apparens de piété cachoient quelques superstitions criminelles. Isabelle avoua qu'en effet il se passoit dans la tour d'odieuses profanations, et dans les vues les plus coupables; et que l'ancienne concierge conduisoit seule ces complots ténébreux; que, si je l'appelois pour la questionner, elle nieroit tout; que, si j'allois au château, je ne verrois rien; que l'on feroit disparoître les cierges, les crêpes noirs, les têtes de mort, le cercueil, qui remplissoient une des chambres de la tour. D'après ces aveux arrachés avec beaucoup de peine, je l'ai menacée de dénoncer toutes ces choses au Saint Office; alors elle m'a dit que, sachant combien vous étiez bonne, elle vouloit ne confier qu'à vous ces affreux mystères, parce qu'elle étoit sûre que vous la

protégeriez contre les ennemis puissans que sa sincérité alloit lui faire. Ainsi, madame, je viens vous demander de l'entendre demain.

Quoique ce récit eût excité la curiosité de donna Bianca, elle montra une extrême répugnance à se mêler d'une affaire de cette nature. Cependant elle s'y décida par l'espérance d'empêcher qu'elle ne fût dénoncée à l'inquisition, et elle promit d'entendre Isabelle le lendemain matin. Je demandai quel étoit le caractère de dom Louis. C'est un homme de quarante-cinq ans, répondit donna Bianca, d'un extérieur grave et respectable, mais qui n'a pas une bonne réputation. On dit qu'il a des passions violentes, une imagination ardente et bizarre, et des mœurs licencieuses; mais je ne le connois pas; je ne le reçois point chez moi, et je le rencontre rarement. Le curé nous quitta,

dom Pèdre survint ; nous lui contâmes cette singulière aventure. Il nous proposa d'aller la nuit même sur l'étang de la tour, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du château, et nous y consentîmes. Nous montâmes en voiture à dix heures du soir : arrivés près de l'étang, nous laissâmes la voiture et les domestiques à l'entrée d'un petit bois, et nous allâmes à pied jusqu'au bord de l'étang. Diégo prévenu nous y attendoit avec son bateau : la nuit étoit excessivement obscure, j'étois assis dans le bateau entre donna Bianca et dom Pèdre ; je tenois une de leurs mains dans les miennes, je sentis trembler celle de donna Bianca ; je ne sais quel mouvement de terreur me saisit, je frissonnai.......... Placide, dit donna Bianca d'une voix entrecoupée, qu'avez-vous ?..... Ah ! répondis-je, me voici entre les deux objets qui se partagent tous les sen-

timens de mon cœur!..... Je dois être le plus heureux des hommes, je le suis en effet..... mais mon attendrissement ressemble toujours à la douleur..... Que sommes-nous venus faire ici au milieu de cette nuit profonde?...... Retournons au château... Dom Pèdre, parlez-nous..... Dom Pèdre se mit à rire : Vous êtes de véritables enfans, dit-il, rapportant tout à votre amour, voyant partout des présages inquiétans ou sinistres : je n'ai jamais vu d'amans si craintifs. —Parce qu'il n'en fut jamais de si tendres. Comme je disois ces mots, le bateau s'arrêta au bas de la tour. Tout étoit obscur et silencieux; mais, au bout de quelques minutes, nous aperçûmes au premier étage trois figures vêtues de noir, tenant des cierges et s'avançant lentement...... Bientôt le chant commence, une seule voix se fait entendre, je frémis !........., je sen-

tois mes forces défaillir..... O! combien je payai cher dans cet instant la joie enivrante que j'avois éprouvée en entendant pour la première fois donna Bianca chanter mon ode!..... Toute ma félicité s'anéantissoit, toutes mes espérances étoient évanouies sans retour; nuit terrible qui devoit ensevelir à jamais dans ses ombres les foibles restes de mon bonheur, et qui m'annonçoit de tristes jours dévoués à des regrets déchirans et superflus!.... Je reconnoissois et l'accent des habitans de la vallée, et la voix rustique et pure d'Inès, chantant l'hymne religieux dont j'avois composé la musique et les paroles!..... Ce chant et cette cérémonie pieuse, quel qu'en fût le motif, me représentoient Inès sous ses véritables traits, innocente, sensible et gardant mon souvenir. Une réflexion rapide me faisoit concevoir que, trompée et non séduite,

elle avoit été conduite dans ce château, et qu'elle y étoit retenue par quelques artifices ; mais qu'elle y conservoit ses sentimens et sa piété!....... Ainsi nos liens étoient renoués, ainsi donna Bianca étoit à jamais perdue pour moi!..... L'obscurité lui déroba mon trouble, j'étois en proie aux plus vives douleurs, et à côté de moi elle étoit heureuse et calme!.... Eh bien, Placide! me dit-elle, j'aime ce chant singulier et cette voix jeune et champêtre ; nous entendons mal les paroles, mais elles me paroissent touchantes, nous saurons tout demain. Oui, m'écriai-je, demain tout sera dévoilé. O! dites-moi que vous m'aimez! que je recueille encore une fois cette parole si chère! qu'en dépit du sort et de ses affreux prodiges, il y ait encore dans cette vie trompeuse un instant de bonheur pour l'infortuné Placide!.... Grand Dieu! dit donna

Bianca, que signifie cet étrange discours! si je vous aime, ô ciel! en pouvez-vous douter! Quand je vous ai consacré ma vie! quand je n'existe que pour vous! ah! ne savez-vous pas que sans vous la vie me seroit odieuse... —Arrêtez, vous me percez le cœur! arrêtez!... —O dom Pèdre!... Sa tête s'égare... —Non, non, j'ai malheureusement toute ma raison; cette raison barbare qui me tue, qui me prescrit le plus affreux sacrifice... Apprenez donc quel est mon sort!..... Je viens de reconnoître le chant et la voix d'Inès, c'est Inès qui habite cette tour, Inès est innocente!... —Il faut la délivrer, dit donna Bianca, d'un ton ferme. Cher Placide, poursuivit-elle, l'humanité, l'honneur et la religion nous commandent d'agir avec zèle et promptitude : ce moment n'est pas celui des pleurs et des regrets; faisons notre devoir, c'est se

mettre au-dessus de tous les coups du sort. A ces mots, je sentis se rallumer dans mon ame la céleste flamme de la vertu : mon admiration pour cette femme incomparable me tenoit lieu de bonheur, elle exaltoit encore mon amour; mais elle me donnoit toute la force de caractère dont j'avois besoin. Dom Pèdre et moi nous tombâmes à ses pieds; dom Pèdre, naturellement si calme, éprouvoit aussi le plus vif enthousiasme; l'amitié qu'elle inspiroit ressembloit à l'amour : je lui promis de lui obéir, c'étoit s'engager à prendre pour guide la plus sublime vertu. Elle déclara qu'elle vouloit absolument entrer dans le château de dom Louis ce soir même, et en retirer Inès. Mais il étoit minuit, tout le monde y étoit couché. Dom Pèdre imagina un moyen d'y pénétrer, qui réussit parfaitement.

Nous regagnâmes notre voiture,

qui nous conduisit à six cents pas du château. Là, nous descendîmes, et, suivis de deux domestiques, nous allâmes à la grille du château; une sonnette avertit le portier, qui vint aussitôt : dom Pèdre nomma donna Bianca, si connue dans ce pays; il demanda pour elle l'hospitalité, sous prétexte d'un accident arrivé à sa voiture : le portier, sans aucune difficulté, nous conduisit au château, et alla chercher la nouvelle concierge Isabelle, qui, au seul nom de donna Bianca, se hâta de se lever, et arriva au bout de quelques minutes dans le salon où nous étions. Donna Bianca, sans aucun préambule, s'adressant à cette femme : Je sais, à n'en pouvoir douter, lui dit-elle, qu'une jeune personne qui m'est aussi chère que si elle étoit ma sœur, vit renfermée dans la tour de ce château, et je veux la voir et lui parler à l'instant même. Je compte sur votre

bonne volonté, ajouta-t-elle; et, si vous m'en donnez les preuves que je désire, je vous emmenerai avec moi. Je vous prendrai sous ma protection, et en outre je vous assurerai un sort indépendant. A ces paroles, Isabelle promit de très-bonne foi de faire tout ce qu'on exigeroit d'elle; elle avoua qu'en effet une jeune personne habitoit la tour depuis huit jours; que dom Louis en étoit passionnément amoureux sans qu'elle en eût le moindre soupçon; qu'il avoit imaginé un plan de séduction qu'il comptoit venir mettre en pratique aussitôt qu'il pourroit quitter la cour. Isabelle ajouta que, dans ce moment, la jeune personne étoit couchee sous la garde de l'ancienne concierge; que les portes de la tour étoient fermées en dedans avec de gros verroux, et qu'il lui paroissoit impossible d'y entrer. Dom Pèdre proposa à Isabelle d'aller ré-

veiller la concierge, en frappant et en sonnant à la porte, et de la faire ouvrir, en disant qu'un courrier de dom Louis vouloit lui remettre une lettre. Isabelle y consentit : nous nous rendîmes, sans bruit, à la porte de la tour. Isabelle appela la concierge : elle vint parler à travers la porte ; et après avoir écouté Isabelle, elle ouvrit. Alors dom Pèdre s'élança dans la tour, saisit cette infâme duègne, l'obligea par ses menaces à se taire, nous dit qu'il alloit la conduire dans le château ; qu'il nous répondoit d'elle, et qu'il nous attendroit dans le salon où Isabelle iroit le rejoindre aussitôt qu'elle auroit introduit donna Bianca dans la chambre d'Inès. Il laissa en sentinelles à la porte de la tour nos deux domestiques, devant retrouver au château Diégo et ses deux fils. Nous avions plus de force qu'il n'en falloit pour commander en maîtres

dans ce château, qui n'étoit occupé que par trois ou quatre valets et quelques servantes. Je suivis donna Bianca dans cette tour ténébreuse; mais nous convînmes que, pour ne pas causer à Inès un saisissement funeste, je n'entrerois point dans sa chambre. Je m'arrêtai à la porte, qu'on laissa entre-ouverte; et dans un état inexprimable de trouble, d'attendrissement et d'anxiétés, je passai là plus d'une heure, ne perdant pas un mot de ce qui se disoit dans la chambre. Isabelle d'abord entra seule; Inès étoit couchée, une lampe allumée étoit posée à côté de son lit. Inès, se réveillant, questionna Isabelle avec le ton de l'inquiétude. Isabelle lui répondit qu'une jeune et charmante dame qui la suivoit, alloit paroître, et lui annoncer des choses extraordinaires et agréables. *Agréables!*... reprit Inès, il n'en est plus de telles pour moi!..... La

voici, dit Isabelle, qui sortit aussitôt, et alla rejoindre dom Pèdre. Donna Bianca, les bras ouverts, et le visage baigné de larmes, entre dans la chambre. Inès à sa vue montra une douce surprise; donna Bianca s'assit sur son lit, et, passant ses deux bras autour de son cou, elle l'embrassa avec la plus vive affection. Ah! madame, lui dit Inès, en lui rendant ses tendres caresses, comme vous me plaignez! Vous me connoissez donc? Oui, je vous connois, chère Inès; mais ne perdons point des momens précieux, j'ai tant de choses à vous apprendre! Savez-vous où vous êtes? — Je suis dans un couvent de religieuses où j'ai pris le voile, et dans un an je prononcerai mes vœux. — Et où sont donc les religieuses? — Dans le grand bâtiment: moi, qui ne suis encore que novice, j'habite cette tour, où je dois rester en retraite tout le temps de

mon noviciat, n'y voyant que deux novices comme moi, et madame la prieure. — Quel est ici votre genre de vie? — Je pleure et je prie Dieu. — Vous y faites des processions la nuit? — Oui, le matin et le soir; c'est moi qui les ai établies, afin d'y chanter un hymne, qui m'est doublement cher, parce qu'il célèbre la bonté de Dieu, et qu'il fut composé par celui qui m'aimoit autrefois!.... — Aimable et douce Inès, il est impossible de cesser de vous aimer! mais achevez de m'ouvrir votre ame angélique; dites-moi qui vous a procuré cet asile? — Dom Louis. — Comment avez-vous connu dom Louis? — Puisque vous me connoissez, vous savez où je suis née? — Oui, dans la vallée des Battuécas. — Eh bien! mon ami étoit absent, le moment où il devoit revenir étoit passé; j'étois inquiète. Dom Louis vint dans la vallée:

je l'aperçus, il me parut un vieillard vénérable, car il a des cheveux blancs. Je le rencontrai à la cascade du torrent; je résolus de lui demander des nouvelles de mon ami : je m'approchai, il m'accueillit avec une bonté qui m'encouragea : je le questionnai; il m'apprit que mon ami m'avoit oubliée, qu'il ne reviendroit pas, et qu'il étoit marié. Je pleurai amèrement, et je dis : Je veux aller mourir où il existe; il y a des couvens dans l'autre univers; je veux m'y faire religieuse. Dom Louis, qui est pieux comme le père Isidore, m'offrit de me conduire dans un saint monastère. J'y consentis; je cachai mon dessein, dans la crainte qu'on ne s'y opposât, et je m'échappai le lendemain à la pointe du jour. Malgré le respect que j'avois pour dom Louis, je n'étois pas à mon aise de me trouver seule avec un homme. A trois lieues de la vallée,

nous nous arrêtâmes dans une ville, et je conjurai dom Louis d'y prendre une femme pour aller avec nous jusqu'à Madrid; il en trouva une qui fit tout le voyage avec nous. De Madrid il m'envoya tout de suite dans cette sainte maison, avec Isabelle, qui me présenta à madame la prieure. Sans la protection de dom Louis, je n'aurois pas été reçue ici, parce qu'on n'y admet pas d'étrangères, et il fera un voyage exprès pour achever de décider madame la prieure, qui fait encore quelques difficultés au sujet de mes vœux.

Pendant ce récit naïf, je fondois en larmes; et lorsque donna Bianca reprit la parole, je connus, à l'altération de sa voix, qu'elle pleuroit aussi. Innocente et chère Inès, lui dit-elle, on vous a trompée, mais le ciel veilloit sur vous!..... — Comment! on m'a trompée? — Vous n'êtes point ici dans

un couvent, et l'indigne créature qui vous a reçue n'est ni prieure, ni religieuse.... — Mais, madame, elle est très-pieuse, et elle a une robe noire et un grand voile.... — Elle n'est point religieuse. — Mais les deux novices... — Sont deux servantes du château. — Cependant dom Louis..... — Est un imposteur.... — Avec un air et des discours si sages, et des cheveux blancs !.. Isabelle m'a donc aussi trompée ? — Oui ; mais du moins elle s'en est repentie, et m'a tout avoué ; vous ne connoissez pas encore tous les mensonges de dom Louis : votre ami n'est point marié, et il vous chérit toujours. — Est-il possible ! s'écria Inès, baignée de larmes. Ah ! madame, que je vous aime ! En disant ces paroles, elle se jeta dans les bras de donna Bianca, qui la pressa contre son sein. Elles pleurèrent long-temps en silence, je n'entendois que leurs

soupirs ; dans cet instant mon cœur s'élançoit également vers l'une et l'autre, et il ne me sembloit pas qu'il fût partagé !..... Enfin, donna Bianca dit à Inès qu'elle vouloit l'emmener sur-le-champ. Inès se hâta de se lever et de s'habiller en religieuse, car elle n'avoit pas d'autre vêtement. Donna Bianca, après quelques préparations, lui annonça que j'étois dans le château ; et lorsque Inès fut habillée, elle m'appela. Je courus me précipiter aux pieds de ces deux célestes créatures. Donna Bianca me fit relever ; et, saisissant la main d'Inès, elle la mit dans ma main tremblante ; ensuite s'appuyant sur mon bras : Allons, dit elle, rejoindre dom Pèdre. L'émotion de cet ami fidèle fut extrême en nous apercevant tous les trois !..... Il me serra dans ses bras, sans pouvoir proférer une parole ; mais il nous entraîna en silence hors de cette odieuse demeure. On laissa la concierge livrée à ses re-

mords. Isabelle nous suivit, nous montâmes tous en voiture; et lorsque nous fûmes arrivés au château, donna Bianca disparut avec Inès, qu'elle conduisit dans un appartement à côté du sien. Je restai avec dom Pèdre : quel besoin j'éprouvois de me trouver seul avec lui ! de lui conter tout ce qui s'étoit passé, de parler de mes sentimens, de mes douleurs, de mon profond étonnement de la scélératesse incompréhensible de dom Louis, et de pleurer sans contrainte ! Je ne me couchai point; et les premiers rayons du jour me causèrent la plus douloureuse sensation !...... Décidé à m'éloigner ce jour même, j'allois revoir donna Bianca pour la dernière fois, et pour lui dire un éternel adieu !.... A huit heures du matin, elle nous fit demander, dom Pèdre et moi; nous nous rendîmes aussitôt dans son appartement; elle étoit seule. Elle pâlit en m'apercevant; dom Pèdre s'appro-

cha d'elle, et lui baisa la main en disant : C'est le bas de votre robe que l'on devroit baiser !..... Nous avons fait notre devoir, répondit-elle, votre ami justifie tous les sentimens d'estime, de tendresse, que je lui conserverai jusqu'à mon dernier soupir......... O Placide! poursuivit-elle, la nuit qui vient de s'écouler a renversé tous nos projets, a changé notre destinée! et cependant le souvenir de cette nuit mémorable deviendra par la suite le plus doux souvenir que nous puissions conserver !.... Nous avons garanti l'innocence et la vertu des piéges affreux du vice; nous avons rendu au bonheur une jeune et charmante créature aussi pure, aussi sensible qu'elle est aimable ! Il est vrai, nous avons fait toutes ces nobles actions en nous immolant nous-mêmes, en renonçant aux plus tendres sentimens, aux espérances les plus chères! Eh bien! cette seule

pensée n'est-elle pas une récompense? Et ce qui donne un si grand mérite à tout ce que nous avons fait, pourroit-il être pour nous un sujet d'affliction? A ces mots, sans attendre de réponse, elle se leva et sortit précipitamment; je me jetai dans les bras de dom Pèdre, et je sentis ses pleurs couler sur mon visage!... Au bout de quelques minutes, nous entendîmes du bruit, nous essuyâmes nos yeux; un instant après la porte s'ouvrit, et nous vîmes paraître donna Bianca tenant Inès par la main!... Inès étoit vêtue de blanc avec autant de grâce et d'élégance que de simplicité; donna Bianca l'avoit elle-même parée de ses mains!....... Voilà, me dit-elle, votre épouse; il suffit de la voir et de l'entendre quelques instans pour l'aimer. Elle vous a donné les plus touchantes preuves de sa tendresse, vous saurez apprécier tant de charmes, d'innocence

et de sensibilité. Le plus profond chagrin ne put altérer sa douceur; elle ne se plaignoit pas, mais elle s'ensevelissoit, et, malgré sa pieuse résignation, elle mouroit consumée de douleur!.... Ah! vous devez être heureux l'un et l'autre, vous le serez, et cette pensée fera mon bonheur!... Adieu, poursuivit-elle d'une voix affoiblie, cher dom Pèdre; je les confie à votre amitié, présidez à leur union... adieu. Pendant ce discours, j'étois debout, pâle, glacé; il me sembloit que l'univers entier s'anéantissoit à mes yeux... O! madame, dit Inès en pleurant et en l'embrassant, je suis fâchée de vous quitter!... Je suis si touchée de votre bonté.... Inès, dis-je, c'est prosternés que nous devons l'en remercier!..... et nous tombâmes à ses genoux..... Elle nous tendit les mains: je pressai encore une fois dans les miennes cette main chérie, je l'arrosai de mes

larmes : elle voulut parler, la parole expira sur ses lèvres ; elle baissa le voile blanc qui couvroit sa tête, elle cacha ce visage enchanteur que je ne devois plus revoir..... Je sentis mon cœur se déchirer : dom Pèdre me prit dans ses bras et m'entraîna : Inès nous suivit..... Je n'avois plus ma tête ; on me fit monter dans la voiture, ou, pour mieux dire, on m'y porta. Telle fut notre douloureuse séparation !... Je reçus la foi d'Inès à Madrid, dans la chapelle de la maison de dom Pèdre.

Le jour de mon mariage, dom Pèdre reçut un courrier de donna Bianca, qui lui apporta une lettre d'elle, qu'il me montra, et qui étoit conçue en ces termes :

« Mon ami, employez tout votre « ascendant *sur eux* pour les empê- « cher de retourner dans la vallée : « qu'ils s'établissent dans une solitude ;

« mais je ne puis supporter l'idée qu'ils « iroient habiter des cabanes de feuil-« lages.... Pour plusieurs raisons je « ne propose plus le château où je suis « maintenant..... mais je les conjure « d'accepter une autre terre que je « possède dans le royaume de Gre-« nade : obtenez-moi cette nou-« velle preuve de leur affection pour « moi.

« Dites-lui encore que j'exige de « lui, par tous les droits que pour-« roient donner des sentimens de sœur « et de mère, qu'il suive avec persé-« vérance le cours de ses études, et « qu'il ne néglige aucun de ses talens, « surtout ceux de la poésie et de la « peinture. Donnez-lui, quand il « partira, tous les livres et toutes les « choses dont il aura besoin pour les « cultiver.

« Je suis calme, je suis satisfaite... « Je vois leur bonheur dans l'avenir;

« je compte à jamais sur votre amitié :
« n'est-ce pas être heureuse ? »

Dans la disposition où j'étois, cette proposition de me fixer dans le royaume de Grenade ne pouvoit me tenter : je persistai avec fermeté dans la résolution de retourner dans la vallée ; mais je consentis à rester encore trois semaines chez dom Pèdre. Depuis l'instant où un serment sacré unit mon sort a celui d'Inès, je cessai entièrement de me livrer au souvenir du passé, et de m'occuper de moi et de mon avenir. J'étois devenu indifférent sur mon propre sort ; mais celui de donna Bianca me causoit des inquiétudes déchirantes : je la voyois isolée, sans liens de cœur ; je savois trop que ce cœur si sensible ne pouvoit se passer d'attachement ; le dirai-je ? l'idée que peut-être un autre amour m'effaceroit de sa mémoire, cette idée me désespéroit, et m'en fit naître une qui

devint bientôt ma pensée dominante. Elle estimoit profondément dom Pèdre ; elle avoit pour lui la plus tendre amitié : dom Pèdre étoit pénétré d'admiration pour elle. Je pensai avec raison que leur union leur assureroit ce bonheur paisible, dont le temps ne peut qu'augmenter la douceur et la pureté. Après beaucoup de réflexions, je pris le parti d'écrire à donna Bianca elle-même, de lui ouvrir mon cœur sans détour, de lui exposer mes craintes, mes inquiétudes, de lui avouer mes foiblesses, de ne lui rien cacher, et de lui répéter surtout que son image ne cesseroit de me tourmenter et de troubler ma tranquillité, que lorsque je pourrois me la représenter au milieu d'une famille si respectable, si digne de son attachement ; qu'enfin l'épouse de mon ami seroit toujours l'objet de ma plus tendre vénération, mais n'auroit plus le funeste pouvoir

d'égarer mon imagination. Ces idées firent sur l'esprit de donna Bianca toute l'impression que j'avois désiré produire. Elle ne s'engagea point dans sa réponse, mais elle ne rejeta point ce vœu de mon cœur et de ma raison : c'étoit laisser l'espérance. J'instruisis de tout dom Pèdre ; sa joie égala sa surprise. Ce fut ainsi que je préparai le bonheur de deux personnes qui m'étoient si chères!... Je retournai dans ma vallée : dom Pèdre voulut nous y conduire, il y resta huit jours avec nous. Au bout de dix-huit mois je reçus l'heureuse nouvelle de l'hymen de donna Bianca et de dom Pèdre. J'ai retrouvé, poursuivit Placide en soupirant, la paix de l'ame, le premier des biens, je suis devenu père ; mon aimable et tendre Inès fait le bonheur de ma vie, les arts en font les plus doux amusemens ; enfin, j'ai la certitude de revoir les amis chéris

dont je suis séparé. Gonzale, ce vertueux vieillard dont je vous ai parlé, vient de mourir; donna Bianca a recueilli chez elle la jeune Thérésa, et dom Pèdre me destine cette maison délicieuse où j'ai passé de si doux momens! Il est convenu entre nous que je ne l'habiterai que dans cinq ou six ans. Ici, j'éleverai la première enfance de mon fils; dans quelques années j'irai avec ma petite famille me réfugier dans cet asile charmant, que la plus noble bienfaisance consacra jadis aux arts et à l'amitié, et c'est là qu'il me sera doux de me fixer et de terminer ma carrière.

Le jeune Adolphe avoit écouté avec le plus vif intérêt l'histoire de Placide; ce récit lui retraçoit ses propres sentimens, et ranimoit au fond de son ame les inquiétudes déchirantes de la plus douloureuse séparation. Le marquis fit plusieurs questions à

Placide : il lui demanda s'il n'avoit pas avec dom Pèdre une correspondance suivie. Non, répondit Placide, notre inviolable amitié n'est point une liaison ordinaire; certains l'un et l'autre que rien ne peut l'affoiblir, nous n'avons pas besoin de nous en répéter l'assurance. J'ai suivi les sages conseils du père Isidore, en convenant avec dom Pèdre que pendant quelques années nous ne nous écririons point; mais qu'à peu près tous les six mois, nous saurions réciproquement de nos nouvelles par le père Isidore, qui, pour les affaires du couvent, envoie toujours de loin à loin quelques religieux à Madrid. Ah! dit Adolphe, combien un si long silence est pénible! mais vous êtes sûrs de vous revoir!..... Oui, dans dix ans! reprit Placide, en poussant un profond soupir. Il cessa de parler et baissa les yeux. Adolphe saisit sa main qu'il

pressa fortement dans les siennes ; ce mouvement fut si tendre et si naturel, qu'il émut vivement Placide qui, le regardant avec une douce surprise, lui serra affectueusement la main. Il connut que leurs cœurs s'entendoient; en effet, Adolphe avoit pris pour lui une amitié passionnée ; et, à son instante prière, le marquis consentit à rester huit jours dans la vallée. Tous les matins, Adolphe et Placide se levoient avec l'aurore pour aller se promener dans les lieux les plus écartés et les plus sauvages de cette solitude. Là, s'asseyant tous les deux sur un rocher, ils s'entretenoient avec délice de leurs sentimens et de leurs malheurs. Adolphe montra à Placide la première lettre de Caliste. Placide fut très-frappé du ton solennel et mystérieux de cette lettre, et de la singularité de cette aventure. Il s'attendrit et pleura avec Adolphe. Qui peut

mieux que moi, lui dit-il, compatir aux peines d'un amour sans espoir! cependant vous jouissez d'une grande consolation, elle vous écrit, elle vous aime toujours !......... — Mais je ne la reverrai jamais !... — Elle existe, son cœur n'a point changé, vous êtes libres tous deux, le ciel vous réunira.

Les matinées entières se passoient dans ces entretiens, qui avoient pour Placide un charme inexprimable, car il étoit entièrement privé de conversation dans sa vallée, et c'est le seul des plaisirs du grand monde, qu'avec de l'esprit et de la sensibilité l'on puisse véritablement regretter dans la retraite. On se rappelle presque tous les autres comme d'insipides ou d'inconcevables folies. Mais rien ne dédommage de la douceur de confier ses pensées et ses secrets, de parler avec abandon et d'être entendu. Une solitude absolue seroit moins pénible que

le commerce habituel de gens incapables d'apprécier la finesse de l'esprit et la délicatesse des sentimens.

Le séjour du marquis et de son fils chez les Battuécas procura encore un grand plaisir à Placide, celui de leur montrer ses tableaux, et de leur lire ses vers; il passoit toutes ses soirées avec eux chez le père Isidore, et, lorsqu'enfin il fallut se séparer, il sentit qu'il alloit trouver un grand vide dans sa vie. Adolphe lui promit de lui envoyer un messager toutes les fois qu'il recevroit une lettre de Caliste, c'est-à-dire tous les trois ou quatre mois. Après leur départ, Placide tomba dans une mélancolie, que la présence d'Inès et de son enfant pouvoit dissiper, mais qu'il avoit beaucoup de peine à surmonter lorsqu'il étoit seul; et cependant il aimoit à l'être. Il étoit séparé depuis son mariage de celle qu'il avoit adorée; néanmoins ces dix-huit

mois s'étoient écoulés sans trouble. Il avoit trouvé les plus puissantes consolations dans la satisfaction intérieure que donne toujours un sacrifice vertueux, surtout lorsqu'on a la certitude qu'il est apprécié par l'objet qu'on aime; l'admiration de donna Bianca, l'amitié, la reconnoissance de dom Pèdre, l'estime du père Isidore, la tendresse d'Inès, le bonheur d'être père d'un enfant charmant, quels dédommagemens pour un cœur tel que le sien! Mais il venoit, en contant son histoire, de se rappeler tous les détails d'une passion si violente et si malheureuse; et ces dangereux souvenirs, si vivement retracés, avoient également ému et troublé son cœur et son imagination. Le départ de ces deux étrangers, qui avoient pris tant de part à ses malheurs, acheva d'ébranler son courage. Le père Isidore étoit trop austère et trop âgé, pour que sa

société fût une ressource pour lui. Le temps avoit déjà affoibli l'espèce de charme qu'il avoit trouvé d'abord dans la naïveté, l'ignorance et la simplicité d'Inès ; il avoit revu avec attendrissement l'enceinte paisible où s'étoient écoulés les jours heureux de son enfance ; après avoir éprouvé si rapidement tant d'émotions violentes, il avoit senti surtout le besoin du repos qu'il est si facile et si doux de goûter avec une conscience satisfaite. Tout dans la vallée offroit l'image de la tranquillité, et la nature sembloit l'avoir fortifiée pour y rendre la paix immuable ; mais ces heureuses impressions étoient épuisées, et Placide connut avec effroi qu'il étoit mille fois plus à plaindre que dans les premiers momens où, privé tout à coup d'une félicité suprême, il avoit fait à la vertu le sacrifice le plus éclatant et le plus douloureux.

Il y avoit dans la vallée un rocher entouré de figuiers, de citronniers, et remarquable par sa majestueuse élévation et sa forme pittoresque; d'une de ses fentes s'échappoit une belle source s'élançant en cascade, et tombant sur une pelouse sur laquelle, en se divisant, elle formoit une infinité de petits ruisseaux. C'étoit sur le sommet de ce rocher que Placide, livré à toutes les inspirations de son génie, avoit dans sa première jeunesse composé une multitude de vers, et cette ode à laquelle il avoit dû le plus beau moment de sa vie, cette ode mise en musique et chantée par donna Bianca! Placide, craignant ce souvenir, depuis son retour dans la vallée n'avoit pas été une seule fois dans ce lieu; mais, après le départ du jeune Adolphe, il eut le désir d'y retourner, et il y céda. Ce rocher etoit d'une hauteur si prodigieuse, que peu de jeunes gens dans

la vallée auroient pu le gravir facilement, et nul n'en avoit la tentation. C'étoit une solitude à l'abri de toute importunité, Placide étoit certain que personne au monde ne viendroit le troubler là ; il alla y chercher un refuge, ou plutôt la dangereuse liberté de s'y livrer tout entier à sa mélancolie.

Un matin, au lever de l'aurore, Placide, enfin décidé à se rendre dans ce lieu écarté, sortit de sa cabane : en voyant sa marche rapide, mais incertaine, et le trouble que déceloient sa physionomie et tous ses mouvemens, on auroit cru qu'il alloit à un rendez-vous criminel. Une inquiétude vague, qui ressembloit au remords, se mêloit à son émotion et l'augmentoit encore. Parvenu à la cime de cette roche énorme, il s'appuya contre un antique figuier, et là, restant immobile pendant quelques instans, il contemple

avec extase le magnifique spectacle qui s'offroit à ses regards, et qui sembloit commencer pour lui, car les rayons du soleil l'éclairèrent aussitôt qu'il parut sur le sommet de la montagne. Dominant sur la vallée, il en découvroit de là presque toute l'étendue ; il apercevoit d'un seul coup d'œil des ombrages délicieux, de nombreux troupeaux, des cabanes paisibles, des champs fertiles, des eaux pures et limpides; il voyoit enfin la plus grande partie de l'enceinte majestueuse de rochers qui renfermoit tous ces trésors de la nature, et qui les mettoit à l'abri des attentats de l'ambition et de la cupidité. O val fortuné! s'écria-t-il, ô ma patrie! pourquoi t'ai-je quitté!... Heureux enfant de la nature, qu'allois-je chercher parmi ces mortels ingénieux dont les arts séducteurs n'ont agrandi l'existence qu'aux dépens de leur tranquillité ; ici nous voguons

doucement sur le fleuve de la vie, moins occupés de son cour paisible et monotone que de son éclatante perspective; ces hommes civilisés s'y élancent avec une imprudente ardeur, ils en décorent les rivages, mais ils en cherchent tous les écueils!.... Et quel bonheur ils ont créé!... Un bonheur idéal, trop tumultueux pour être goûté, trop enivrant pour être durable!...

C'est ainsi que, pour se livrer à de dangereux souvenirs, il faisoit la satire du monde, dont il ne regrettoit que trop les illusions; et bientôt, se déguisant moins sa foiblesse, il osa s'avouer une partie de son malheur; car il est des chagrins que les cœurs vertueux se déguisent toujours; les peines secrètes que la raison et le devoir condamnent, restent, pour ainsi dire, immobiles et voilées au fond de l'ame; elles n'agitent point, elles consument!

Placide jetant de tristes regards sur tout ce qui l'environnoit : Hélas! dit-il, depuis l'instant où, sortant pour la première fois de la vallée, je vins ici, depuis ce jour jusqu'à celui-ci, que les temps sont changés!.... Ah! durant cet espace de temps j'ai goûté le fruit de *l'arbre de la science du bien et du mal*, et les paisibles jardins d'Éden sont désenchantés pour moi!... Je n'y suis plus qu'un étranger, qu'un profane!.... Sur ma terre natale je crois être proscrit, et je compte les jours de mon exil! deux ans déjà sont écoulés!... et je dois passer encore dix années privé de toute société, et de ces entretiens qui font le charme de la vie! D'ici là nulle communication d'idées, de réflexions, de sentimens délicats, de lectures, de talens!.... Nul encouragement dans l'étude!.... Il faudra penser, sentir, sans être entendu par un ami! culti-

ver les arts sans applaudissemens!.. . mais je verrai grandir mon fils!...

Cette dernière idée rétablit un peu le calme dans l'ame découragée de Placide. Il descendit en soupirant dans la plaine; il retourna dans sa cabane, il y porta un esprit distrait et préoccupé. Le cours du temps sembloit s'être ralenti pour lui seul! Cependant il s'occupoit sans relâche, il cultivoit la musique, la poésie et la peinture; et quand il avoit fini un tableau ou un poëme, il se disoit tristement : *Qui me jugera?*... La vertu se suffit à elle même ; les talens ont besoin d'éclat et de louanges ! tout est illusion et vanité dans les plaisirs et les joies qui ne viennent pas de la satisfaction de la conscience. La seule consolation de Placide étoit de songer qu'il offriroit un jour tous ses ouvrages *à dom Pèdre;* il n'osoit pas dire encore, même dans sa pensée, *à donna Bianca.*

Placide voyoit arriver régulièrement tous les trois ou quatre mois un message d'Adolphe, qui lui mandoit qu'il recevoit avec exactitude des lettres de Caliste, mais toujours avec le même mystère. Placide, profitant des occasions d'ouvrir, du moins à moitié, son cœur inquiet et si cruellement oppressé, faisoit des réponses de quinze ou vingt pages, et ne se lassoit point de questionner le messager sur Madrid et ses environs. Ce messager, qui étoit un palfrenier, ne lui disoit rien de satisfaisant, car il ne connoissoit ni dom Pèdre, ni donna Bianca. Mais il venoit *de l'autre univers*, il portoit l'habit espagnol; son seul costume, si différent du vêtement grossier des Battuécas, le rendoit un objet intéressant aux yeux du malheureux Placide. Une des plus grandes peines de Placide étoit la pensée qu'il devenoit chaque jour plus étranger

aux intérêts qui occupoient la famille qui lui étoit si chère : Grand Dieu ! se disoit-il, quand nous nous reverrons, je ne connoîtrai ni leurs inquiétudes, ni leurs projets, ni leurs espérances ! quelle intimité pourra se rétablir entre nous ! sans doute je trouverai près d'eux une société renouvelée, et quelque ami nouveau, dont on me vantera le zèle, les procédés, et ce qu'ils appellent les *importans services*, c'est-à-dire, quelques pièces d'or prêtées, quelques démarches pour procurer un titre, ou pour obtenir le droit de porter un morceau de ruban ; et voilà les vanités d'enfans qui excitent en eux la plus vive reconnoissance ! Et moi, que pourrai-je faire valoir en ma faveur ? La fidélité des sentimens et des souvenirs ? tant de larmes répandues, tant de maux soufferts ?... Hélas ! je dois les cacher ces peines déchirantes : eh ! que ne

puis-je me les dissimuler à moi-même !... Ainsi donc, je ne serai plus pour eux qu'un ami vulgaire, et sous ce titre j'aurai des rivaux qui l'emporteront sur moi !.... Tout décèle l'amour, tout le prouve quand il est partagé; un mot, un soupir, un regard, valent tous ses sermens et tous ses sacrifices; mais l'amitié veut d'autres témoignages, et que pourrai-je faire pour eux ?... Ah ! le bonheur est perdu pour moi sans retour !... Ces tristes réflexions répandirent dans l'ame de Placide une amertume affreuse. Trois ans s'écoulèrent de la sorte ; au bout de ce temps, le père Isidore lui remit un billet de quelques lignes, de dom Pèdre, qui lui apprit que donna Bianca jouissoit enfin du bonheur d'être mère !.... A cette nouvelle, et en voyant ce nom chéri tracé de la main de dom Pèdre, Placide fondit en larmes, et il s'écria : Ah ! si je n'é-

tois pas encore oublié, cet enfant me banniroit sans retour de son souvenir; désormais elle n'aimera plus que lui!... Eh bien! poursuivit-il, n'ai-je pas un enfant aussi! oui, je ne veux plus m'occuper que de mon fils!.....

Théophila étoit l'un des noms de baptême de donna Bianca; Placide jadis avoit pris un moment le nom de Théophile, il le donna à son fils: cet enfant étoit charmant par la figure, la sensibilité et l'esprit qu'il annonçoit. Placide prit la résolution de ne plus s'en séparer un instant; Théophile n'avoit pas cinq ans, et déjà il déclamoit, avec grâce, les poésies de son père, il commençoit à dessiner, à tirer de l'arc, et à gravir les rochers; Placide l'aimoit passionnément, et quelquefois il s'attendrissoit sur son sort: O! cher enfant, s'écrioit-il, en te donnant le goût de ces arts séducteurs, je te sacrifie à ma va-

nité paternelle! tu brilleras un jour, mais aux dépens de ton bonheur! Ah! ne devrois-je pas plutôt te destiner à passer ta vie entière dans cette vallée, et m'y renfermer moi-même jusqu'au tombeau!...... Cette idée l'occupoit souvent, mais son imagination la combattoit trop vivement pour qu'il lui fût possible de s'y fixer. Cependant sa tendresse pour son fils augmentoit celle qu'il avoit pour la mère de cet enfant chéri; son attachement pour Inès étoit même plus profond et plus tendre qu'il ne le croyoit lui-même; de dangereux souvenirs égaroient son imagination, et des illusions funestes l'abusoient sur ses propres sentimens; l'ardeur de son caractère et le désordre de ses idées ne lui permettoient ni de former un plan invariable, ni de bien connoître son cœur.

Il étoit dans cette situation, lorsqu'au commencement de l'année 1804,

Adolphe, toujours dans la même ignorance du sort de sa Caliste; lui écrivit qu'il quittoit l'Espagne pour rentrer en France : la manière dont Adolphe, dans cette lettre, parloit de Caliste, montroit assez que le temps avoit produit sur lui son effet inévitable, et qu'il étoit guéri de cette grande passion qui l'avoit rendu si malheureux. O que je l'envie! s'écria Placide; il a pu triompher d'un sentiment que la raison n'approuve plus! ou, pour mieux dire, dans ce monde bruyant où tant de sensations diverses se succèdent si rapidement, la constance des regrets est peut-être impossible.... Elle n'est éternelle que dans une solitude inaccessible!...... hélas! que dans cette enceinte!.. Ici, rien ne distrait des souvenirs! Ils se fixent au milieu de ces rochers, comme le feu caché se conserve dans le caillou qui le recèle!.. Placide apprit

par la suite que la constance de l'amitié vient du cœur et peut durer toujours, mais que celle de l'amour ne vient que de l'imagination. Trois mois après le départ d'Adolphe, un matin, Placide, contre son habitude, alla se promener seul, sans emmener le jeune Théophile ; sa rêverie le conduisit près d'une fontaine qui, en tombant du haut d'un rocher, formoit la plus belle cascade de la vallée. Placide, en approchant de la fontaine, avoit les yeux baissés, tout à coup il tressaille, s'arrête, et devient immobile. Nulle femme étrangère à la vallée n'avoit encore pénétré dans cette enceinte !.. Et il voit sur le sable les traces d'un petit soulier de femme !.. On ne portoit dans la vallée que des sandales grossières, et c'est la forme d'un *pied civilisé* qu'il contemple !.... Et cette forme est si délicate, si charmante, qu'elle ne peut représenter que le pied

de donna Bianca!...... Ce pied qu'il admira tant de fois!..... Eperdu, il suit cette trace magique, qui semble l'entraîner par un pouvoir surnaturel.... Il arrive à la fontaine, et n'y trouve qu'un chiffre gravé récemment, sur le rocher, avec la pointe d'un couteau, et ce chiffre étoit un P... Respirant à peine, il fait quelques pas, s'éloigne, revient à la fontaine, se remet en marche au hasard, s'arrête, écoute... Il croit entendre la voix de donna Bianca, et son émotion devient si violente, qu'il est forcé de s'appuyer sur un tronc d'arbre; dans ce moment, un jeune Battuécas passe près de lui, et lui dit que deux étrangers, un homme et une femme d'une éclatante beauté, viennent d'arriver dans la vallée, qu'ils ont demandé la cabane d'Inès, et qu'ils y sont..... A ces mots, Placide n'a plus de doutes... C'est elle! s'écrie-t-il, c'est

elle!..... Grand Dieu! quel est son projet!... Comment soutiendrai-je sa vue après six ans d'absence!... Mon exil devoit durer cinq ou six années encore, elle en abrège la moitié!.... Et elle vient me chercher!... Pourquoi? que signifie cette étrange conduite? Croit-elle que je puisse la revoir ainsi sans préparation, et en présence de dom Pèdre et d'Inès!.... Et elle a tracé sur cette roche la première lettre de mon nom!.... Juste ciel! donna Bianca est ici, dans ma cabane!.... Non, je ne pourrai supporter son premier regard.... Viendroit-elle m'annoncer une éternelle séparation, et me dire un dernier adieu!.... Je n'y survivrai pas. N'importe; connoissons et subissons mon sort. A ces mots, il reprend d'un pas mal assuré le chemin de sa cabane; à mesure qu'il en approche, son trouble s'accroît, et le battement précipi-

té de ses artères et de son cœur s'accélère ; pâle, oppressé, chancelant, il arrive, il entre, et sa surprise est extrême, en trouvant Inès assise entre deux personnes inconnues!... Il reste un moment pétrifié, ensuite il tombe sur un siége en donnant pour raison de l'état où il est, la rapidité de la course qu'il vient de faire ; on le croit, et l'inconnu, se levant et s'avançant vers lui : Je suis, lui dit-il, le baron d'Olmar, parent du jeune Adolphe de Palmène, et l'ami de son père. Comme ma famille est d'origine espagnole, quelques affaires m'appelant à Madrid, je me suis chargé pour vous des commissions d'Adolphe qui vous conserve la plus vive amitié ; ma nièce et ma pupille, Léontine, a voulu me suivre ; c'est elle que vous voyez ici...... Ce discours donna à Placide le temps de se remettre un peu de son trouble. Après quelques minutes de silence, il

demanda si Adolphe lui avoit écrit. Hélas! répondit le baron, il a été bien à plaindre depuis qu'il a cessé de vous écrire.... — Comment? — Vous saurez tout, pourvu que vous me conduisiez dans un lieu où je puisse, sans crainte d'être interrompu, vous conter cette déplorable histoire! Au reste, poursuivit-il, rassurez vous sur le sort d'Adolphe; il est un souvenir touchant et terrible qu'il conservera toujours; mais il peut encore être heureux. Comme il disoit ces paroles, Inès, qui venoit de sortir, rentra en tenant une corbeille remplie des plus beaux fruits; le baron lui demanda la permission de lui confier Léontine; ensuite, prenant Placide sous le bras, il sortit avec lui de la cabane. L'ame sensible de Placide étoit profondément émue; il conduisit le baron dans un bosquet solitaire à cinq cents pas de sa cabane, et là, s'asseyant

avec lui sur un siége de mousse, il écouta avec le plus vif attendrissement la narration suivante.

Adolphe, dit le baron, a été abusé pendant huit ans sur le sort de l'infortunée Caliste... Un serment inviolable m'a forcé d'entretenir son erreur, et même d'inventer une fable pour le tromper... Tout ce qu'il vous a conté n'étoit qu'un roman composé pour lui cacher une horrible catastrophe. Voici la véritable histoire d'une des plus intéressantes victimes de la révolution :

Dès l'année 1789, j'aurois quitté la France si je l'avois pu, mais il m'étoit impossible de m'expatrier sans argent; je voulois sauver quelques débris d'un bien assez considérable, et surtout la fortune de ma pupille : car je regardois, avec raison, cette fortune comme un dépôt qui m'étoit confié. Me tenant à l'écart, j'espérois me dérober

à la persécution par l'obscurité; mais j'eus bientôt d'autres sujets de crainte. J'avois une liaison intime avec un homme très-jeune alors, dont la mère étoit ma parente; cet homme étoit fils d'un avocat qui, en mourant, avoit laissé de la fortune à ce fils unique. Melvil (c'étoit le nom de ce jeune homme) avoit fait de bonnes études, il étoit aimable, instruit, spirituel; mais né avec une tête ardente, des passions impétueuses, un amour propre excessif, et gâté par de mauvaises lectures, il manquoit de principes, et, quoiqu'il eût dans le caractère un fond de droiture et de générosité, il n'étoit que trop facile de l'entraîner dans les égaremens les plus coupables. J'avois été chargé, en 1791, d'une mission pour l'Espagne; j'en avois profité en y plaçant des fonds pour mon ami, le marquis de Palmène et pour moi. Au moment où

je revins, je trouvai le trône tout-à-fait renversé et le marquis mourant d'une maladie qui duroit depuis deux mois! Je venois dans ma mission de rendre de grands services à la France, Melvil les fit valoir; d'ailleurs, nous eûmes le bonheur de tromper la cupidité des républicains, en leur persuadant que nous étions tous entièrement ruinés : on nous laissa tranquilles, grâce à l'active protection de Melvil. Le marquis recouvra la santé, et j'allai m'établir avec lui, Adolphe, la marquise d'Auberive, Caliste, sa fille, et ma nièce Léontine, dans une petite maison de campagne, ou plutôt une chaumière, aux environs de Paris. Nous vivions là solitairement, en affectant une grande pauvreté, et en tâchant de nous faire aimer dans notre commune; car la flatterie, bannie des palais, s'étoit réfugiée, grossièrement déguisée, dans les tavernes,

les clubs et sous le chaume ; les princes n'avoient plus de courtisans, il ne s'agissoit plus de plaire qu'aux paysans et au peuple. Melvil venoit souvent nous voir, il s'étoit déclaré *démocrate* dès les premiers momens de la révolution. Je n'en fus pas étonné, il n'étoit pas né dans la classe de la noblesse, et son orgueil n'avoit jamais pu s'accoutumer à cette espèce d'humiliation ; ainsi il adopta avec joie toutes *les idées libérales* de ce temps, c'est-à-dire, quelques principes d'une justesse incontestable, et reconnus pour tels dans tous les siècles, quoique souvent enfreints par un odieux despotisme ; mais il donna à ces principes une extension extravagante, et il y joignit toutes les erreurs monstrueuses que le philosophisme avoit propagées et mises en vogue.

Vers la fin de 1792, comptant encore sur son amitié, je lui demandai

d'employer son crédit pour faciliter la sûreté de notre fuite. Quelle fut ma douloureuse surprise, lorsqu'il me déclara qu'il étoit passionnément amoureux de Léontine, ma pupille ! Je me contentai de lui répondre qu'elle avoit toujours montré le plus grand éloignement pour le mariage, ce qui étoit vrai, et que, dans la crise où nous étions, des femmes, surtout, ne pouvoient songer qu'à s'éloigner d'un pays où tout annonçoit les événemens les plus sinistres. Parlons sans déguisement, interrompit il ; Léontine, nourrie dans tous les anciens préjugés, n'envisage qu'avec dédain une alliance roturière ; cependant ce n'est qu'à ce prix que je puis m'engager à vous sauver tous. Le temps presse ; je ne vous dissimule pas, poursuivit-il, que votre famille entière est en danger, et que je n'ai pu vous conserver la liberté, jusqu'à présent, qu'à force

d'activité, d'intrigues et d'argent. Je vous donne vingt-quatre heures pour faire vos réflexions. A ces mots il disparut. La mort dans le cœur, je rendis compte à Léontine de ce funeste entretien. Elle pâlit, et m'écouta sans m'interrompre; ensuite, après un long silence, prenant la parole : Je hais Melvil, dit-elle; mais qu'importent mes sentimens? il s'agit de vous sauver tous! Je n'hésite pas... je parlerai demain à cet homme odieux; qu'Adolphe et Caliste ignorent entièrement ses insolentes propositions, je me charge de tout, et soyez tranquille. En effet, ce fut elle qui fit inviter Melvil à venir : il accourut aussitôt; elle le reçut dans un salon, en me priant de rester dans un petit cabinet voisin, et séparé d'elle seulement par une mince cloison. Je ne perdis pas un mot de leur étrange conversation. Melvil, malgré toute son audace,

parut tremblant et déconcerté à la vue de Léontine, qui n'avoit alors que dix-sept ans. Mais il aimoit véritablement, et son ame n'étoit pas entièment dépravée. Léontine, rompant la première le silence : Mon oncle m'a fait part, lui dit-elle, des conditions que vous imposez pour nous sauver... Plus âgé que moi de douze ans, vous m'avez vu naître, vous connoissez la franchise de mon caractère, vous savez qu'elle ne s'est jamais démentie ; je vais vous en donner une dernière preuve, en m'expliquant sans aucun détour dans la circonstance la plus importante de ma vie. J'abhorre vos principes, vos opinions, votre conduite, et les scélérats que vous appelez vos amis. J'ai un éloignement invincible pour le mariage et du mépris pour les mésalliances ; mais sauvez ceux que j'aime, et ma main est à vous... — Je vous promets de les met-

tre à l'abri de tout danger, s'écria Melvil, aussitôt que j'aurai reçu votre foi ; ils partiront tous pour l'Espagne, et vous-même avec eux : car je ne veux point que vous soyez ici durant les scènes tumultueuses qui se préparent. J'y resterai seul, et je vous verrai partir avec joie, quand vous m'aurez honoré du titre de votre époux. Non, non, reprit Léontine, ce n'est point ainsi que je formerai de tels nœuds ; je ne vous épouserai que lorsque mon oncle, Adolphe, madame d'Auberive et sa fille auront passé les frontières. — Je ne recevrai donc de vous qu'une promesse ?— Elle devroit vous suffire. Mais je ferai plus, je ne partirai point avec eux. — Qu'entends-je !... — Quand j'aurai la certitude que mes amis seront hors de danger, ne serai je pas à vous, et mon devoir ne sera-t-il pas de partager vos dangers ?... — Adorable Léontine !...

En disant ces paroles il fondit en larmes, et se précipita à ses pieds. Léontine le repoussa : Arrêtez, lui dit-elle, vous n'êtes encore pour moi qu'un factieux et un conspirateur.... Comment! s'écria t-il, vous resteriez ici sans eux !... — Oui, j'y suis irrévocablement décidée. — Quoi ! vous risqueriez de vous trouver au milieu des plus sanglantes catastrophes ? — Je risquerois bien davantage en vous épousant, sans être assurée du salut de mes amis, puisque mille incidens imprévus peuvent rendre inutile votre bonne volonté pour eux. Si vous échouez dans le dessein de les sauver, s'ils succombent, je veux périr avec eux, mais alors en emportant dans la tombe un nom sans souillure.—Pour l'intérêt de ces parens qui vous sont si chers, ne devriez vous pas montrer moins de mépris à celui qui est aujourd'hui leur seul protecteur ! — Je puis

tout faire pour eux, excepté de tromper. — Ainsi rien ne pourra vaincre l'horreur que je vous inspire.—Quand vous serez le libérateur de ce que j'aime, et par conséquent mon époux, je n'aurai plus le droit de vous juger. Allez, songez à servir tout ce qui m'est cher, et comptez sur ma parole. A ces mots elle se leva, et le quitta brusquement.

Après avoir écouté cet entretien, je restai pétrifié d'admiration et de douleur : car je ne pouvois voir sans un chagrin mortel cette angélique jeune personne s'immoler ainsi pour nous ! Je m'opposai même fortement à ce dessein; mais elle y persista avec tant de fermeté que je fus persuadé qu'elle avoit au fond de l'ame une grande passion pour Melvil. Elle me recommanda encore avec de vives instances de cacher à nos amis l'engagement qu'elle venoit de prendre ; je

le promis et je tins parole. Quelques jours après, Melvil vint nous dire qu'il falloit nous préparer à partir sous quinze jours. La marquise d'Auberive et sa fille, pour quelques affaires, voulurent aller à Paris ; je les suivis avec Léontine. Il fut convenu que nous reviendrions à la campagne cinq jours avant notre départ, et que Caliste et Adolphe se marieroient secrètement la veille de notre fuite. Un vertueux prêtre, caché dans notre voisinage, promit de donner aux jeunes amans la bénédiction nuptiale. Après avoir passé onze jours à Paris, nous nous disposions un soir à retourner à la campagne où nous attendoient le marquis de Palmène et son fils, lorsque Melvil vint tout à coup demander à me parler en particulier ; j'étois avec Léontine qui me suivit dans mon cabinet ; là, Melvil nous déclara que la marquise d'Auberive seroit sûrement arrêtée

sous quarante-huit heures, et qu'alors rien ne pourroit la sauver ; qu'ainsi il falloit l'emmener sans aucun délai.... A ces mots, Léontine pâlit. Et que deviendra M. de Palmène ? dit-elle. Rien n'est à craindre pour lui dans ce moment, répondit Melvil, et sous peu de jours j'aurai des moyens sûrs de faciliter sa fuite ; mais madame d'Auberive est dénoncée : elle a pour ennemi personnel un homme puissant, dont Caliste a rejeté les vœux. Qu'elle parte sans perdre un moment, poursuivit-il, en m'adressant la parole, mais elle ne le peut qu'avec vous et sous des noms empruntés ; Caliste prendra le nom de votre nièce, et sa mère passera pour sa gouvernante ; voici vos passe-ports ; si vous n'avez point d'argent, je vous en apporte.... Qui ! moi ! m'écriai-je, j'abandonnerois ma nièce, ma pupille ! non, jamais.... — Si vous différez, vous

vous perdez tous. — N'en doutez pas, dit Léontine ; partez, passez en Espagne. — Et vous, Léontine, où pourrez-vous vous réfugier? — Chez l'honnête et bonne madame Miller (c'étoit une lingère retirée du commerce) ; j'y vivrai obscurément et en sûreté... et lorsque je n'aurai plus d'inquiétudes pour vous tous, quand vous serez tous les cinq en Espagne, et que j'en aurai la parfaite certitude... je tiendrai ma promesse.... A cette parole, Melvil, transporté, voulut saisir sa main. Léontine se recula. Je ne suis encore que votre otage, lui dit-elle, et quand je me sépare, et sans doute pour jamais, de tout ce que j'aime, respectez ma juste douleur...... Je vous défends de me parler d'un sentiment que je ne puis partager, et de me montrer une joie qui m'est odieuse... Ce discours, prononcé avec la fierté la plus méprisante, me fit connoître

que je m'étois trompé, lorsque j'avois soupçonné Léontine d'aimer en secret Melvil. Alors je combattis son dessein avec plus de force que jamais ; j'essayai même d'exciter la générosité de Melvil. Léontine m'interrompit, et se tournant vers Melvil : Ne l'écoutez pas, dit-elle, faites-les partir, ensuite sauvez les deux autres.... et le reste de ma vie vous sera consacré. Ah ! dit Melvil, si je le pouvois, je sacrifierois mon amour à votre haine ; mais il me seroit impossible de vous faire partir avant eux... — Quand vous le pourriez, je n'en profiterois pas, je veux les voir tous hors de danger.... Allez préparer madame d'Auberive et Caliste à fuir dans une heure : dites-leur que mon oncle sera leur guide ; allez... Quand ils seront partis, vous me conduirez sous un nom supposé chez madame Miller ; allez. Melvil leva les yeux au ciel, mit en silence un

genou en terre devant Léontine, et, se relevant aussitôt, il nous quitta précipitamment. Lorsqu'il fut sorti, Léontine me conjura de faire sans retard, et à la hâte, les préparatifs de mon départ : Non, Léontine, m'écriai-je, non, je ne puis me résoudre à partir sans vous, à vous abandonner... et à vous donner pour époux un homme que nous ne pouvons plus estimer... J'ai cru, un moment, que vous aviez du penchant pour lui ; cette idée m'eût adouci l'horreur d'une telle séparation ; et, comme au fond Melvil n'est point pervers, je pouvois espérer que l'amour lui rendroit toutes ses vertus naturelles. Mais je vois que vous ne l'aimez pas, et je ne consentirai point à vous sacrifier d'une manière aussi cruelle. — Mon sacrifice est fait, répondit en soupirant Léontine, j'ai donné ma parole. — Je n'ai point donné la mienne, vous dépendez de

moi, et je veux vous emmener. Je me charge d'engager Melvil à y consentir ; vous prendrez les habits d'un jockey, vous montez bien à cheval, vous nous suivrez sous ce déguisement. Oh ! laissez-moi, laissez-moi, dit Léontine en joignant les mains et en versant des larmes.... Surpris de ce mouvement, je la regardai un moment en silence ; elle pleuroit avec amertume. Mais, grand Dieu ! repris-je, quel est donc cet intérêt si puissant qui vous retient ici ? — Un intérêt... mille fois plus cher que ma vie... — Expliquez-vous ?... — Je ne le puis.... Ne cherchez point à pénétrer dans un cœur déchiré qui souffre depuis qu'il se connoît.... — Ce cœur s'est-il donné sans mon aveu ?— Hélas ! et sans le mien, et je n'ai pu fuir l'objet qui l'a séduit sans le vouloir... — Ce n'est pas Melvil que vous aimez ? — Je hais Melvil.,.. Ah ! mon on-

cle, poursuivit-elle, soyez certain que pour vous seul j'aurois pu, sans hésiter, faire le sacrifice de mon bonheur et de ma vie.... mais j'avoue que je suis encore animée par un autre sentiment.... un sentiment secret.... que je dois cacher, et qu'entretient une crainte mortelle, un sentiment enfin dont je ne triompherai que lorsque je n'aurai plus d'inquiétude... Comme elle prononçoit ces paroles, nous entendîmes du bruit; c'étoit Melvil qui revenoit nous dire que madame d'Auberive me demandoit. Plein de trouble et d'agitation, je sortis du cabinet, en ordonnant à Léontine de m'y attendre. Je trouvai madame d'Auberive accablée d'affliction par le désespoir de Caliste; il est facile de concevoir la douleur de cette jeune personne, qui, ayant dû s'unir le soir même à celui qu'elle aimoit, se trouvoit forcée de s'en séparer sans délai et

peut-être sans retour, et qui en fuyant emportoit avec elle l'inquiétude déchirante des dangers auxquels elle le laissoit exposé !... J'employai en vain pendant plus d'un quart d'heure tous les raisonnemens qui me vinrent à l'esprit pour la consoler. Elle fondoit en larmes sans m'écouter.... Enfin, on vint nous avertir que tout étoit prêt, et Melvil survint, qui nous dit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, et qu'il falloit partir. J'appelai Léontine. Elle n'est plus ici, dit Melvil en me remettant un billet. J'ouvre cet écrit en frémissant, et j'y trouve ces mots : « Mon cher oncle, j'ose pour « la première fois vous désobéir, « mais c'est pour votre salut, et pour « celui de notre malheureuse famille. « Daignez dire à Caliste que je vais « m'occuper uniquement du soin « d'assurer la fuite de nos amis, et « qu'ils la suivront de près...... Ne

« craignez point pour moi ; le ciel « protégera l'orpheline qui se dévoue « pour sauver tous les siens... Je n'irai « que dans deux jours chez madame « Miller ; en attendant je serai dans un « asile aussi sûr et aussi décent ; toute « recherche pour le découvrir seroit « inutile... Je vous conjure à genoux « de partir sans délai... Adieu, mon « cher oncle...... Donnez-moi votre « bénédiction ; confions-nous à la « Providence, et que la foi céleste « soutienne notre courage...... » Je baignai de pleurs ce touchant billet que je donnai à Caliste. O chère Léontine ! s'écria-t-elle, il me faudra donc aussi craindre pour toi !.. Ses sanglots lui coupèrent la parole ; cependant une grande consolation pour elle fut de penser que cette fidèle amie veilleroit sur les jours d'Adolphe, car elle n'ignoroit pas qu'elle avoit un grand ascendant sur l'esprit et sur le

cœur de Melvil; elle croyoit d'ailleurs que Léontine viendroit nous rejoindre avec le marquis de Palmène et son fils; elle étoit loin de soupçonner l'étendue du sacrifice de Léontine. Enfin, vivement pressés par Melvil, nous partîmes à onze heures du soir; et forcés de laisser à Paris trois personnes qui nous étoient si chères, nous éprouvâmes, en quittant cette malheureuse ville, toutes les angoisses que pourroient causer les remords. Comme je l'ai déjà dit, Caliste durant notre voyage, passa pour être ma nièce, et madame d'Auberive ne parut être que sa gouvernante. Par le crédit de Melvil, j'étois chargé d'une nouvelle mission pour l'Espagne, ainsi notre voyage devoit se faire paisiblement; en effet, nous arrivâmes sans obstacle à Baïonne, et là, madame d'Auberive, qui depuis trois jours avoit la fièvre, se trouva si

mal, que nous fûmes forcés de nous arrêter; le lendemain, une fièvre putride avec les symptômes les plus effrayans se déclara. Nous appelâmes un médecin, qui nous annonça que sa vie étoit dans le plus grand danger. Le dix-neuvième jour de sa maladie elle demanda un prêtre; malgré toutes mes recherches, il me fut impossible d'en trouver. Notre situation devenoit affreuse; dans une ville où l'autorité étoit usurpée par des hommes sanguinaires, notre séjour prolongé nous exposoit au plus grand péril; Caliste ne voyoit que l'état de sa mère, toute autre idee sembloit être effacée de son souvenir. Mais je ne prévoyois que trop l'orage qui alloit fondre sur nous. Le médecin, qui étoit un ardent jacobin, et par conséquent *un esprit fort*, montroit beaucoup d'indignation de la piété de madame d'Auberive, qui tenoit constam-

ment un petit crucifix qu'elle avoit détaché de son cou. Le médecin ne put s'empêcher de lui dire quelques impiétés; alors madame d'Auberive, quoique mourante, retrouva des forces pour lui ordonner de sortir de sa chambre et de n'y plus rentrer; le médecin furieux nous quitta précipitamment, et ce fut pour nous aller dénoncer. Il déclara à son club que nous étions des *fanatiques*, et des *ennemis de la liberté et de la nation.*

Deux heures après le départ du médecin, madame d'Auberive tomba dans l'agonie, mais en conservant toute sa connoissance; la malheureuse Caliste se jeta à genoux devant son lit et reçut sa bénédiction, ensuite elle resta prosternée en récitant des prières. Tout à coup nous entendîmes une grande rumeur dans l'auberge, où presque au même instant

l'hôtesse effrayée accourut et nous dit qu'on alloit nous arrêter. Hélas ! s'écria madame d'Auberive, je suis hors de leurs atteintes ; mais vous ! qu'allez-vous devenir !.... Tiens, ma fille, poursuivit-elle, cache ce crucifix dans ton sein pour qu'il ne soit pas profané !.. Dans ce moment, une vingtaine d'hommes entrèrent en tumulte dans la chambre ; Caliste, baignée de larmes, se jeta dans les bras de sa mère expirante : ce refuge devoit être sacré ; mais on l'en arracha. Barbares ! s'écria madame d'Auberive, laissez-lui recevoir mon dernier soupir !.... Ce cri de la nature ne fut pas écouté, Caliste s'évanouit : dix hommes s'étoient emparés de moi, et avec fureur, parce que, pour voler au secours de Caliste, j'en avois renversé deux... O mon Dieu ! s'écria l'infortunée mère, vous me donnez en cet instant la couronne du martyre ; je

l'accepte et je vous bénis... Ce furent ses dernières paroles, elle expira...., On nous entraîna en prison, et j'obtins du moins qu'on ne nous sépareroit pas....

Dans cet endroit du récit du baron, Placide, ne pouvant plus contenir son indignation, s'écria avec véhémence : Mais de quelle nation me parlez-vous donc là? Ce peuple n'a donc pas la plus légère notion du christianisme et même de la civilisation? Eh quoi! reprit le baron, vous n'avez pas entendu parler de la révolution francaise? — On ne sait jamais rien ici de ce qui se passe dans les autres parties du monde; chez dom Pèdre, on ne parloit jamais de politique : cependant, par quelques mots échappés dans la conversation, j'avois appris là, mais très-vaguement, qu'il existoit un peuple dont le pays s'appeloit *la France*, et que ce peuple s'étoit ré-

volté contre son souverain ; mais pouvois-je imaginer la démence et les horreurs que vous me dépeignez ! elles passent toutes les bornes de la vraisemblance. — Hélas ! ce peuple étoit naguère le plus spirituel, le plus doux, le plus aimable de l'Europe !.. — Quelle est donc la cause de cette épouvantable métamorphose ?.... — L'impiété. Mais écoutez le dénouement de cette funeste histoire.

Lorsque l'infortunée Caliste eut reprit l'usage de ses sens, il fallut lui apprendre que sa mère n'existoit plus; elle fit éclater un désespoir qui alloit jusqu'à l'égarement; quand l'épuisement de la douleur eut succédé à ces violens transports, je la rappelai aux sentimens de piété, qui étoient si profondément gravés dans son cœur; alors elle me tendit la main : Oui, me dit-elle, il faut nous résigner, et, quand la religion ne me le commanderoit

pas, la reconnoissance m'en feroit une loi ; si vous n'étiez pas resté à Baïonne, avec les infortunées que vous n'avez pas voulu abandonner, vous seriez en Espagne à l'abri de tout danger!..... O ma mère! ma mère! poursuivit-elle, en versant un déluge de pleurs, ma mère!.. Privée à votre heure suprême de toutes les consolations de la religion et de la nature, quelle horrible agonie a terminé une vie si vertueuse et si sainte! Vos derniers regards ont vu traîner votre fille en prison, et votre dernier soupir s'est exhalé au milieu des convulsions des plus amères douleurs!..... Mais maintenant vous recevez le prix de vos souffrances. Oh! par vos prières au pied du trône éternel, rendez-moi digne du bonheur de vous rejoindre!.... En parlant ainsi, la malheureuse Caliste répandoit des torrens de larmes. Une inquiétude déchirante se

joignoit à ses profondes douleurs ; elle frémissoit en songeant que le marquis de Palmène et son fils étoient peut-être arrêtés..... Je la délivrai de cette cruelle anxiété, en lui disant que j'étois certain qu'ils avoient l'un et l'autre passé la frontière. En effet, ils étoient en Espagne ; mais je l'ignorois.

Cependant je m'étois flatté qu'en montrant les papiers qui prouvoient que j'étois chargé d'une mission pour l'Espagne, je serois promptement mis en liberté ; mais le plus fâcheux incident prolongea ma captivité. Après la mort de la marquise, on avoit saisi tous ses papiers, et quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence de garder, firent connoître son vrai nom, et que Caliste n'étoit point ma nièce. Alors on me sépara de Caliste ; deux jours après on l'envoya à Paris, sous une sûre garde, et l'on me retint

à Baïonne. En arrivant à Paris, les conducteurs de Caliste la mirent dans une prison, où elle fut oubliée pendant quelque temps; car la foule des victimes étoit si grande, que les tyrans sanguinaires ne pouvoient en calculer le nombre, et que toute l'activité et la mémoire de la fureur et de la barbarie suffisoient à peine pour les envoyer sans interruption à l'échafaud. Caliste ne s'abusa point sur son sort, et dès-lors elle ne fut occupée que d'une idée, et d'un projet qu'elle exécuta sans délai. Parfaitement résignée, elle avoit déjà fait à la religion le sacrifice de sa vie; mais son cœur se déchiroit en pensant au désespoir qu'alloit éprouver Adolphe, lorsqu'il apprendroit une si déplorable catastrophe. Elle ne douta point qu'il ne succombât sous un coup si terrible et si inattendu; elle résolut de lui épargner le saisissement et

l'horreur des premiers momens, et de lui préparer le remède infaillible pour tous les maux, celui que le temps seul peut procurer. Elle possédoit une bague de diamans qu'elle avoit cachée dans son sein avec le petit crucifix qu'elle tenoit de sa mère expirante; elle donna cette bague à son geolier dont elle obtint à ce prix de l'encre et une provision de papier et de plumes. Alors elle commença à écrire, avec des dates anticipées, ces lettres qui devoient être envoyées après sa mort....

Léontine, ma nièce, vivoit toujours obscurément chez la vertueuse lingère qui lui donnoit un asile. Melvil, chargé par les comités révolutionnaires d'une commission secrète pour Rouen, étoit absent depuis quinze jours; Léontine attendoit son retour avec une impatience mêlée d'effroi: elle désiroit le revoir, dans l'espoir

d'apprendre par lui que nous étions tous en sûreté en Espagne; il nous avoit donné des moyens certains de lui en faire parvenir la nouvelle. Léontine souhaitoit ardemment que Melvil vînt la délivrer de l'inquiétude affreuse que lui causoit notre voyage ; mais elle ne pouvoit être affranchie de ses craintes mortelles, qu'en achevant de s'immoler, qu'en épousant l'homme qui lui étoit odieux.... Elle l'avoit promis !... Enfin elle découvrit avec horreur que Caliste étoit en prison à Paris, depuis douze jours, et que j'étois retenu à Baïonne. Melvil n'étoit pas encore revenu.... Léontine, désespérée, vole à la prison, et elle obtient la permission d'y entrer et de voir sa malheureuse amie. Pâle, tremblante, elle se jette dans ses bras, en disant d'un air égaré : Et Adolphe, qu'est-il devenu ?.. Caliste, surprise, la regarde fixement. Cette question, faite avec tant de sai-

sissement, fut pour elle un trait de lumière. Elle découvroit dans ce moment ce que Léontine n'avoit jamais ni confié, ni laissé soupçonner; elle reconnut une rivale dans l'amie la plus tendre et la plus généreuse. En effet, Léontine aimoit passionnément Adolphe. L'infortunée Caliste lui sera tendrement la main ; et, se hâtant de la rassurer : Il est en sûreté, lui répondit-elle; son père et lui sont en Espagne. Alors elle lui conta sa déplorable histoire ; et Léontine, à son tour, lui apprit tout ce qu'elle avoit fait pour nous sauver. Caliste admira d'autant plus sa conduite, qu'elle connoissoit ses sentimens : mais elle lui cacha qu'elle eût pénétré son secret. Léontine lui dit qu'elle avoit envoyé un courrier à Melvil pour hâter son retour; que sûrement il alloit arriver, et qu'il lui feroit rendre sa liberté. En aura-t-il le pouvoir ? répondit

Caliste, cela est au moins douteux ! et, dans cette incertitude, promettez-moi, chère Léontine, que, si je succombe, vous exécuterez fidèlement après moi ce que je vais vous demander. Retenez vos larmes, poursuivit-elle, dans la situation où je suis tous les momens sont précieux, n'en perdons point et écoutez-moi.... O mon amie ! tout est possible à l'amour ! Dans ce temps désastreux où la licence en fureur et l'impiété sans frein se baignent tous les jours dans le sang, au milieu de tant d'échafauds élevés sur les débris du trône et des autels, j'ai trouvé le moyen d'échapper en quelque sorte à la mort, puisque je vivrai toujours pour celui auquel j'avois consacré mon existence !... J'ai déjà écrit dix lettres mystérieuses, dont les dates anticipées sont à six mois les unes des autres : Adolphe les recevra successivement ; on les lui fera parvenir sans qu'il puisse

savoir ni qui les envoie, ni d'où elles viennent; votre oncle lui mandera que nous l'avons quitté tout à coup, en nous sauvant au milieu de la nuit, et qu'il ignore où nous sommes. Adolphe, après avoir craint le plus sinistre événement, se trouvera heureux d'apprendre que j'existe, cette illusion le préservera du désespoir et de l'horreur d'être à jamais poursuivi par une image épouvantable..... Peu à peu il s'accoutumera à mon absence ; le temps, sans me bannir de son souvenir, le consolera, et au bout de quelques années un choix plus heureux pourra lui rendre le bonheur.... — Non, non, s'écria Léontine ; c'est vous seule, chère Caliste, qui pouvez et devez faire son bonheur, votre ingénieuse et sublime tendresse aura eu le mérite d'inventer ce touchant roman, Adolphe un jour le saura, et vous lui en serez plus chère encore,

s'il est possible : mais ces lettres que votre amitié veut déposer dans mes mains seront inutiles, vous vivrez!.. Tandis que vous parliez, j'ai pensé à un stratagème qu'on a mille fois employé avec succès, et qui peut dès cet instant vous rendre à la liberté.... — Comment? — Le jour est tombé, le ciel est obscur, changeons d'habits; nous sommes de même taille, j'avois un voile sur le visage, vous sortirez sans difficulté, je resterai à votre place... — Qui? vous, grand Dieu!... — Oui, vous êtes en danger, et je n'y serai pas. Melvil va certainement revenir; sa passion me répond de ma sûreté. — Rien n'en peut répondre aujourd'hui. — Je vous conjure, au nom de votre affection pour Adolphe et de notre amitié, d'accepter cette proposition : madame Miller loge à deux pas d'ici, elle a autant d'attachement pour vous que pour

moi, elle vous cachera cette nuit dans sa petite maison de campagne.... Hâtons-nous..... le temps presse.... En parlant ainsi, Léontine commençoit à se déshabiller....... Arrêtez, arrêtez, lui dit Caliste, jamais je n'exposerai vos jours pour sauver les miens.... — A ces mots Léontine redoubla ses instances de la manière la plus véhémente, mais en vain. Léontine, loin de se rebuter, la pressoit toujours avec une nouvelle ardeur; enfin Caliste lui dit : Si j'acceptois cette offre héroïque, vous seriez seule digne de la tendresse passionnée d'Adolphe. — A ce mot, Léontine s'arrêta ; elle vit qu'il étoit inutile d'insister..... Les deux amies se séparèrent en versant un déluge de pleurs, les plus funestes pressentimens ne leur annonçoient que trop l'horrible catastrophe qui devoit bientôt les séparer pour jamais. Léontine emporta

les *dix lettres* que Caliste voulut absolument lui confier, en lui demandant de les lire, et en exigeant la promesse que ces lettres, dans la supposition d'un événement funeste, seroient remises à Adolphe avec les précautions prescrites. Cette lecture porta au comble l'admiration de Léontine pour l'infortunée Caliste ; nul mensonge n'est employé dans ces lettres : le mot *j'existe* ne se trouve dans aucune ; mais, lorsqu'on sait l'affreuse vérité, chaque phrase renferme un sens frappant et l'expression d'un sentiment qui pénètre jusqu'au fond de l'ame : comme par exemple lorsqu'elle dit à Adolphe, qu'elle l'aimera *jusqu'au-delà du tombeau*, ou lorsqu'elle parle de la *paix inaltérable de son asile!* L'amour dans ces lettres est si pur et si sublime, qu'il a quelque chose de céleste ; jamais la profonde sensibilité n'eut un langage si solennel et si tou-

chant. Le lendemain, et les trois jours suivans, Léontine attendit inutilement Melvil; elle apprit depuis que son courrier, auquel elle avoit donné l'ordre d'aller à Rouen à franc étrier sans s'arrêter, ayant fait une chute au milieu de la nuit, s'étoit cassé la jambe; il n'avoit été secouru que quatre ou cinq heures après l'accident, et, transporté dans une ferme, il y étoit resté plusieurs jours sans connoissance : ainsi Melvil n'avoit reçu ni le message, ni la lettre.

Léontine, accablée d'inquiétudes, ne put obtenir la permission de revoir son amie que six jours après la première entrevue. Elle trouva Caliste calme et résignée, mais silencieuse. Léontine fut frappée de l'expression angélique de son regard et du recueillement de son maintien.... Léontine lui dit qu'elle avoit envoyé un second courrier à Melvil. A ces mots, Caliste

soupira, baissa les yeux et ne répondit rien. Au bout de quelques minutes elle prit la parole, et ce fut uniquement pour parler de la religion, et du courage, et des consolations qu'elle peut donner dans les situations les plus désespérées. Léontine l'écoutoit avec un saisissement inexprimable... Au moment de se quitter, Caliste lui remit encore six lettres pour Adolphe. Maintenant, lui dit-elle, vous en avez seize, cela fera huit ans; j'espère qu'avant ce temps il aura trouvé des consolations dignes de lui... Lisez, poursuivit-elle, ma dernière lettre, vous y verrez l'annonce que je ne lui écrirai plus : ainsi, sans recevoir de mes nouvelles, il pourra toujours supposer que j'existe, et je désire qu'il conserve cette idée... —Mais, grand Dieu! s'écria Léontine, quel langage! vous me déchirez le cœur; pourquoi donc renoncer à l'espérance?... Non, vous

ne mourrez point.... Vous êtes adorée ; ce bonheur est le présage de tous les autres.... J'ai envoyé un second courrier à Melvil, il est impossible qu'il n'arrive pas cette nuit ou demain : il vous sauvera.... Léontine n'en put dire davantage, le geolier survint, et la pressa de se retirer. Caliste, en l'embrassant, la serra fortement contre sa poitrine, et tout à coup elle s'arracha brusquement de ses bras, et le geolier entraîna Léontine baignée de larmes.... Arrivée chez elle, Léontine ouvrit le paquet que Caliste venoit de lui remettre ; elle lut ces lettres touchantes écrites sur le bord de la tombe, elle les arrosa de pleurs ; et elle y vit avec une surprise mêlée d'émotion et de douleur, que Caliste y parloit souvent d'elle, en la désignant toujours comme celle qui devoit lui succéder dans le cœur d'Adolphe. Voici la dernière de ces lettres qu'A-

dolphe lui-même m'a confiée pour vous la montrer.... A ces mots, le baron tire de sa poche un porte-feuille qui renfermoit la dernière lettre de Caliste, et déployant ce papier : Avant, dit-il, d'entendre cette lecture, il faut que vous sachiez ce que Caliste cachoit à son amie : elle avoit été interrogée le matin dans sa prison, on lui avoit annoncé qu'elle seroit appelée le lendemain au tribunal sanguinaire, et elle étoit certaine d'y être condamnée à la mort... On avoit découvert que sa mère, loin d'être ruinée, possédoit une assez grande fortune : on avoit confisqué tous ses biens. Caliste, après avoir acquis la certitude que sa perte étoit résolue, avoit passé le reste de la matinée à écrire sa dernière lettre que voici ; écoutez maintenant :

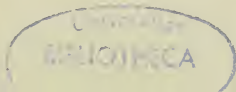
« C'en est fait ! cher Adolphe, mon « sort est fixé sans retour, et désormais « il ne me sera plus possible de vous

« écrire !... Toutes les illusions de la
« vie sont anéanties pour moi ; mais
« une tendresse légitime n'en est point
« une, un sentiment aussi pur qu'il
« est profond doit durer toujours....
« Séparée de vous pour jamais, je ne
« cesserai point de vous aimer !.. Vous
« ne verrez plus l'écriture de Caliste,
« nulle trace matérielle ne vous rap-
« pellera son souvenir durant le rapide
« et triste passage de la vie ! Je ne par-
« tagerai ni vos espérances trompeu-
« ses, ni vos joies fugitives. Hélas !
« ma main n'essuiera point vos larmes !
« Ah ! je regrette surtout la douceur
« de m'attendrir avec vous et de vous
« rendre plus supportables les maux
« inséparables des destinées humai-
« nes.... Réfugiée dans le sein de la
« religion ; j'y trouverai l'oubli des
« vains plaisirs du monde ; mais j'y
« conserverai toutes les affections gé-
« néreuses qui m'ont attachée à la

« terre. O cher Adolphe, j'invoque-
« rai pour toi la miséricorde suprême !
« unis ton ame à la mienne ; tous nos
« liens ne sont pas rompus ; que dis-
« je ? le seul véritable, le nœud sacré
« formé par l'amour de la vertu peut
« subsister toujours, et la mort même
« ne sauroit le briser. O prodige tou-
« chant et sublime de la religion !
« deux ames pieuses sont insépara-
« bles ! Placées dans ce vaste univers
« aux distances les plus éloignées l'une
« de l'autre, elles correspondent par
« la prière, elles se réunissent chaque
« jour aux pieds du souverain maître
« et dans les bras d'un père, elles agis-
« sent mutuellement pour leur bon-
« heur : l'Eternel entend leurs vœux,
« et les exauce !....

« La Providence, cher Adolphe, a
« mis près de vous sur la terre un
« ange visible pour vous consoler,
« et pour me rassurer sur votre ave-

« nir! Léontine s'est immolée pour « nous, mais elle a conservé la li- « berté qu'elle avoit cru sacrifier. Je « n'ai pas ses qualités héroïques, « néanmoins nos cœurs se ressem- « blent! oui, le ciel a doublé mon « ame pour que vous ayez toujours « en dépit du sort une compagne « tendre et fidèle. Elle me remplacera « sans me faire oublier, ou, pour « mieux dire, plus sa tendresse sera « vive et pure, plus elle vous rappel- « lera la mienne. Mon ame sera tou- « jours associée à la vôtre! qu'une « douce imagination vous la repré- « sente dans vos entretiens, dans « vos promenades solitaires, toujours « en tiers entre vous, et planant sur « les berceaux de vos enfans!.... Ami « chéri, adieu!..... Tracer cet adieu « solennel, c'est le dire au monde « entier, c'est renoncer à mon exis- « tence terrestre! L'univers disparoît « à mes yeux, je ne vous y verrai



« plus ; il se couvre pour moi d'un
« voile immense et lugubre : quand
« je voudrois en percer l'épaisseur, je
« ne découvrirois ni des champs fer-
« tiles et rians, ni des bocages fleu-
« ris ; je ne verrois que deux cercueils,
« je les contemplerois avec une douce
« émotion ; c'est du sein paisible de la
« tombe que nos deux ames, s'élevant
« vers les régions célestes, se re-
« joindront et se réuniront pour tou-
« jours !.... Mais jouissez long-temps
« encore des chimères de la vie :
« puisse-t-il être heureux pour vous ce
« songe rapide ! puissiez-vous enfin,
« toujours fidèle à vos devoirs, vieil-
« lir près d'un objet aimé !.. Pour moi,
« ma carrière est terminée ! les heu-
« res, les jours, les années s'écoule-
« ront sans me rapprocher de vous ;
« c'est avoir cessé de vivre ! Le temps
« immobile ne marche plus pour
« moi, je ne dois plus songer qu'à
« l'éternité. Pensée sublime et ravis-

« sante! c'est dans l'éternité qu'on « s'applaudira d'avoir souffert avec « résignation les injustices des hom- « mes, et les peines d'un exil passa- « ger; c'est là qu'on invoquera sans « effort la puissance suprême pour « ses persécuteurs; c'est là qu'on « aimera sans trouble et sans mesu- « re... O mon ami, ne me plaignez « point, je ne suis plus avec vous, « mais je suis avec Dieu, et rien « désormais ne sauroit m'en déta- « cher!..... »

Lorsque le baron eut fini la lecture de cette lettre, Placide, essuyant ses yeux pleins de larmes: Je croyois, dit-il, qu'un homme seul pouvoit aimer ainsi!..... Et moi, j'ai toujours pensé, reprit le baron, qu'une telle sensibilité ne pouvoit appartenir qu'à une femme; mais il est vrai que je n'ai point passé ma vie dans une vallée inaccessible au monde. Après

cette réflexion, le baron reprenant le fil de son récit : Léontine, dit-il, accablée de tristesse, ne put fermer l'œil durant la nuit. Elle se leva avec le jour, et elle vola à la prison de Caliste. Quelle fut sa douleur lorsqu'elle apprit là, que l'on venoit de conduire cette infortunée au tribunal révolutionnaire !.. Alors Léontine, n'écoutant que son imagination et son cœur, court à ce tribunal aussi expéditif que sanguinaire dans ses décisions : quand Léontine y arriva, on interrogeoit encore Caliste, qui répondoit avec calme et douceur ; on lui demandoit compte de sa fuite. J'étois, dit-elle, sous l'autorité d'une mère ; elle partoit, je devois la suivre. — Vous deviez rester, reprit le juge ; tout citoyen appartient à la patrie. On vous accuse, de plus, d'incivisme et de fanatisme. Si vous appelez *fanatisme*, reprit Caliste d'un ton ferme, et en élevant la

voix, d'aimer la véritable religion, celle de saint Louis et de nos pères, la religion catholique, apostolique et romaine; oui, je suis fanatique. Je plains les impies, je prie pour eux le Dieu de miséricorde; mais j'abhorre l'impiété et les profanations exécrables qui se commettent en France, et qui, n'en doutez pas, attireront sur notre malheureux pays tous les genres de calamités.... Vous l'entendez, interrompit le juge, elle maudit la patrie; elle se déclare l'ennemie des patriotes et de la liberté... Aux voix!.... aux voix!. .. Arrêtez! s'écria Léontine, je demande la parole..... L'énergie de son action, sa jeunesse, et les charmes de sa figure, frappèrent ces hommes inhumains qui l'écoutèrent en silence. Il y avoit alors dans tous les esprits une effervescence et je ne sais qu'elle curiosité qui faisoient aimer les scènes véhémentes

de quelque genre quelles fussent. On méprisoit la modération et la sagesse; mais tout ce qui avoit une sorte d'éclat, ou faux ou véritable, captivoit toujours l'attention.

Léontine, s'adressant à ces juges iniques : Ne commettez point un crime inutile, dit-elle, cette infortunée n'a rien fait contre vos lois; son départ fut un enlèvement, et non une fuite : la confiscation lui a ravi tous ses biens; elle est dépouillée : que vous en coûtera-t-il de reconnoître son innocence? Je suis riche encore, j'offre ma vie pour sauver la sienne, et ce n'est pas un sacrifice : exister parmi vous sans être persécuté, est un opprobre qu'il ne m'est plus possible de supporter. Vos sentences sont des titres de gloire, et vous avez fait de l'échafaud un théâtre d'honneur. Qu'on m'y conduise; et respectez les jours de mon amie..... —

Que fais-tu ! s'écria Caliste, tu ne me sauveras pas, et tu te perds... — Si je ne puis te sauver, ma seule consolation sera de partager ton sort... — Ils ne me condamneront que pour avoir fait ma profession de foi ; laisse-les me donner la palme du martyre. — Je veux te suivre ; je suis lasse de la vie... — Tu dois vivre pour essuyer des larmes amères....... — Je ne consolerois pas, et en mourant avec toi je serai regrettée !.. On interrompit ce touchant dialogue en faisant saisir Léontine par des satellites, avec ordre de la conduire dans les prisons. Caliste s'élança dans ses bras. Adieu, lui dit-elle, adieu, trop généreuse amie : tu vivras ; le Dieu qui m'appelle me laisse sur la terre cette dernière espérance. Regrette-moi sans me pleurer. Oh ! ne profane point par des larmes la gloire de ma mort !... A ces mots on sépare avec violence les deux amies, on les

arrache des bras l'une de l'autre. Léontine pousse des gémissemens lamentables; Caliste, animée par un sentiment surnaturel, lui crioit avec transport : Eh quoi! ne vois-tu pas la troupe triomphante des anges et des martyrs qui marche devant moi?.. Ce fut ainsi que cette créature céleste monta sur l'échafaud. Elle n'eut besoin d'aucun courage : une vision divine, récompense de son innocence et de sa piété, lui voila toutes les horreurs du supplice et de la mort. En apercevant l'échafaud, son visage se colora du plus vif incarnat; l'expression de la joie et du ravissement, donnoit à toute sa personne quelque chose de sublime. Elle crut voir, suspendu sur des nuages, un trône resplendissant. O majesté de Dieu, dit-elle, quel œil humain peut soutenir votre éclat! Quels parfums! quels concerts!... O louanges de l'Eternel, re-

tentissez à jamais de toutes parts sur l'univers sanctifié!... A ces mots elle ferma les yeux en élevant ses bras vers le ciel; elle n'étoit déjà plus sur la terre!.... On la porta sur l'échafaud. Elle s'écria alors, d'une voix éclatante : Vierges immortelles, vous m'enlevez au séjour de la suprême félicité! O mon Dieu!.. Ce furent ses dernières paroles. Elle reçut le coup fatal dans cette extase d'admiration, de reconnoissance et d'amour.... Ici Placide, interrompant encore le baron : Religion bienfaisante! s'écria-t-il, religion divine, qui peut changer en joies célestes tout ce que l'iniquité peut faire souffrir à la vertu! prodige adorable de la puissance et de la bonté suprême, qui ravit au crime toute vengeance contre le juste! En voyant conduire au supplice cette angélique Caliste, on accusoit la Providence, on gémissoit sur l'horreur des angois-

ses de cette innocente créature, et elle étoit déjà dans le ciel. Sans doute ce miracle s'est renouvelé plus d'une fois durant nos sanglantes calamités. La mort, pour l'innocence et la piété, n'est que le terme heureux d'un pénible exil; et l'échafaud, comme l'a vu Caliste, est un trône éclatant et radieux sur lequel planent les anges... Mais pardonnez cette interruption involontaire; daignez continuer votre intéressante narration. Que devint Léontine après ce funeste événement?

Léontine, reprit le baron, l'apprit en prison peu d'heures après l'exécution, et ce fut avec une indignation qui alla jusqu'au désespoir. Elle attendoit à chaque instant la mort. Elle invoqua son amie, et lui demanda de lui obtenir sa douce sérénité; car la sienne étoit troublée par le ressentiment de sa mort et l'horreur que lui inspiroient ses assassins. Elle passa la nuit

en prières ; et le lendemain matin, en entendant ouvrir la porte de sa prison, elle crut qu'on alloit la mener au supplice. Quelle fut sa surprise, en voyant paroître tout à coup Melvil ! Venez, lui dit-il ; vous êtes libre.... Je suis arrivé cette nuit, j'ai tout appris !... L'arrêt de votre mort étoit prononcé...Je vous ai réclamée comme mon épouse, et à ce titre la sentence a été révoquée. Vous vivrez mais pour moi..... —Va te vanter de ton crédit parmi tes complices ! s'écria Léontine. J'ai pu l'implorer pour des êtres chéris ; mais pour moi je le dédaigne, et je le rejette avec horreur !... Oses-tu te croire mon libérateur en m'offrant une existence pleine d'ignominie ? Puis-je être attachée à cette vie incertaine et toujours menacée, à cette vie fragile, méprisable, et soumise aux caprices des plus exécrables tyrans ? puis-je regretter ce

monde, où règnent la licence et le crime; ce monde où tu prospères, lorsque mon héroïque amie vient de périr sur un échafaud?... Sa mort me dégage d'un horrible serment; elle me rend à moi-même : je saurai mourir aussi. Porte ailleurs ton insolente protection; elle m'est inutile, et je l'abhorre. Retourne à ce tribunal affreux dont tu fais partie, à ce tribunal de sang qui proscrit l'innocence et la piété la plus sublime; va siéger parmi eux : c'est là ta place. A ce discours, prononcé avec une extrême véhémence, Melvil, glacé, anéanti, resta quelques instans privé du mouvement et de la parole. Enfin, fixant des yeux égarés sur Léontine : Quoi! dit-il enfin, quoi! vous me préférez l'échafaud... — Oui, mille fois, répondit Léontine; oui, l'échafaud, purifié, sanctifié par le sang des plus augustes, des plus touchantes victimes!...

Je vous hais et je vous méprise ; et, quand vous seriez vertueux et magnanime, je ne pourrois vous aimer ; mon cœur depuis long-temps n'est plus à moi.... Ce dernier coup me manquoit ! dit Melvil d'une voix éteinte : adieu !... adieu ! A ces mots, il se retourne, s'avance en chancelant vers la porte, l'ouvre d'une main tremblante, et disparoît... Léontine reste interdite ; ce dernier adieu de Melvil, son maintien consterné, sa pâleur, l'accent lugubre de sa voix, n'annonçoient ni la colère ni la vengeance, et ne décéloient qu'un morne et profond désespoir. Léontine ne put se défendre d'un mouvement de pitié pour ce malheureux, entraîné dans une route criminelle ; mais en qui néanmoins elle reconnoissoit un fonds de générosité, pour cet homme enfin, qui savoit aimer !... Il m'a rendu des services, se dit-elle ; il

auroit exposé ses jours pour sauver ceux de Caliste ; elle n'a péri que parce qu'il étoit absent ! Il est vrai, d'après les conditions que j'avois imposées, il ne pouvoit prétendre à ma main qu'en sauvant tous mes amis, et Caliste n'existe plus ! Mais je devois rejeter ses offres avilissantes sans l'outrager. Comme Léontine faisoit ces réflexions, le geolier vint l'inviter à sortir de la prison, en ajoutant qu'une voiture l'attendoit à la porte. Léontine quitta la prison, monta dans un carrosse et se fit conduire chez la lingère, qui la reçut avec une joie inexprimable, après avoir cru, pendant deux jours, qu'elle ne pouvoit échapper à la mort. Léontine s'attendoit à revoir Melvil dans la journée ; il ne vint point, ni même le lendemain. Enfin, le troisième jour, elle reçut de lui un billet qui contenoit ces mots : « J'ai pris toutes les précau-

« tions nécessaires pour votre sûreté ;
« vivez en paix dans l'asile où vous
« êtes. Adieu pour jamais. »

Léontine fut vivement touchée d'une générosité qui n'étoit mêlée ni de reproches ni de plaintes ; et le laconisme de ce billet la frappa. Elle fit entrer le domestique de Melvil et le questionna ; le domestique répondit que son maître avoit l'air souffrant et malade ; qu'après avoir passé dehors la plus grande partie des jours précédens et toute cette matinée, il étoit rentré pour écrire ce billet ; qu'ensuite il s'étoit renfermé dans sa chambre (ce qu'il ne faisoit jamais), en annonçant qu'il ne dîneroit point ; qu'il avoit défendu à ses gens de venir le troubler sous quelque prétexte que ce fût, et qu'on l'avoit entendu fermer tous les verroux de son appartement. Ce récit fit naître dans l'esprit de Léontine

l'idée la plus sinistre ! Aussitôt, prenant le bras du domestique : Conduisez-moi sur-le-champ chez votre maître, lui dit-elle. A ces mots, elle sortit précipitamment. Arrivée chez Melvil, on frappe en vain à son appartement, personne ne répond. Léontine effrayée l'appelle à grands cris : alors elle entendit un peu de mouvement; et au bout de quelques minutes la porte s'ouvre. Léontine entre, et elle voit avec saisissement le malheurex Melvil, pâle, tremblant, échevelé, et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes. Il la conduit dans son salon; et là, tombant dans un fauteuil : Je n'ai pu résister, dit-il, aux accens de votre voix que j'ai reconnue..... Mais, que me voulez-vous ?..... Venez-vous dans le dessein de m'offrir quelques consolations ?..... Pitié tardive et superflue ! Ah ! fuyez !...... Il n'est plus

temps..... — Que dites-vous? Que méditez-vous?

— Je n'ai plus à méditer, tout est fini pour moi....—Qu'avez-vous fait? — J'ai terminé mon déplorable sort... — Juste ciel!..... — Je suis empoisonné!.... — O malheureux, s'écria Léontine en tombant à genoux devant lui, si jamais vous m'avez aimée, laissez-moi vous secourir.... — Qu'exigez-vous? — De consentir à recevoir de prompts secours, de revenir à la religion. —Vous me haïssez, je ne puis me repentir. — Ma plus tendre amitié sera le prix de votre soumission. —La vie n'est qu'un fardeau pour moi, il est permis de briser une chaîne odieuse. —Quel crime affreux, quelle démence d'abréger volontairement ce passage rapide qui conduit à l'éternité! Infortuné! Qu'espérez-vous?.... — Le néant ou le pardon. — Qui vous assure de l'un ou de l'autre? Et,

dans ce doute horrible, pouvez-vous balancer!..... — Mon ame est flétrie, elle ne pourroit se ranimer qu'en se livrant à toute la rage du désespoir: laissez-moi tomber avec apathie et les yeux fermés dans l'abîme entr'ouvert devant moi..... — Non, je ne vous quitterai point, le sentiment qui m'anime m'élève au-dessus de la crainte. — Barbare! c'est vous qui avez préparé le poison qui circule dans mes veines! fuyez, redoutez la furie du désespoir sur le bord du tombeau..... — Je ne puis redouter dans cet instant que votre perte et votre malheur éternel. Je veux vous sauver.... — Ah! laissez-moi! vous m'arrachez le cœur.... — Je veux vous sauver.... — C'en est trop.... Léontine, en pleurs et suppliante à mes pieds!... Disposez de moi..... A cette parole, Léontine se lève et court appeler les domestiques: elle en envoie deux ou

trois chercher des médecins. On en amena un au bout d'un demi-quart d'heure, qui donna de l'espérance. Après avoir vu Melvil prendre les contre-poisons prescrits, et qu'elle lui présenta, elle le quitta en lui promettant de revenir promptement. Léontine, remplie d'épouvante et d'inquiétude, revint en effet au bout d'une heure avec un prêtre. Melvil, ne pouvant résister à l'ascendant suprême qu'elle avoit sur lui, se soumit à tout. Il fut impossible de lui sauver la vie; mais, rappelé sincèrement à la religion, il donna les preuves du plus vif repentir : il mourut vers le milieu de la nuit. Quelques mois après, Robespierre fut renversé. Je recouvrai ma liberté par les soins et les sollicitations de Léontine, qui ne m'avoit jamais perdu de vue, et qui, par le crédit de Melvil, avoit empêché qu'on ne me mît en jugement, ou qu'on ne

m envoyât à Paris. J'y retournai alors, et je rentrai en possession de tous mes biens. Vous pouvez juger de la joie que j'eus en retrouvant une nièce qui m'avoit toujours été si chère, et dont la conduite admirable devoit encore augmenter mon affection ; elle me montra les lettres de l'infortunée Caliste, et nous ne fûmes plus occupés que du soin de trouver un moyen de les faire parvenir successivement à Adolphe, en lui en envoyant une tous les six mois. Il nous fallut un temps assez considérable pour découvrir avec certitude le lieu qu'il habitoit en Espagne ; enfin, nous lui adressâmes la première lettre de son angélique amie. Nous continuâmes ainsi pendant tout le séjour qu'il a fait en Espagne, ce qui dura environ huit ans. Au bout de ce temps, il revint en France avec son père. Les lettres de Caliste étoient épuisées,

nous n'avions plus que la dernière que je vous ai lue. A la joie excessive que montra Adolphe en revoyant Léontine, je connus facilement que les derniers vœux de Caliste seroient exaucés, et que Léontine acheveroit promptement de le consoler; car le temps avoit déjà produit sur ses sentimens cet effet inévitable que l'amour ne prévoit jamais. L'amitié, plus solide que l'amour, avoit laissé de plus profondes traces dans le cœur de Léontine; il est vrai qu'elle avoit été témoin des actions et de la mort de Caliste; ce souvenir agisoit toujours si puissamment sur son imagination, qu'elle ne pouvoit pardonner à Adolphe de ne pas éprouver encore la plus violente douleur; elle s'étoit attendue à le trouver, sinon inconsolable, du moins vivement affligé: dans ce cas, le rattacher à la vie eût été une conquête; mais dès les premiers momens

elle l'avoit revu calme, tranquille et disposé à devenir amoureux d'elle!... Léontine, sensible et romanesque, fut indignée de ce qu'elle appeloit la légéreté la plus coupable; et elle me déclara en secret qu'elle ne donneroit jamais sa main à un homme dont elle cessoit d'admirer le caractère. J'eus beau lui représenter, qu'après une séparation sans espérance de huit années, et Adolphe ne se doutant pas de la mort de Caliste, il étoit fort naturel qu'il eût enfin pris son parti. Oui, répondit-elle, cette conduite en tout autre ne m'étonneroit pas; mais lui! que je croyois si supérieur à tous les hommes de son âge!... Enfin, si je l'avois voulu, il m'auroit déjà fait une déclaration d'amour! Cela est révoltant! —Quoi! vous l'aimez passionnément et vous lui faites un crime de répondre à vos sentimens! —Oui, mon oncle, et un crime impardon-

nable. Il devoit renoncer sans retour à l'amour, ou du moins se le persuader. Combien il m'eût été cher !...— Eh bien ! Léontine, je crois que vous vous trompez sur la nature de son attachement. — Comment ? — Je crois qu'il n'est point du tout amoureux de vous. — Quoi ! vous pensez qu'il a de l'éloignement pour moi ? que je lui déplais ?... Cette question, faite avec un peu de dépit et d'émotion, me fit connoître que les femmes les plus passionnées ne sont pas celles qui ont le moins d'amour propre ; je ne pus m'empêcher de sourire. Non, Léontine, répondis-je ; au contraire, je suis persuadé qu'il vous préfère à toutes les femmes ; mais qu'il n'a point d'amour pour vous, et que vous prenez la plus tendre amitié pour de l'amour. S'il en avoit, et qu'il n'osât vous le déclarer, rien ne l'empêcheroit de me le dire. J'ai même

tâché d'obtenir cette confidence dans nos entretiens particuliers, et j'ai vu clairement qu'à cet égard son cœur est épuisé, et qu'il n'aura jamais une grande passion. — *Jamais!....* répéta Léontine : au reste, poursuivit-elle, ce ne sera certainement pas moi qui chercherai à lui inspirer un attachement déjà affoibli dans mon ame, et qui, je le sens, *s'épuise* aussi. A la fin de cette conversation, nous ne parlions ni l'un ni l'autre de bonne foi; car je savois parfaitement qu'Adolphe étoit déjà éperdument amoureux d'elle; et l'inquiétude que je venois de donner à Léontine, avoit subitement fait évanouir ses bizarreries et ses idées romanesques. Depuis ce jour je remarquai qu'elle étoit plus indulgente et plus aimable pour Adolphe: bientôt, sans s'expliquer, ils s'entendirent, et Léontine vit sans colère qu'elle étoit aimée de celui qu'elle adoroit.

Cependant nous avions encore à donner à Adolphe la dernière lettre de Caliste ; cette lettre, qui, en lui laissant croire qu'elle existoit, lui annonçoit un silence éternel. Après beaucoup de réflexions, Léontine me dit qu'elle étoit décidée à déclarer à Adolphe l'entière vérité. Je représentai que c'étoit agir contre la volonté de Caliste. Il est vrai, répondit Léontine ; mais sans cette révélation, Adolphe n'auroit qu'une imparfaite idée du courage, de la sensibilité, de l'héroïsme de cette céleste créature. Il ignoreroit l'immortelle reconnoissance qu'il lui doit ; je renouvellerai toute sa douleur, je le sais ; mais faire connoître Caliste toute entière, est le plus digne hommage que je puisse rendre à sa mémoire.

Léontine n'eut pas la force de faire elle-même ce funeste récit ; je me chargeai de remettre la dernière let-

tre, ensuite d'instruire Adolphe avec les préparations nécessaires, et de lui tout dévoiler. Je commençai par lui donner la lettre de Caliste, en lui disant qu'elle m'avoit été adressée; il la lut avec une extrême émotion, et ses larmes coulèrent en abondance. Cependant il n'avoit nul soupçon de sa mort; car Caliste, dès les premiers momens de sa captivité, avoit pris toutes les mesures qui pouvoient lui donner l'assurance, que, dans le cas où elle périroit, elle ne seroit inscrite sur aucune liste de proscrits sous son véritable nom. Adolphe me donna la lettre, en me priant de la lire. Je la pris en silence sans y jeter les yeux, et au bout de quelques minutes : Cette lettre, lui dis-je, qui vous cause un si juste attendrissement, est encore mille fois plus touchante que vous ne le croyez. — Comment! et vous l'avez lue? — Oui. — Et quand donc? — Il

y a long-temps.... — Long-temps !.... — Il y a cinq ans.... — Que voulez-vous dire ?... La date est de six mois.... —Oui, ainsi que toutes celles que vous avez reçues ; mais ces dates étoient anticipées.... Toutes ces lettres furent écrites en 1793.... A ces mots Adolphe pâlit ; je cessai de parler..... Grand Dieu ! s'écria - t - il , que me faites-vous entrevoir!...—Une affreuse vérité , et la prévoyance la plus sublime que l'amour , à l'aspect de la mort , ait jamais inspirée...—Arrêtez , reprit Adolphe , vous m'arrachez le cœur et la vie... En disant ces paroles , ses yeux se fermèrent , et il s'évanouit. J'appelai ses gens , qui m'aidèrent à le porter sur son lit. Son père , qui étoit instruit de tout , accourut. Adolphe reprit sa connoissance , et ce fut pour se livrer à tout ce que la douleur peut avoir de plus touchant et de plus véhément. Il voulut savoir

tous les détails de cette tragique histoire, dans laquelle Léontine a joué un rôle si généreux : mais Adolphe ne fut frappé que de la tendresse sublime de Caliste et de sa triste destinée. Il se fit donner la cassette qui renfermoit ses lettres ; et, en versant des torrens de larmes, il les relut toutes : c'étoit les lire pour la première fois ; le sens en étoit pour lui aussi nouveau que pathétique. Ange du ciel ! s'écria-t-il, l'amour le plus pur, le plus héroïque t'a fait survivre à toi-même, pour me préserver du désespoir !... O victime innocente de la plus atroce barbarie ! c'est en attendant la mort, et une mort affreuse, que ta main a tracé ces touchans écrits !... Ce fut du sein de l'Eternel que tu m'as parlé durant tant d'années !.... Ah ! je dois adorer jusqu'à mon dernier soupir celle qui m'aima véritablement *au delà du tombeau !..*

Cependant Léontine, dans un autre appartement, attendoit avec une vive impatience que j'allasse lui rendre compte de cet entretien. Elle apprit par les domestiques l'évanouissement d'Adolphe, et elle partagea du fond de l'ame toutes ses douleurs. Vers le milieu de la journée je quittai Adolphe qui, dans l'espace de huit heures, n'avoit pas une seule fois prononcé le nom de Léontine. Cette dernière, en me voyant, me questionna avec inquiétude : Me demande-t il? dit-elle. —Non : il ne parle que de la malheureuse Caliste ; il est tout entier à sa douleur. — Il me semble que je n'y suis pas étrangère.

Après avoir prononcé ces paroles avec un peu d'amertume, elle me demanda si je n'avois pas oublié de dire à Adolphe qu'elle avoit voulu donner sa vie pour sauver celle de Caliste : je l'assurai que je n'avois omis aucun

détail d'une conduite si touchante. Et qu'a-t-il dit ? reprit-elle. Je vous le répète, répondis-je ; dans ce moment l'infortunée Caliste est seule présente à sa pensée. Souvenez-vous, Léontine, que vous ne le trouviez pas assez affligé ; maintenant qu'il sait tout, il est au désespoir et digne de toute votre estime. Léontine ne répliqua pas : dans ce moment on vint me chercher de la part du marquis de Palmène, inquiet de l'état où étoit son fils. Je trouvai Adolphe dans son lit avec une fièvre brûlante. On envoya chercher un médecin ; et, malgré tous les secours de l'art, il eut une maladie aussi longue que dangereuse. Dans un délire affreux, il ne parloit que de Caliste, et ne voyoit qu'elle. Comme nous logions dans la même maison, Léontine alloit souvent écouter à sa porte ; mais elle ne lui entendoit jamais prononcer que le nom de Caliste, et

elle retournoit dans son appartement en fondant en larmes!

Le vingt et unième jour de sa maladie, au commencement de la nuit, Adolphe tomba dans un assoupissement dont rien ne put le tirer, et que l'on crut mortel. Léontine, entraînée par sa douleur, et qui veilloit depuis cinq nuits, entra pour la première fois dans sa chambre. Elle s'approche en frémissant de son lit, et d'une voix entrecoupée elle l'appelle à plusieurs reprises. Enfin Adolphe tressaille, et, sans ouvrir les yeux : Voix divine, dit-il, je t'entends!... O Caliste! du haut du ciel tu me tends les bras!.... Oui, je vais te suivre et te rejoindre!... Ah! s'écria douloureusement Léontine, son ame est déjà avec elle!.... ô que la mienne ne peut-elle aussi s'y réunir!... En disant ces paroles, elle tombe à genoux au chevet de son lit : ce gémissement si lamentable, ce cri

du cœur retentit dans celui d'Adolphe; il ouvre les yeux, et, regardant Léontine avec saisissement : Je te revois donc!... dit-il. — Reconnois-tu Léontine? — Tu parles de Léontine! ah! cesse de la craindre!... Non, Caliste, non, tu n'as plus de rivale. A ces mots Léontine, silencieuse et glacée, fixa sur lui des yeux baignés de pleurs.... Adolphe saisit sa main, et la pressant contre son sein : Je jure, dit-il, par cette main chérie que tu me destinois, je jure d'être fidèle à mon premier amour..... Mais quelle pâleur couvre ton visage inondé de larmes! ah! c'est un dernier adieu que tu viens me dire.... On veut te traîner à l'échafaud! je te défendrai... Barbares, arrêtez!... En prononçant ces paroles il se souleva avec fureur pour s'élancer dans la chambre; mais, épuisé par cette violente secousse, il retomba sur son lit et sans connoissance. Léontine crut qu'il

expiroit ; et sentant elle-même que toutes ses forces l'abandonnoient : Du moins, dit-elle, le tombeau nous réunira ! Et elle perdit aussi l'usage de ses sens.

Cependant cette scène véhémente fut pour Adolphe une crise salutaire qui sembla avoir ranimé en lui les principes de la vie. Le lendemain le médecin nous annonça qu'il étoit hors de danger. Léontine, en perdant ses mortelles inquiétudes, reprit un autre genre de peines. Elle se rappeloit en frémissant cette scène terrible où Adolphe en délire, et pressant sa main sur son cœur, lui avoit juré à elle-même un éternel oubli, et de la sacrifier !... Elle l'accusoit d'ingratitude, sa fierté et son cœur étoient également blessés. Caliste au fond du tombeau étoit devenue pour elle une rivale plus redoutable que jamais.

Durant sa convalescence, Adolphe se

contenta d'envoyer un valet de chambre une seule fois demander des nouvelles de la santé de Léontine, qui fit répondre froidement qu'elle se portoit parfaitement bien.

Aussitôt qu'Adolphe put s'habiller, il se revêtit d'habits de grand deuil, et peu de jours après il partit inopinément pour une petite terre à dix lieues de Paris, que son père venoit de lui donner. Ce départ qui ne fut précédé d'aucun adieu, acheva d'accabler Léontine. Non-seulement il renonce à moi, dit-elle, mais il manque à tous les égards qui du moins seroient dus à celle qui a voulu s'immoler de toutes les manières pour lui et pour tout ce qu'il aime!... Craint-il les sentimens que j'ai eu la foiblesse de lui montrer? ce seroit un outrage. Ils sont éteints, dès qu'ils ne sont plus partagés. Mais qui doit savoir mieux que lui ce que la seule amitié peut

sur mon cœur !..... Quoi ! je n'ai pu même obtenir son estime ! il faut supporter son dédain ! C'en est trop, je veux l'oublier à mon tour, et j'y parviendrai. Après tout, qu'a donc fait pour lui celle dont il adore le souvenir avec tant d'enthousiasme ? Elle a eu sans doute une idée ingénieuse : mais voilà tout. Et moi, pour le salut de mes amis, j'avois promis ma main à l'homme que je haïssois ! Je suis, par ma volonté, restée seule à Paris durant tout le règne affreux de la terreur, et j'ai offert ma vie pour sauver celle de l'objet qu'il regrette avec un si violent désespoir ! Il est vrai, nous n'avons point pris d'engagement positif l'un avec l'autre ; je n'ai point fait d'aveu formel ; mais ne sai-je pas qu'il a lu dans mon cœur ! et n'ai-je pas dû croire qu'il en partageoit tous les sentimens ! et avant de savoir tous les détails de ma conduite !..... et ce-

pendant, quels procédés! quelle froideur! quel oubli!.... Il faut me tirer de cet abaissement : j'en trouverai les moyens.

C'étoit ainsi que Léontine, combattue par l'amour, le ressentiment et la fierté, se consumoit en regrets, et formoit confusément mille résolutions violentes.

Le lendemain du départ d'Adolphe, un très-grand seigneur espagnol de ma connoissance, qui étoit depuis quelques mois à Paris, et passionnément amoureux de Léontine, m'écrivit pour me la demander en mariage. Cet étranger possédoit une fortune immense; il étoit jeune, aimable : je montrai sa lettre à Léontine, car j'étois moi-même très-irrité contre Adolphe. Léontine lut froidement la lettre, et, me la rendant : Non, mon oncle, me dit-elle, mon devoir et mon cœur me retiennent auprès de vous;

je ne vous quitterai point pour un rang élevé et une grande fortune : mais trouvez-moi un mari honnête homme, et français, qui vous convienne, je l'épouserai sans hésiter. Chère Léontine, repris-je, ne nous pressons point : je ne conçois rien à la conduite d'Adolphe, mais vous l'aimez toujours. A ces mots ses yeux se remplirent de larmes, et pour toute réponse elle me serra la main. Je m'attendris avec elle sur la fatalité d'une passion si malheureuse. J'en triompherai, dit-elle ; et du moins j'en pourrai conserver sans honte le souvenir : ce n'est point par des foiblesses que j'en ai montré la constance et l'énérgie!..

Le soir de ce même jour, au moment où j'allois me coucher, on m'apporta un paquet qui renfermoit deux lettres d'Adolphe ; l'une pour moi, et l'autre pour Léontine. Transporté de joie, je volai à l'appartement de

Léontine ; je lui donnai la lettre d'Adolphe, qui contenoit ce qui suit :

« Je suis parti sans vous voir !....
« Mais, ai-je besoin de vous parler
« pour être entendu, et pour que
« vous sachiez ce qui se passe dans
« mon cœur ! O vous qui avez voulu
« donner votre vie pour sauver la
« sienne ! vous, chère et généreuse
« Léontine ! vous n'aviez pas besoin
« de ce billet ; il ne vous apprendra
« rien.

« Le plus grand effort des amitiés
« communes est de pouvoir mutuel-
« lement se deviner. Nous faisons
« mieux, nous n'avons qu'une même
« pensée ; et, pour trouver la vôtre,
« je descends au fond de mon ame,
« et je suis sûr de ne pas me trom-
« per !..... J'ai voulu porter un véri-
« table deuil : et le pouvois-je au-
« près de vous !.. Avec quelle amer-
« tume je pleure !.... Je l'ai perdue,

« et je ne vous vois pas !... Nous n'a-
« vons pu recueillir les cendres révé-
« rées de celle dont la dernière vo-
« lonté fut une pensée divine, puis-
« qu'elle vous a transmis ses droits et
« ma tendresse !... Du moins hono-
« rons sa mémoire par une solitude
« volontaire, profonde, et des larmes
« amères !.. Dans six mois nous nous
« reverrons, et pour ne plus nous
« séparer. »

Cette lettre justifioit Adolphe, et rendoit à Léontine la certitude d'être aimée : en même temps elle trouvoit que dans cette occasion l'ame d'Adolphe étoit supérieure à la sienne, et elle en éprouvoit une sorte de dépit qui refroidissoit un peu ses sentimens. Nos belles actions peuvent être pures ; mais lorsqu'un amour propre exalté n'en est pas le motif, il en est presque toujours le résultat. On ne quitte pas sans peine le premier rôle pour en

prendre un secondaire. Léontine fut à la fois surprise, consolée et piquée : le temps seul pouvoit effacer cette impression. Cependant, au bout de six mois de deuil, Adolphe revint ; sa pâleur et sa mélancolie touchèrent Léontine ; elle avoit pour lui un attachement si profond et si tendre, qu'Adolphe n'eut pas de peine à reprendre tous ses droits sur son cœur. On ne parla d'abord que de l'infortunée Caliste ; mais, en la pleurant ensemble, on acheva de se consoler. Ce fut à cette époque que, des affaires de famille m'appelant en Espagne où j'avois des parens, j'annonçai que je ferois sous cinq semaines ce voyage qui devoit durer trois mois. Alors Adolphe me conjura d'assurer son bonheur avant mon départ ; son père se joignit à lui pour m'y déterminer ; mais Léontine n'y voulut jamais consentir. Je crois qu'un reste de ressentiment de l'ab-

sence volontaire d'Adolphe contribua un peu à lui faire prendre cette résolution. Quoi qu'il en soit, elle déclara qu'elle vouloit me suivre; elle ajouta que ses soins me seroient nécessaires dans un aussi grand voyage, et que rien au monde ne pouvoit l'engager à me quitter dans un moment où j'en avois besoin. Adolphe se plaignit douloureusement. Vous connoissez mieux que personne, lui dit Léontine, le noble empire du devoir, vous, cher Adolphe, qui, par une pure délicatesse, avez passé six mois sans me voir; et dans cette occasion, ajouta-t-elle, je remplis un devoir qui m'est cher, et dont le but est utile à celui qui est l'objet de ce sacrifice. Adolphe ne sentit pas que cette réponse renfermoit plus d'un reproche; car Léontine s'étoit bien gardée de lui faire l'aveu de tout ce qu'elle avoit éprouvé avant et au mo-

ment de son départ. La confiance de la véritable amitié est sans réserve ; mais, en amour, il y a toujours quelques secrets qu'il est impossible de révéler. Adolphe fut obligé de se soumettre, et Léontine partit avec moi. Mes affaires, qui sont terminées, m'ont empêché de venir plus tôt vous donner des nouvelles d'Adolphe. Sachant qu'aucune femme étrangère à cette vallée n'avoit osé franchir les rochers escarpés qui la séparent du reste de l'Espagne, Léontine, qui aime naturellement toutes les choses extraordinaires, résolut d'aller visiter les Battuécas : d'ailleurs, elle vouloit voir l'ami dont Adolphe lui a si souvent parlé avec tant d'enthousiasme. Nous partirons demain, et j'espère que vous me chargerez d'une lettre pour Adolphe.

Le baron termina là son récit. Ah ! dit, Placide, qu'Adolphe est heureux

de pouvoir aimer une seconde fois, si en effet cela est possible!.... Après cette réflexion, qui partoit du fond de de l'ame, Placide remercia le baron de sa visite, et du récit touchant qu'il venoit de lui faire, et il retourna avec lui dans sa cabane. Placide revit Léontine avec un nouvel intérêt : il s'assit à côté d'elle, et lui fit quelques questions sur les événemens de sa vie orageuse. Tandis que Léontine répondoit avec détail, Placide, les yeux baissés et dans un trouble inexprimable, étoit hors d'état de l'écouter. Il contemploit son pied et le bas de sa robe blanche ; il s'enivroit du parfum qui s'exhaloit de ses vêtemens; il croyoit se retrouver auprès de donna Bianca. Cette illusion, loin de lui rendre le bonheur, du moins pour quelques instans, lui rappeloit des souvenirs qui déchiroient son cœur. Il ne put retenir ses larmes, mais on

les attribua aux récits de Léontine.

Sur le soir, Placide mena le baron au couvent des religieux où ils couchèrent tous les deux ; Léontine resta dans la cabane avec Inès. Le lendemain matin les deux étrangers prirent congé de leurs hôtes, et Placide les reconduisit jusqu'à l'extrémité de la vallée. Tous les jeunes Battuécas sortoient de leurs cabanes, et se précipitoient en foule sur les pas de Léontine pour la voir. Ils exprimoient naïvement leur étonnement et leur admiration. L'un d'eux, que Placide aimoit, voulant s'approcher de plus près, Placide le repoussa doucement, en lui disant : Eloigne-toi, ne la regarde pas ; il y a quelque chose de magique dans leurs regards. Tu m'avertis trop tard, répondit le jeune homme ; le mal est fait. Que je te plains ! reprit Placide, car c'est un mal qui ne se guérit pas !..

L'apparition de ces deux personnes

étrangères accrut encore l'agitation et le trouble secret de Placide. Quand on ne réprime plus son imagination, les peines du cœur augmentent chaque jour : on se répète sans cesse qu'on est malheureux, et c'est l'être en effet ; la passion s'exalte, un désordre affreux s'établit au fond de l'ame. S'il reste des principes, on n'est plus d'accord avec soi-même ; on a perdu le vrai bonheur, celui de trouver la vertu aussi belle, aussi attrayante qu'elle est respectable ; on l'admire sans l'aimer ; elle n'est plus une consolation sublime et délicieuse ; sa voix, devenue menaçante, n'inspire plus que de la douleur ou de l'effroi ; on ne lui obéit qu'en murmurant et avec un pénible effort. Telle devint la situation déplorable de Placide. Cet infortuné n'avoit plus de goût pour l'étude et pour les occupations qu'il avoit le mieux aimées. Persuadé que

donna Bianca, devenue mère, ne pensoit plus à lui, et qu'il ne retrouveroit plus entre elle et dom Pèdre les douceurs d'une intime et véritable amitié, il étoit privé de cette émulation qui fait cultiver avec tant de charme et d'ardeur son esprit et ses talens. Maintenant, disoit-il, pourquoi voudrois-je de la gloire, quand il n'existe pas sur la terre un seul être qui puisse s'en enorgueillir! O que j'eusse aimé la renommée, si elle eût ajouté à son bonheur! Qu'il est enivrant l'applaudissement général, lorsqu'on sait qu'il retentit jusqu'au fond du cœur de l'objet qu'on aime! Eh! que m'importent les suffrages qu'elle ne recueilleroit pas avec transport! Sans projets, sans ambition, sans espoir, ma vie, à la fois insipide et tumultueuse, s'écoulera dans une vague agitation et dans un profond ennui. Le bonheur ne renaîtra plus pour moi, je ne puis

l'attendre d'une amitié qui s'est insensiblement dénouée pour donna Bianca, et qui ne peut que se briser pour moi avec un affreux déchirement de cœur. L'indolente tendresse de la douce Inès pourroit elle me dédommager de ce que j'ai perdu ! J'ai un enfant charmant ; mais sais-je comment je dois l'élever ? Sera-ce pour vivre obscurément dans ce triste séjour, ou pour le mener dans ce monde imposteur où tout est illusion, pour lequel la constance n'est qu'une chimère, et dont le souvenir empoisonne la solitude ?... Non, je ne quitterai point cette vallée : mes jours, abrégés par la souffrance, se termineront ici dans l'oubli..... Plongé dans un sombre découragement, tandis que mon sang bouillonne dans mes veines, je remplirai ma bizarre destinée. Semblable à la fleur des montagnes livrée à la furie des tempêtes, et qui toujours

agitée se flétrit avant le temps, en restant fixée sur le rocher qui l'a vue naître, je dois, plein de trouble et d'accablement, supporter jusqu'à la fin, dans ce désert, une orageuse végétation !

C'est ainsi que Placide, égaré par son ardente imagination, nourrissoit des regrets coupables et superflus, et s'abandonnoit tout entier à la plus profonde misanthropie. Cependant un intérêt puissant répandoit encore quelque douceur sur sa vie : il recevoit de loin à loin, par le père Isidore, des nouvelles de dom Pèdre ; c'étoit en recevoir indirectement de donna Bianca. Aux époques où il en attendoit, il alloit tous les jours au couvent des religieux. Il y arriva un soir en même temps que le messager de dom Pèdre ; et il apprit, avec un chagrin inexprimable, que dom Pèdre et son épouse alloient partir pour la

France, où ils comptoient séjourner quelque temps. Ce départ lui parut un véritable abandon, et sa tristesse alors n'eut plus de bornes. Inquiet, aigri, bouleversé, il ne restoit dans sa cabane que les soirées; il erroit quelques heures dans la vallée avec le petit Théophile, ensuite il le ramenoit à sa mère, et sur-le-champ il alloit sur sa montagne jusqu'à la nuit, pour se livrer sans distraction à tout l'égarement des plus dangereuses rêveries. Le seul goût qu'il eût conservé, étoit celui de la poésie, parce qu'il pouvoit exprimer dans ses vers les sentimens vagues et douloureux qui l'agitoient. Il composoit aussi de longues et plaintives romances; il les chantoit souvent dans sa cabane, à la prière de Théophile, et en s'accompagnant d'une guitare qu'il avoit apportée de Madrid. Un nouveau malheur alloit l'accabler. Le père Isi-

dore tomba malade, et fut bientôt réduit à l'extrémité. Placide ne le quitta ni jour ni nuit. Son cœur se brisoit en songeant qu'il alloit perdre son unique ami dans la vallée, et qu'après sa mort il n'auroit plus de moyen de savoir des nouvelles de donna Bianca!..... Lorsqu'il sut que ce respectable religieux, quoiqu'il eût toujours toute sa connoissance, touchoit à ses derniers momens, il ne lui fut plus possible de contraindre l'excès de son affliction. Le père Isidore, entendant ses gémissemens, l'appela près de son lit. Pourquoi, mon fils, lui dit-il, pourquoi cette violente douleur? J'ai soixante-seize ans; n'ai-je pas rempli ma carrière? Et je ne m'affligerois pas de la voir terminer, quand je serois encore dans la force de l'âge, si j'avois bien vécu jusque-là. En jetant les yeux sur l'incertain avenir, nous ne pouvons y déposer

que des résolutions fragiles et trop souvent chimériques! C'est dans l'irrévocable passé que se trouve le vrai trésor de l'homme juste. Loin de regretter ces années écoulées, je me les rappelle avec joie, et je jouis délicieusement des sacrifices les plus pénibles que ce souvenir me retrace. Adieu, mon fils; modérez votre ardente sensibilité, ne cherchez le bonheur que dans des affections douces et légitimes, et dans le calme de la conscience. Placide, pour toute réponse, fondit en larmes. Le père Isidore lui donna une dernière bénédiction; ensuite, tout entier à la religion, il se sépara lui-même de tous les objets créés; son ame s'élança d'avance dans le sein de l'Éternel, elle y resta fixée jusqu'à son dernier soupir. Il expira doucement le lendemain dans les bras de Placide.

Ce triste événement mit le comble

aux douleurs de Placide ; en même temps il trouva quelque consolation à ne plus dissimuler sa profonde mélancolie ; la mort du père Isidore étoit un prétexte qui pouvoit motiver l'altération trop visible de son humeur et de son caractère. Décidé à rester plus que jamais sur sa montagne escarpée, il s'y bâtit une petite cabane pour s'y mettre à l'abri des vents et de la pluie. Quand cet ouvrage fut achevé, il passa presque toutes ses journées dans cette espèce de cellule, ce qui dura plus de trois mois. Là, il ne pensoit qu'à donna Bianca. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût emmené son enfant avec elle ; il savoit que c'étoit un garçon, et qu'il devoit avoir quatre ans ; il étoit jaloux de cet enfant adoré, et cependant il s'intéressoit vivement à lui ; il aimoit à se le représenter, car son imagination le lui montroit toujours avec

les traits et les grâces de sa mère.

Un jour qu'il alloit un peu plus tard que de coutume s'établir sur sa montagne, il y trouva, dans sa petite cabane, l'objet le plus surprenant dans cette vallée; c'étoit un tableau ovale peint à l'huile, et qui avoit pour cadre une guirlande de fleurs naturelles. A cet aspect il resta un instant immobile; mais, en regardant cette figure, son étonnement redouble; il reconnoît le portrait de son fils!.... La peinture, sans être supérieure, étoit agréable, et la ressemblance parfaite.... D'où venoit ce tableau? qui pouvoit l'avoir peint? qui l'avoit placé là?.... Comment avoit-on pu voir assez souvent Théophile pour le peindre avec cette régularité?.... La ressemblance sembloit prouver que cet enfant avoit donné des séances..... Il y avoit donc un peintre dans la vallée; mais quel étoit ce peintre mystérieux?..... Pla-

cide se perdoit dans ces pensées. Il résolut d'aller sur-le-champ interroger Inès et son fils. Aussitôt il descend précipitamment la montagne, et il retourne à sa cabane. Depuis son mariage, il avoit prodigieusement agrandi cette habitation, surtout afin de n'être pas entendu du dehors et de ne pas attirer les curieux, quand il faisoit de la musique. Il ouvre la barrière qui entouroit la cabane; il entre, et, après avoir traversé deux espèces de pièces faites en bois et couvertes de grosses branches d'arbres, il s'arrête en tressaillant..... Il entend une jolie voix chanter, en s'accompagnant parfaitement de la guitare, une de ses romances..... Hors de lui, il franchit rapidement une porte, et il voit que c'est Inès qu'il vient d'entendre; elle étoit seule avec son fils. Ce dernier, qui étoit alors dans sa septième année, s'écrie: Ah! ma mère, voilà tous

les secrets découverts..... Inès rougit, la guitare échappa de ses mains tremblantes ; elle baissa les yeux et garda le silence... Placide éprouvoit un si violent battement de cœur, qu'il pouvoit à peine parler : il s'appuya sur une table, et dit à Théophile d'une voix entrecoupée : Et ton portrait, mon fils?.... — C'est ma mère qui l'a peint, et qui a été le placer sur la montagne : elle a eu bien de la peine ; aussi est-elle revenue les pieds tout écorchés..... A ces mots Placide, baigné de larmes, va se jeter aux genoux d'Inès. Elle est devenue pour lui une autre personne ; ce n'est plus l'indolente Inès, c'est une femme angélique qui sait aimer, et qui, pour le prouver, est capable de faire des prodiges!..... Placide, après avoir exprimé son étonnement et sa reconnoissance avec tout le désordre de la plus vive émotion, s'assied à côté d'Inès en retenant ses

deux mains dans les siennes, et la questionnant avec détail : Comment avez-vous pu, lui dit-il, acquérir de tels talens sans aucun maître? — Par le désir de vous plaire, et avec le temps. Il y a cinq ans surtout que je travaille sans relâche. Je vous entendois tous les jours chanter et jouer de la guitare ; je vous écoutois avec la plus grande attention ; je savois par cœur votre romance favorite, qui devint aussi la mienne. Les paroles expriment les peines de l'absence ; je passois tant d'heures sans vous voir ! Il me sembloit qu'elle étoit faite pour être chantée par moi..... A force de patience et d'étude je suis parvenue à l'exécuter passablement en m'accompagnant de la guitare... — O ma chère Inès! de ce moment elle a cessé de vous convenir : je ne vous quitterai plus ! Mais quel travail il vous a fallu pour venir à bout de peindre avec

autant de correction ! —J'avois des matériaux sans que vous pussiez vous en apercevoir. Vous m'aviez chargée de déballer une énorme caisse remplie de tout ce qu'il faut pour dessiner et pour peindre, que dom Pèdre vous envoya ; j'en mis à part une provision suffisante pour moi ; ce larcin ne pouvoit paroître sur une telle quantité. Je vous regardois peindre, j'apprenois ainsi les principales règles du dessin et à mélanger les couleurs : je ne désirois savoir peindre que deux têtes !..... J'ai fait des millions d'essais, et j'en suis venue à bout. Alors, quand j'ai su que vous aviez une cabane sur la montagne, j'ai voulu contribuer à vous rendre plus agréable le séjour que vous préférez à tout autre, et je me disois : en voyant le portrait de notre enfant il pensera quelquefois à moi..... Certaine qu'aujourd'hui vous passeriez

quelques heures dans une autre partie de la vallée avant d'aller sur la montagne, j'ai choisi ce moment.... Juste ciel ! s'écria Placide, chère Inès, vous avez gravi, et non sans péril, cette montagne escarpée, hérissée de pointes de rochers !... —Ma plus grande peine étoit de savoir Théophile en pleurs au pied de la montagne ; je lui avois défendu d'essayer de me suivre ; à chaque instant il m'appeloit à grands cris avec une voix douloureuse qui me faisoit bien du mal ! Malgré toute ma diligence, et son obéissance naturelle, il n'a pu jusqu'à la fin surmonter son inquiétude ; en revenant je l'ai trouvé ayant déjà gravi un quart de la montagne, se traînant à l'aide de ses petites mains qui étoient tout en sang !....

Rien ne pourroit exprimer ce qui se passoit dans l'ame sensible de Placide durant cet entretien !..... trans-

porté d'admiration, déchiré de remords, il gémissoit de ses erreurs, et d'avoir méconnu si long-temps les bienfaits de la Providence; il contemploit alternativement Inès et son fils; il les serroit dans ses bras; et, se trouvant aussi coupable qu'insensé, il en éprouvoit une si vive douleur, qu'il ne savoit s'il étoit le plus à plaindre ou le plus heureux de tous les hommes. Comme il louoit Théophile d'avoir si bien gardé les secrets de sa mère: Je ne lui avois prescrit que le silence, dit Inès; si vous lui eussiez fait une seule question sur mes occupations dans votre absence, je lui avois ordonné de vous tout dire. Mais, poursuivit-elle, vous ne connoissez pas encore tout ce que j'ai fait; je ne veux plus vous rien cacher.... A ces mots, elle va soulever une des nattes de paille qui tapissoient l'intérieur de la cabane, et elle découvre son chef-

d'œuvre ; c'étoit un portrait charmant de Placide.... Voilà, dit-elle, ce que je regardois sans cesse tandis que vous étiez sur la montagne ; quand vous êtes entré aujourd'hui, vous avez ouvert la porte si brusquement que la secousse a fait retomber la natte sur la peinture, c'est pourquoi vous l'avez trouvée voilée. Tous les soirs, à l'heure où je vous attendois, j'avois soin de baisser cette natte, et même de l'attacher.... Tandis qu'Inès parloit, Placide, immobile, fixoit des yeux pleins de larmes sur son portrait ; ensuite joignant les mains et les élevant vers le ciel : O prodige de l'amour le plus pur et le plus touchant ! s'écria t-il. Il n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole. La douce et tendre Inès étoit aussi effrayée qu'attendrie de l'état où elle le voyoit. Tous les mouvemens violens étoient absolument étrangers à son caractère ;

sublime par ses sentimens et par toute la force que demande une persévérance que rien ne rebute, elle ne l'étoit pas moins par son inaltérable patience. Il y avoit autant de sagesse dans son imagination, que de pureté dans son ame. Toujours calme, soumise et résignée, il sembloit qu'il y eût une sorte de sérénité dans sa douleur même. Elle ne s'étoit jamais avoué intérieurement qu'elle se trouvoit à plaindre, c'eût eté accuser Placide; loin de s'exagérer ses peines, sa douceur et son respect pour Placide ne lui permettoient pas de les envisager et d'y réfléchir; elle ne se plaignoit jamais, elle n'avoit qu'une souffrance vague, elle pleuroit sans amertume, et se disoit seulement : Je suis triste parce qu'il n'est pas là!.... et quand elle le voyoit elle étoit satisfaite : aussi Placide n'avoit jamais remarqué en elle le plus léger signe de

mécontentement. Placide passa le reste du jour avec Inès; et le lendemain matin il lui dit qu'il alloit pour la derniére fois sur la montagne, afin d'en rapporter le portrait de Théophile, et de détruire la cabane. En se retrouvant sur la montagne, il éprouva des émotions bien différentes de celles qui l'avoient agité jusque-là dans ce même lieu. Hélas! se disoit-il, c'est ici que je venois oublier Inès, tandis que cette angélique créature ne s'occupoit que de moi, et qu'avec une suite, une constance dont elle seule est capable, elle acquéroit, avec un travail qui dut être si pénible, ces talens surprenans qu'elle ne doit qu'à l'amour et à la patience!...... Elle n'a nulle exaltation dans la tête, tout en elle vient de l'ame; elle ignore l'art de peindre et d'exprimer ses sentimens, mais comme elle sait les prouver!..... Ah!

que j'étois aveugle et coupable!....

En quittant pour jamais la montagne confidente et dépositaire de toutes ses pensées depuis six ans, Placide éprouva un douloureux serrement de cœur; il lui sembla qu'il se séparoit une seconde fois et sans retour de donna Bianca..... Il s'appuya sur un rocher, et jetant les yeux sur les figuiers sauvages et sur les citronniers, dont le feuillage brillant ombrageoit les débris de sa cabane renversée : Adieu, dit-il, adieu, séjour orageux, où j'ai composé mes premiers vers!.. Ce fut sur ces rochers exposés aux vents brûlans du midi, ce fut au milieu des tempêtes que je reçus mes premières inspirations! Présage funeste des agitations tumultueuses qui devoient consumer les jours de ma jeunesse!.. A ces mots Placide, poussant un profond soupir, descendit la montagne : il tenoit le portrait de son

fils; il le regarda, et le trouble secret de son ame se dissipa bientôt.

Depuis ce jour, Inès acquit encore un nouveau droit à la tendresse de Placide, et l'un des plus puissans de tous; elle devint son élève. Placide lui donnoit régulièrement tous les jours des leçons de musique et de peinture. Inès, capable de tant d'application, fit des progrés aussi rapides qu'étonnans.

Combien elle aimoit des talens qui charmoient Placide, et qui le fixoient près d'elle! Placide connut enfin le vrai bonheur, celui que procurent un attachement légitime et l'heureux accord des penchans, des principes et des devoirs. Il étoit impossible que donna Bianca s'effaçât de sa mémoire, un peu de mélancolie se mêloit encore à ce souvenir; néanmoins il auroit pu la revoir sans danger; il avoit toujours pour elle un attachement pro-

fond, inaltérable, mais qui ne troubloit plus sa tranquillité.

Placide, rendu à lui-même depuis plus d'un an, n'éprouvoit qu'un chagrin, celui de ne plus recevoir des nouvelles de dom Pèdre et de donna Bianca : la raison, en reprenant sur lui tous ses droits, lui avoit rendu tout l'attachement qu'il devoit à l'amitié de dom Pèdre, et maintenant le souvenir de cet ami si vertueux s'unissoit toujours dans son imagination à celui de donna Bianca. Il avoit pour l'un et l'autre un sentiment presque égal. Depuis la mort du père Isidore, aucun religieux n'étoit sorti de la vallée : Placide apprit enfin qu'un jeune novice devoit sous peu de jours aller à Madrid. Placide lui donna l'adresse de dom Pèdre, et le chargea de s'informer de ses nouvelles. Il attendit avec impatience le retour de ce jeune religieux, dont l'absence devoit être d'un mois, mais

qui revint précipitamment au bout de cinq ou six jours. Placide étoit au couvent au moment où il y rentroit. Surpris de le revoir sitôt, Placide le questionna, et apprit avec horreur qu'une sanglante guerre civile et extérieure bouleversoit l'Espagne depuis huit mois; que le chemin qui conduisoit à Madrid étoit occupé par des troupes, et qu'il étoit impossible de s'y rendre sans s'exposer aux plus affreux dangers. Grand Dieu! s'écria Placide, si donna Bianca est revenue, ses jours, au milieu de cet effroyable tumulte, sont peut-être en danger, ainsi que ceux de dom Pèdre!... Cette idée lui fit prendre sur-le champ la résolution d'aller lui-même à Madrid. Il conseilla au supérieur du couvent de ne point répandre parmi les Battuécas ces désastreuses nouvelles, qu'il étoit si aisé de leur cacher, puisqu'ils ne faisoient jamais de questions, et ne s'inquié-

toient nullement de ce qui se passoit hors de leur vallée. Placide désiroit surtout qu'Inès ignorât ces détails. Le secret fut parfaitement gardé; et lorsque Placide dit à Inès qu'une lettre qu'il avoit reçue de dom Pèdre le forçoit à faire une petite course à Madrid, Inès le crut, et ne s'affligea que de la pensée qu'elle passeroit deux mois séparé de lui.

Placide avoit conservé les vêtemens qu'il avoit apportés de Madrid, et une bourse qui contenoit quelques pièces d'or et d'argent que dom Pèdre lui avoit données jadis. Il voulut partir sans délai : il s'habilla trois heures avant le jour, prit sa bourse et un gros bâton; et, après avoir dit adieu à la triste Inès et embrassé son fils endormi, il quitta sa cabane, traversa la vallée, et se trouva hors de ses paisibles frontières à la pointe du jour. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il

franchit pour la seconde fois cette barrière, qui le séparoit du reste de l'univers!... Hélas! se dit-il, en regardant tristement les masses énormes des rochers de la vallée, il y a sept ans que, plein d'ignorance, de curiosité, d'espérances chimériques, j'étois à cette même place avec dom Pèdre! j'allois chercher avec transport ces hommes civilisés dont j'avois une si haute opinion!.. O que j'ai vieilli depuis ce temps! J'ai perdu toutes les illusions qui me charmoient!... et je vas connoître tout ce qui peut dégoûter de la vie et de la société! Je vas voir toute la perversité sanguinaire enfantée par l'orgueil, l'ambition, la discorde et la vengeance! Allons....... du moins ces horreurs acheveront de m'attacher au val fortuné des Battuécas! En disant ces paroles il se mit en marche. On étoit alors aux derniers jours de l'automne. Au bout

de deux heures Placide arriva dans un village; il y trouva une voiture de louage qui le mena jusqu'à Salamanque. Cette ville n'est qu'à trente-cinq lieues de Madrid, mais aucune personne ne voulut l'y conduire; toute la ville étoit en alarmes; on n'y parloit que de l'approche de l'ennemi, et l'on assura que tous les chemins, jusqu'à Madrid, étoient remplis de soldats de tous les partis. Rien n'arrêta Placide : il fut obligé de coucher à Salamanque, mais il en sortit le lendemain avant l'aurore, et, après avoir pris quelques renseignemens, il continua son voyage seul et à pied. Au bout de trois heures de marche, une soif ardente le força de s'arrêter pour chercher une fontaine ou quelque ruisseau; il aperçut à deux cents pas de lui une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit pâtre du même âge, il les appela, ils accou-

rurent, et dans ce moment Placide, jetant les yeux à sa droite, découvrit une citerne à moitié cachée dans des broussailles; il s'en approcha, et il alloit boire, lorsque les jeunes bergers, arrivés près de lui, l'en empêchèrent en disant vivement : Ne buvez pas de cette eau. Pourquoi? demanda Placide. — C'est qu'elle est empoisonnée. — Empoisonnée! juste ciel!.... — Oui, mais pour l'ennemi, et non pour vous. Nous avons connu, quand vous nous avez appelé, que vous étiez Espagnol, et j'ai voulu vous sauver. Cette citerne est empoisonnée! répéta Placide en frémissant, et par qui? — Par nous deux, suivant l'ordre de nos parens, et c'est bien juste, puisque c'est pour nous délivrer de l'ennemi, qui pille nos églises, et qui tue, brûle et ravage tout.... Pendant cet affreux discours, Placide, saisi d'horreur, regardoit

fixement celle qui, à peine sortie de l'enfance, et avec la douleur et l'innocence empreintes sur le visage, faisoit tranquillement cet exécrable aveu. O prodige de la corruption humaine! s'écria-t-il, détestables fruits de la guerre et des haines nationales! Des enfans même sont capables de commettre des forfaits inouïs! l'innocence ne leur sert qu'à les empêcher d'en comprendre l'atrocité, et à les préserver des remords!... Mais qu'est-ce qui vous fâche donc? dit la jeune fille, vous n'êtes donc pas Espagnol? Non, grâce au ciel, reprit Placide; fuyez, monstres, vous qui, sortant des mains de la nature, êtes déjà tombés dans le dernier degré de la perversité! victimes infortunées de la dépravation universelle, fuyez!.... A ces mots, les pâtres effrayés obéirent, en appelant Placide *un méchant*, et en se repentant de ne lui avoir pas lais-

sé boire l'eau de la fatale citerne.

Placide savoit un peu le français ; Adolphe, en le quittant, lui avoit donné une grammaire qu'il avoit étudiée. Il tira de sa poche un couteau, avec la pointe duquel il grava en gros caractères, sur la pierre de la citerne, un avertissement qu'il signa, et qui contenoit ce qui suit : *Ne buvez point de cette eau ; elle vous donneroit la mort. Placide, un Battuécas.* Après cette action, qui soulagea un peu son ame si douloureusement oppressée, Placide poursuivit sa route. Toujours tourmenté de la soif, il cherchoit des yeux une chaumière ; et, après avoir erré plus de deux heures, il en découvrit une dans un site charmant. En approchant de cette jolie habitation, il vit que toutes les portes en étoient ouvertes ; il y entra, et fut étonné de n'y trouver personne. Dans ce moment il distingua dans le

lointain le bruit du canon. Je reconnois ce bruit, dit-il, je l'ai entendu jadis à Madrid, dans des fêtes religieuses; il honoroit alors la divinité, et maintenant il l'outrage; il annonce le meurtre et la vengeance !.... Placide devina que les habitans de cette paisible demeure, dominés par l'effroi, s'en étoient bannis volontairement. Tout, dans cette chaumière abandonnée, offroit les traces récentes d'une fuite précipitée... On y voyoit sur une table une nappe, des assiettes et des verres qui annonçoient les apprêts d'un repas; plusieurs chaises étoient renversées; une quenouille, chargée de chanvre et couchée à terre, paroissoit être tombée subitement des mains laborieuses consacrées à cette innocente et utile occupation; le fil du chanvre étoit rompu, et le fuseau avoit roulé jusqu'à l'autre extrémité de la chambre; enfin, la cou-

verture en désordre et renversée d'un petit berceau, montroit assez qu'on en avoit arraché brusquement l'enfant qu'on y avoit déposé. Grand Dieu! dit Placide, ce sont des hommes qu'on n'appelle ni des voleurs, ni des brigands, qui inspirent une telle épouvante à d'innocens laboureurs, à des femmes, des vieillards, des enfans!... O, poursuivit-il, avec quelle joie je retournerois dans ma vallée, dont je sais enfin apprécier les mœurs, si j'étois tranquille sur le sort de donna Bianca et de dom Pèdre!.... A ces mots il quitta la chaumière et se remit en marche. On n'entendoit plus le canon; le jour commençoit à baisser; Placide s'égara, et se trouva à huit heures du soir auprès d'un antique et vaste château. Les rayons de la lune éclairoient seuls cette vénérable habitation; on n'y voyoit aucune lumière; un silence

profond régnoit dans ce lieu entouré d'étangs et d'oliviers. Placide pensa que ce château étoit abandonné, il résolut d'y attendre le jour; les portes en étoient entr'ouvertes, il y entra, en traversa la cour, et il entendit près de lui aboyer de gros chiens. Il regarda, et vit en effet deux énormes dogues, mais qui étoient enchaînés; il supposa, avec raison qu'on avoit quitté le château pendant le jour, et sans prendre le temps de détacher les chiens; il avança, entra dans un vestibule, ensuite il monta un grand escalier, et se trouva bientôt dans des appartemens déserts et remplis encore de meubles gothiques. Tout à coup il s'arrête; il entend des sons harmonieux; il tressaille, car la musique douce et mélodieuse lui rappeloit toujours le souvenir de donna Bianca!... Il se précipite vers une porte, l'ouvre, et alors le spectacle le plus

inattendu s'offre à ses regards : il voit un vieillard octogénaire et paralytique couché dans un lit, au pied duquel étoient deux jolis enfans de neuf ans, sœurs jumelles, se ressemblant parfaitement, et jouant du luth. A l'aspect de Placide, le vieillard épouvanté s'écrie douloureusement : O ! respectez l'enfance !..... Et les deux jeunes personnes, en pleurs, s'élancent aux genoux de Placide, en lui demandant la vie de leur grand-père. Placide, ému jusqu'au fond du cœur, ne peut retenir ses larmes. Juste ciel ! dit-il, vous me prenez pour un de ces barbares qui ravagent l'Espagne !... Ah ! rassurez-vous ; je verserois, s'il le falloit, jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous défendre. A ces mots, prononcés avec l'accent le plus touchant, le vieillard et ses petites-filles bénissent la Providence et ce généreux étranger, et le vieillard

raconte, qu'effrayé d'une canonnade qu'il avoit entendue pendant douze heures, il avoit le matin envoyé à la découverte ses deux plus fidèles domestiques ; qu'ils n'étoient point revenus, et que tous les autres, et même les servantes, s'étoient sauvés dans le cours de la journée. Le vieillard joignit à ce détail des récits de cruauté si atroces des différens partis qui se faisoient la guerre, il fit un tableau si terrible des dévastations, des violences, des pillages, des meurtres qui se commettoient, que Placide, ne croyant pas possible que la nature humaine pût se dégrader et se pervertir à ce point, fut persuadé que la haine et la terreur mêloient une prodigieuse exagération à ces affreux récits ; mais il en crut assez pour être pénétré d'indignation et d'horreur.

Placide, questionné à son tour, dit qu'il vouloit aller à Madrid, pour s'y

informer du sort d'un ami, dont il n'avoit point de nouvelles depuis long-temps; et, lorsqu'il nomma dom Pèdre : Que je suis heureux, s'écria le vieillard, de vous épargner un voyage dangereux, et de vous rassurer sur cet ami, auquel je suis allié depuis son mariage avec la belle donna Bianca ! Dom Pèdre et son épouse sont toujours à Paris, et y resteront jusqu'à la fin des troubles. Il y a cinq ans que je lui achetai ce vieux château : un reste de compte me met en relation avec son banquier, dont j'ai reçu une lettre il y a peu de jours. Je vais vous montrer cette lettre, qui vous prouvera que dom Pèdre est en France, et en même temps que le banquier qui m'écrit, quittoit le lendemain Madrid. Vous ne le trouveriez plus : ainsi, qu'iriez-vous faire dans cette ville?

Cette explication dissipa toutes les inquiétudes de Placide. Il lut la lettre,

et il renonça avec joie au projet d'aller à Madrid, ne songeant plus qu'à retourner dans son heureuse vallée. Cependant il s'engagea à rester avec le vieillard, tant qu'il seroit dans cet abandon total. Il hasarda plusieurs questions sur donna Bianca; mais le vieillard ne put le satisfaire sur aucune. Paralytique depuis sept ans, et vivant toujours dans une profonde solitude, il n'avoit plus dans la tête que des noms et des idées de quelques événemens publics. Du reste, il étoit devenu étranger à tous les intérêts particuliers, et à tout ce qui ne se passoit pas dans son château. Placide gagna toute sa confiance, et devint le maître du château. Son premier acte d'autorité fut d'en fermer toutes les portes, et ensuite d'aller aider les jeunes jumelles à préparer un souper qui ne fut pas apprêté dans les règles de la bonne chère, mais qui

fut trouvé excellent par tous les convives. Après le souper, les deux sœurs firent un peu de musique ; et Placide, prenant le luth à son tour, charma le vieillard et ses petites filles, en chantant et en s'accompagnant. Le vieillard trouva dans les talens de cet étranger un motif de plus de se confier à lui sans réserve ; la musique n'est point un langage imposteur, quand sa délicieuse mélodie, tour à tour religieuse, fière et touchante, exprime les nobles élans d'une ame énergique et sensible!

A dix heures du soir, le vieillard ordonna à ses petites-filles d'aller se coucher, en ajoutant qu'il se mettoit sous la garde de l'étranger ; les deux sœurs, suivant la respectable coutume observée constamment en Espagne, se mirent à genoux devant le lit de leur grand-père, en lui demandant sa bénédiction. Placide s'agenouilla der-

rière elles ; il fut pénétré de vénération, en contemplant en ce moment ce vieillard octogénaire, dont les yeux pleins de larmes sembloient révéler le pressentiment et la prévoyance des peines inévitables que l'avenir réservoit à la jeunesse de ses enfans, et dont les vœux, fondés sur l'expérience de près d'un siècle, étoient sans doute opposés à tous les vains désirs de l'ambition et de la vanité !.... Après avoir donné sa bénédiction aux deux jumelles, inclinées jusqu'à terre pour la recevoir, le vieillard s'adressant à Placide : Et vous aussi, jeune et généreux étranger, dit-il, je vous bénis ! vous, protecteur de la vieillesse et de l'enfance, je vous bénis ! Je vois sur votre noble et doux visage l'empreinte de la mélancolie : vous avez aimé, vous avez souffert !... O Dieu ! poursuivit il, en levant les yeux au ciel, daigne veiller sur ce jeune homme !

qu'au milieu des discordes cruelles et des fureurs impies produites par l'horrible démon de la guerre, l'ange de la paix le guide et l'arrache à tous les périls! qu'il retrouve tous les objets qui lui sont chers, et que sa vie s'écoule dans l'innocence, au sein d'une famille chérie et de l'amitié fidèle et reconnoissante!...

Placide, prosterné, écouta ce discours avec autant d'attendrissement que de respect; ensuite il alla baiser la main du vieillard. O mon père! lui dit-il, le ciel exaucera cette prière de votre bonté; elle est pour moi l'annonce d'un heureux avenir; je me livre à cet espoir, puisqu'il est fondé sur ma vénération pour vous.

Placide passa la nuit tout habillé, couché sur un canapé, dans la chambre du vieillard. Au point du jour, il fut réveillé par un bruit effrayant; on frappoit avec violence aux portes du

château. Le vieillard et Placide ne doutèrent point que ce ne fût une attaque de quelques corps de troupes ennemies ; Placide fut d'avis de faire cacher les jeunes personnes, ensuite d'aller tranquillement ouvrir les portes, et de donner aux soldats ce qu'ils demanderoient. Je resterai toujours près de vous, poursuivit-il, et, s'ils avoient la férocité de vous menacer, je vous défendrai jusqu'à mon dernier soupir. O mon unique ami, dit le vieillard, du moins armez-vous ; prenez dans ce cabinet un sabre qui me servit jadis dans les batailles... Placide obéit : Ce sera avec horreur, dit-il, que je plongerai ce fer dans le sein d'une créature humaine ; mais j'en aurai la force pour terrasser le lâche qui auroit la barbarie de vouloir attenter à vos jours. Comme il prononçoit ces paroles, les deux jumelles, réveillées aussi par le bruit, entrèrent dans la cham-

bre, et dissipèrent toutes les craintes, en disant qu'ayant écouté à leur fenêtre, qui donnoit sur la cour, elles avoient reconnu la voix de leurs domestiques, et même qu'ils s'étoient nommés. Aussitôt Placide descendit, ouvrit les portes; et en effet plusieurs domestiques entrèrent, et racontèrent que les troupes ennemies avoient pris une autre direction, et qu'on n'avoit plus rien à redouter. Alors Placide voulut prendre congé de son vénérable hôte; mais, sur ses prières réitérées, il consentit à rester encore le reste du jour et la nuit suivante. Le lendemain de grand matin, après avoir reçu les tendres adieux du bon vieillard et de ses petites-filles, il partit avec un domestique chargé de lui servir de guide jusqu'à la grande route qui devoit le conduire à Salamanque. Au bout d'une heure, il se sépara de son guide, qui l'assura

qu'en suivant exactement le chemin qu'il lui indiquoit, il ne feroit aucune fâcheuse rencontre. Placide seul marchoit depuis trois quarts d'heure, lorsqu'il entendit dans l'éloignement le son d'une cloche, qui avoit quelque chose de lent et de lugubre qui l'étonna ; il lui sembla que cette cloche étoit mise en mouvement par une main défaillante qui appeloit du secours ! Il dirigea ses pas de ce côté, et, s'enfonçant dans un bois, il aperçut bientôt une église, contre laquelle étoit adossé un petit presbytère. Il courut vers l'église, et, lorsqu'il fut à deux pas du portail, il s'arrêta en frémissant !.. Il voyoit à ses pieds une fosse entr'ouverte, dans laquelle étoit un cadavre sans tête, et revêtu d'un habit ecclésiastique !... On sonnoit encore, mais foiblement. Placide s'élance dans l'église dont les portes étoient brisées : il trouve dans le

chœur un jeune prêtre pâle, échevelé, et dont les vêtemens étoient couverts de sang; il tenoit dans ses mains jointes la corde de la cloche qu'il n'avoit plus la force de faire mouvoir!... Placide le releva, et s'assit en l'appuyant sur sa poitrine; et, tirant de sa poche un flacon rempli d'excellent vin, il lui en fit avaler quelques gouttes, en l'interrogeant avec une tendre compassion; il apprit de lui qu'une soldatesque effrénée avoit la veille pillé le presbytère et l'église. Vicaire de cette paroisse isolée, poursuivit le jeune ecclésiastique mourant, je n'ai voulu abandonner ni notre église, ni notre respectable curé; au lieu de fuir, nous sommes venus ici pour y défendre jusqu'à notre dernier soufle les vases sacrés.... Nous attendions la mort sur les marches de cet autel; c'est là que nous voulions expirer. Les soldats, après avoir saccagé le

presbytère, ont enfoncé ces portes, et sont venus nous demander avec d'horribles menaces les clefs du trésor de l'église. Sur notre refus positif, un soldat furieux, d'un coup de sabre, abattit la tête de notre saint pasteur; un autre me plongea son épée dans le flanc, je tombai évanoui.... En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai seul au point du jour dans cet édifice dévasté.... Mon sang ne couloit plus; la fraîcheur du marbre l'avoit sans doute arrêté.... J'ai attaché mon mouchoir sur ma plaie, et j'ai demandé à Dieu de me donner la force de rendre les derniers devoirs au ministre vertueux qui s'est dévoué en victime au pied de l'autel où chaque jour, pendant un demi-siècle, il a offert le divin sacrifice du Dieu de paix et d'amour s'immolant pour nous!... J'ai porté la dépouille mortelle du vénérable curé à l'entrée de

l'église, ne pouvant aller plus loin; avec une hallebarde oubliée par les soldats, j'ai creusé sa fosse, j'y ai déposé son corps!.. Ensuite mes forces m'ont abandonné....... Alors je me suis traîné vers le clocher, espérant que le son de la cloche attireroit ici quelque ame pieuse et fidèle..... Le ciel exauce mes vœux!.... Votre vue et votre compassion raniment les foibles restes de mon existence!..... O comble de la rage et de l'impiété! s'écria Placide : quoi! ce sont des chrétiens qui ont commis ces forfaits inouis!.. Ami, reprit le jeune prêtre, ne les maudissez pas! Vous êtes ici dans l'asile sacré de la miséricorde infinie! C'est ici que toutes les souillures sont effacées; c'est ici que l'on bénit et que l'on pardonne...... Mais hâtons-nous, venez m'aider à fermer la fosse d'un martyr!.. A ces mots, le jeune vicaire, faisant un puissant ef-

fort, se souleva et se trouva sur ses jambes tremblantes. Placide le soutint dans ses bras, ou, pour mieux dire, le porta près de la fosse, sur les bords de laquelle il le posa; et Placide, saisissant la hallebarde dont le vicaire s'étoit servi pour creuser la terre : Je vais, dit-il, achever de purifier cette arme meurtrière, en l'employant à consommer cette bonne œuvre.

Quand la fosse fut tout-à-fait creusée et recouverte, Placide chargea le jeune vicaire sur ses épaules et le transporta dans le presbytère. Une vieille servante, qui s'étoit cachée pendant le pillage, venoit d'y rentrer; Placide remit le jeune vicaire entre ses mains, et, comblé de bénédictions, il s'éloigna de ce triste lieu. Il étoit si troublé, qu'il ne put retrouver son chemin. Après avoir erré assez longtemps, il vit devant lui, à peu de distance, une jolie ville agréablement

située dans le terrain le plus fertile. Il résolut d'y aller, afin d'y prendre quelques renseignemens sur sa route. Dans ce moment, le soleil étoit encore dans tout son éclat ; il éclairoit un ciel pur, serein, et une campagne ravissante. A mesure que Placide approchoit de la ville, son ame abattue se ranimoit et se rouvroit aux plus douces impressions! Un léger zéphyr lui apportoit le parfum délicieux des orangers placés dans des niches de pierre, dont, suivant l'usage de ce beau pays, les rues de toutes les villes sont remplies; Placide entendoit déjà le ramage des oiseaux rassemblés par milliers sur ces charmans arbustes... Il entre dans la ville, ses yeux se portent sur les murailles tapissées de fleurs odorantes ; jamais il n'en avoit vu une telle profusion ; jamais il n'avoit rencontré cette multitude d'oiseaux, d'un plumage éblouissant, et faisant retentir à la fois les airs de

chants d'amour si mélodieux!...... Placide, qui marchoit lentement pour admirer ce spectacle enchanteur, se trouve arrêté dès ses premiers pas par quelque chose qui heurte ses pieds; il regarde, et il voit deux cadavres qui, étendus par terre, lui barroient le chemin. Il jette les yeux sur toute l'étendue de cette longue rue, et il découvre avec un saisissement inexprimable que tout le pavé est entièrement jonché de corps morts. Il distingue, dans ce massacre général, des monceaux de corps sanglans de jeunes filles, de vieillards et d'enfans. L'horreur de ce tableau hideux étoit encore augmentée par le contraste surprenant produit par la sérénité des cieux, le parfum des orangers, l'éclat de leurs fleurs, de leurs fruits, de leur brillant feuillage, et le chant joyeux des rossignols!..... Mais d'ailleurs le silence profond de la mort ré-

gnoit dans cette ville infortunée prise d'assaut!.. Au milieu des traces toutes récentes de la plus effroyable destruction, nul gémissement ne s'y faisoit entendre! nul enfant n'avoit survécu à ses parens! aucune mère n'y versoit des larmes sur le sort de ses enfans égorgés au berceau!..... Une même heure avoit, dans cette enceinte, anéanti tous les projets, toutes les espérances, égalisé toutes les fortunes diverses et tous les âges de la vie!.... Tout avoit péri!..... Placide, glacé, s'appuie contre une borne, et y reste pétrifié plus d'un quart d'heure, sans avoir la possibilité de faire le moindre mouvement.... Enfin, la véhémence de la plus violente indignation et une pitié déchirante lui rendant par degré toute sa force, il retourna tout à coup brusquement sur ses pas en versant des larmes brûlantes, et en s'écriant : Non, il n'existe plus de bon-

heur sur la terre pour tout être qui n'aura pas la barbarie d'une bête féroce, et qui aura vu un tel spectacle !.. En disant ces paroles, il prend au hasard le premier sentier qui se trouve sur son passage : il n'a qu'une idée, celle de s'éloigner de ce théâtre d'horreur ! Hors de lui, il erre sans dessein autour de cette ville, qu'il veut fuir : chaque chemin l'y ramène malgré lui. Il ne peut parvenir à la perdre de vue ! Grand Dieu ! dit-il, quelle fatalité semble m'enchaîner dans ce déplorable séjour ! Ah ! je n'ai pas besoin de le revoir tant de fois pour n'en perdre jamais l'affreux souvenir !..... Dans cet instant Placide tourna la tête à sa droite, et il vit à trois cents pas de lui une maison isolée toute en feu ; il aperçut en même temps à une grande distance de lui une petite troupe de soldats qui, en passant, venoient d'incendier cette habitation !..... Placide

vola vers la maison : là il s'arrête, et il entend distinctement des cris lamentables! Un être vivant ici!....... s'écrie-t-il avec transport; ah! sauvons-le, s'il est possible!...... A ces mots il se précipite dans la maison ; et passant à travers les flammes, il entre dans une salle où il voit une femme renversée sur le plancher : une partie du plafond, en tombant sur elle, l'avoit mortellement blessée; une petite fille de seize ou dix-sept mois, couchée sur son sein, pleuroit en la caressant : cette malheureuse femme, au moment où Placide parut, dit d'une voix éteinte : O mon enfant!... et elle expira. Placide saisit l'enfant, qui se débat en criant : *maman! maman!* Placide l'emporte, en le préservant des flammes avec ses mains et son chapeau. Il s'élance hors de cette funeste maison; ses cheveux et ses habits étoient à moitié brûlés. Il re-

mercie le ciel avec ravissement en pressant contre son cœur l'innocente petite créature qu'il vient de sauver, et qui n'avoit aucun mal!..... Alors il s'oriente afin de prendre une route opposée à celle qu'il a vu suivre aux soldats incendiaires. Il se dirige vers une prairie bordée de poiriers et de grenadiers. Il cueille des fruits ; il en donne à l'enfant, qui les mange avec avidité ; ensuite il reprend sa marche, en s'abandonnant à la Providence. Comme il entroit dans une grande route, un bruit confus d'hommes et de chevaux frappa son oreille. Après tout ce qu'il avoit vu, le bruit qui annonçoit l'approche d'une troupe guerrière, n'étoit pour lui qu'un signal de destruction et de carnage!... Il s'arrête ; il regarde l'enfant qu'il vient d'adopter, et frissonne! O Dieu! dit-il, n'ai-je sauvé cet enfant que pour le voir massacrer dans mes bras!..

Agité d'une mortelle inquiétude, il réfléchit rapidement; et voyant à quelques pas dans un taillis un gros tronc d'arbre creux, il va gliser l'enfant dans cet arbre; il lui donne des fruits, l'assied sur la mousse, recouvre le tronc de feuillages, et revient sur le grand chemin pour examiner le mouvement de la troupe. Du moins, dit-il, si je ne puis l'éviter, si elle m'atteint, l'enfant est caché! O Dieu, protecteur de l'orphelin, si je succombe, veille sur cet être abandonné!.... Oh! qu'un voyageur compatissant le recueille, et que dans ces lieux, souillés par tant de crimes, un acte d'humanité n'ait pas été fait inutilement!.....

Cependant la troupe avançoit. Placide, si léger à la course, pouvoit encore l'éviter en fuyant à toutes jambes du côté opposé; mais il ne put se résoudre à perdre de vue l'arbre au-

quel il a confié l'enfant : il hésite, et tout à coup trois soldats, détachés de leur régiment, sautent par-dessus une haie à cinquante pas de lui, en lui disant qu'ils ont vu de loin qu'il avoit caché quelque chose dans le creux d'un arbre, et qu'ils vouloient l'avoir : Vous ne l'aurez qu'avec ma vie, s'écria Placide. A ces mots un des soldats se précipite vers lui le sabre levé : Placide, d'une main vigoureuse, lui arrache son sabre, et de l'autre le renverse ; les deux autres soldats alloient fondre sur lui, lorsqu'un jeune homme à cheval, accourant au grand galop, s'écria : Arrètez, arrêtez, soldats ! je vous l'ordonne, et sous peine de la vie. Les soldats restent immobiles, et Placide jette le sabre qu'il a conquis. L'officier, suivi et bientôt atteint par le régiment, s'adresse aux soldats, et leur dit d'un ton sévère : Vous ne deviez point vous écarter de la troupe, et

surtout pour attaquer un paisible voya geur sans armes : vous connoissez la fermeté de votre colonel ; il ne tolère ni le manque de discipline, ni les lâchetés. Cet homme est un espion, répondit un des soldats ; nous l'avons vu cacher un paquet, et sans doute des lettres dans le creux de cet arbre. Il falloit me l'amener, reprit l'officier. Pendant ce dialogue, Placide s'etonnoit qu'un militaire montrât quelques sentimens d'équité ; mais néanmoins il regardoit tous ces militaires avec horreur, car il supposoit que c'étoient eux qui avoient saccagé la malheureuse ville qu'il avoit traversée. L'officier, se tournant vers lui, l'examina avec étonnement ; il étoit frappé de la noblesse de sa taille, de la beauté de son visage, de la fierté de son maintien, du désordre de sa chevelure et de ses vètemens à moitié brûlés. Jeune homme,

lui dit-il, qui êtes-vous? d'où venez-vous? Je suis, répondit Placide, un étranger, qui seroit heureux s'il n'eût jamais voyagé, et je viens d'une ville où vous n'avez laissé que des pierres et des cadavres.

Vous vous trompez, repartit l'officier : nous n'ignorons pas les excès qui ont été commis dans ce lieu; mais nous n'avons point eu de part à ces désastres : notre régiment n'est jamais entré dans cette ville.

Cette explication adoucit un peu Placide; il lui sembla que l'on soulageoit son cœur d'un poids énorme, en lui apprenant que les guerriers qui l'entouroient, et dont il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la bonne mine, n'étoient point coupables des forfaits qui lui inspiroient une si juste horreur.

Quelques voix parmi les officiers s'élevèrent pour demander que l'arbre

indiqué par le soldat fût visité, puisqu'il étoit possible qu'il contînt en effet quelques papiers importans. Placide, rassuré, conduisit à l'arbre les principaux officiers, et, écartant le feuillage, il tira du tronc l'enfant qui lui tendoit les bras : Voilà, dit-il, le trésor que j'avois caché. Soyez persuadé, lui dit le chef de bataillon, qu'il est parfaitement en sûreté parmi nous. Maintenant, poursuivit-il, dites-nous sans déguisement qui vous êtes... —Je suis un Battuécas..... Un *Battuécas!* répétèrent vivement tous les officiers..... et votre nom ?..... —Je m'appelle Placide. — Placide! grand Dieu!..... c'est lui! c'est lui!... En faisant cette exclamation les officiers entraînèrent Placide vers le gros de la troupe, en s'écriant : Soldats, voilà notre libérateur! voilà ce Battuécas, ce Placide, dont le salutaire avertissement, gravé sur la citerne empoi-

sonnée, nous a ce matin préservés de la mort !... Qu'on aille avertir le colonel, qui est à peu de distance avec l'avant-garde... A ces mots un officier part à cheval et à toute bride, et tous les soldats transportés entourent Placide, l'accablent de caresses; chacun voudroit lui faire un présent : tous proposent de se cotiser pour lui offrir une somme d'argent. Tout cet enthousiasme de reconnoissance, exprimé avec la franchise et la vivacité françaises, toucha vivement Placide, qui, tenant toujours l'enfant sur sa poitrine, refusoit tout, mais en remerciant avec effusion de cœur : Généreux guerriers, dit-il, vos dons me seroient inutiles : mais je recommande à votre humanité les femmes, les vieillards et les enfans !..... On invita Placide à suivre la troupe qui alloit au-devant du colonel, que l'on aperçut bientôt accourant avec toute la vîtesse de son

cheval. Placide, en jetant les yeux sur cet officier, éprouve la plus douce surprise; le colonel saute à bas de son cheval, et s'élance au cou de Placide; qui venoit de reconnoître en lui Adolphe de Palmène!

Le colonel ordonne à la troupe de continuer sa route; c'étoit un régiment d'infanterie, et il étoit bien sûr de le rejoindre promptement. Il eut un entretien rapide avec Placide, dans lequel il lui apprit qu'il avoit épousé Léontine, et qu'il seroit le plus heureux des hommes sans cette guerre désastreuse, qu'il faisoit avec tant de répugnance, ainsi que les autres Français, et qui le séparoit de son épouse et de sa famille. Placide ne lui dissimula point l'horreur et la misanthropie que lui inspiroient le spectacle affreux et les scènes qu'il avoit sous les yeux depuis trois jours. Non, lui dit-il, quoique mon séjour à Madrid

eût bouleversé toutes mes idées sur une civilisation que je supposois fondée sur la morale sublime de l'Évangile; non, jamais je n'aurois imaginé que des hommes éclairés par une telle lumière, que des esprits si cultivés par de si nobles études, et par la lecture de tant de chefs-d'œuvres, fussent capables, rassemblés en corps nombreux, envoyés par un souverain et commandés par des chefs expérimentés, de se livrer ainsi à toutes les bassesses de la cupidité, et à toute l'atrocité de la plus exécrable barbarie!.....

Hélas! mon cher Placide, reprit Adolphe, presque tous ces chefs dont vous parlez en gémissent. Mais on a trop répété, on croit trop généralement que ces excès sont inséparables de la guerre. Ah! sans doute, avec de certaines précautions et de la fermeté, on pourroit les prévenir. J'ai su jusqu'ici contenir mon régiment. On

verroit à la guerre bien peu de crimes de ce genre, si les fureurs des soldats déshonoroient le général !..... Mais qu'attendre de jeunes conscrits qui, dans l'effervescence de la jeunesse, confondent la brutalité, la cruauté avec la valeur ? Qu'attendre d'eux, s'ils ont des chefs qui les enivrent de liqueurs fortes avant l'assaut d'une ville, et en leur promettant le pillage ? — Et ces chefs abominables, revenus dans leur patrie, sont reçus dans la société? — Oui, et avec enthousiasme s'ils ont conquis le pays qu'ils ont exterminé !... — Mais, comment peut-on s'asseoir tranquillement à côté du monstre qui a autorisé ceux qu'il commandoit, à profaner les temples, à déshonorer les vierges, à égorger les vieillards, les femmes et les enfans !... car, *promettre un pillage*, c'est exhorter à commettre toutes ces atrocités !.... — Et quand le souverain

d'une grande nation, dans la guerre la plus injuste, commet lui-même tous ces forfaits, s'il s'empare du pays dont il a détruit la population, on lui élève des statues ; ses contemporains l'appellent un héros, et l'histoire confirme ce jugement. — O démence inconcevable ! — Cependant ne croyez pas, mon cher Placide, que toutes les guerres soient semblables à celle-ci. Nos troupes sont irritées par le ressentiment trop fondé, mais sanguinaire, des Espagnols ; quand l'attaque est évidemment injuste, la défense est barbare, et alors la haine et la vengeance produisent tous les crimes. Cruelle et folle ambition ! s'écria Placide, désir infernal d'envahir, d'usurper, de faire des conquêtes, voilà tes détestables fruits !.... O malheureuse Europe ! inondée de sang, bouleversée et livrée aux furies par tes propres enfans ! Si la religion et

l'humanité, par un prodige heureux, ne te retirent pas tout à coup de cette épouvantable ivresse, et ne te rendent pas l'amour de la paix et la noble idée de la véritable gloire, le bras vengeur de l'Éternel s'étendra sur toi; tu perdras ces arts, ces talens, cette culture de l'esprit qui n'ont pu te préserver d'une si funeste dépravation; tu tomberas dans une humiliante décadence; et, subissant la honte et l'horreur de la plus terrible réprobation, tu ne seras exterminée qu'après avoir été abaissée et flétrie!..... A ces mots, Placide serra fortement la main d'Adolphe, et, lui tournant brusquement le dos, il s'éloigna en courant avec une telle rapidité, qu'un homme à cheval n'auroit pu l'atteindre; car, sans s'arrêter, il sautoit par-dessus des souches d'arbres, et franchissoit les fossés et les haies. Pendant cette course, qui dura près d'un quart d'heure,

l'enfant qu'il avoit attaché autour de son corps, et qu'il tenoit toujours d'un bras, cria plus d'une fois; mais rien ne put l'arrêter tant qu'il entendit des voix qui l'appeloient : il vouloit fuir des guerriers, des hommes; il avoit besoin d'être seul, un désert eût été pour lui un asile délicieux.

Enfin un silence profond et la fraîcheur d'une belle soirée calment l'agitation de son imagination brûlante et de son sang. Il aperçoit un ermitage à l'entrée d'une forêt; il y court. Un vénérable ermite le reçoit et l'accueille avec la plus tendre humanité, lui donne ce qu'il désiroit ardemment, du pain bis et du lait pour son enfant. Tandis que l'ermite préparoit pour son hôte un souper champêtre, Placide, après avoir fait manger l'enfant, la pose sur un lit de feuilles et de paille; la petite fille, qui jouissoit d'une santé parfaite, lui sourit, et

bientôt s'endort profondément. Placide, qui n'avoit pas encore eu le temps de l'examiner, la contemple avec une douce émotion : il admire sa beauté, sa fraîcheur, et ce charme ravissant de paix et d'innocence, qui rend si touchante la physionomie d'un enfant endormi ; en regardant ainsi cette angélique petite figure, Placide remarqua, pour la première fois, qu'elle portoit à son cou une chaîne d'or d'un travail aussi délicat que précieux ; à cette chaîne étoit suspendue une petite croix émaillée en bleu. Innocente créature ! dit Placide, ta vue peut-être n'attendriroit pas les tigres dévastateurs de ce triste hémisphère ! mais elle peut réconcilier une ame pure et sensible avec la nature humaine ! Céleste enfant !... Je t'appellerai *Placidie !*.... O combien tu me seras chère !...... Tu deviendras l'épouse de mon Théophile ; vous se-

rez heureux l'un et l'autre ; libres et purs, vous croîtrez ensemble comme la rose et l'olivier des champs ; et, comme les agneaux de nos prairies qui n'ont jamais craint la dent meurtrière des loups, vous ignorerez qu'il existe des méchans ; vous ne sortirez jamais de notre vallée !... En vous voyant goûter ce paisible bonheur, je me consolerai de l'avoir perdu !....

L'ermite vint arracher Placide à ces douces pensées, en l'invitant à se mettre à table. L'ermite s'assit à côté de lui, et ne mangea point ; une tristesse majestueuse étoit répandue sur tous ses traits. Placide lui parla, avec sa véhémence ordinaire, sur la guerre qui désoloit l'Espagne ; l'ermite l'écouta en silence ; ensuite essuyant ses yeux pleins de larmes : Jeune homme, lui dit-il, gémissons sur tant de maux, mais sans emportement et sans nous irriter. Si vous

croyez à la Providence, pourquoi l'injustice bouleverse-t-elle ainsi votre ame? Ce torrent d'iniquités ne devroit vous inspirer que de l'étonnement et de la compassion ; ne savez-vous pas que de tels crimes seront sévèrement punis? Ah! sans doute, reprit Placide, j'admire du fond de l'ame ce calme religieux ; mais, pour atteindre à cette perfection, il faut être comme vous détaché de toute affection humaine... A ces paroles, l'ermite mit ses deux mains sur ses yeux, et fondit en larmes ; Placide, ému, le questionne avec le plus vif intérêt. O! croyez, répond l'ermite, que la religion peut tout sur le cœur qu'elle a profondément touché ; et, pour vous en convaincre, écoutez le plus déplorable récit : J'ai vécu long-temps dans la société ; j'avois de la fortune ; j'ai été marié ; j'adorois ma femme, je la perdis! Depuis cet instant, dégoûté

du monde, je me retirai dans une terre pour m'y consacrer entièrement à l'éducation d'un fils unique, qui, par ses talens et ses vertus, répondit parfaitement à mes soins. Lorsqu'il eut atteint sa majorité, je le mis en possession de tous mes biens ; et, malgré ses prières et ses regrets, je vins m'ensevelir pour jamais dans cet ermitage. J'y vivois paisiblement depuis dix ans : mon fils venoit me voir chaque année deux ou trois fois, ce pélerinage filial formoit dans ma vie des époques de bonheur ; j'étois heureux, quand la guerre actuelle m'a livré aux plus cruelles inquiétudes ! Mon fils a voulu défendre son pays ; il a rempli son devoir en entrant dans l'armée !... Je l'ai vu, hélas ! pour la dernière fois, trois semaines avant une bataille qui s'est donnée il y a quinze jours à quarante lieues d'ici, et je savois d'avance que son régiment

devoit s'y trouver. Avec quel déchirement de cœur je lui donnai, en nous séparant, la bénédiction qu'il me demandoit à genoux !..... Huit jours après la bataille, j'appris seulement, par des paysans, que nous l'avions perdue ; et point de nouvelles de mon fils ! Il m'avoit promis de m'envoyer un courrier, personne ne vint, je ne pressentis que trop mon malheur !.... Avant-hier, au point du jour, j'entends le bruit du galop d'un cheval, je crois que c'est un message de mon fils, ou mon fils lui-même : ce fut le dernier mouvement de joie que je devois éprouver sur la terre.... Je retrouve toute l'agilité de ma jeunesse, je m'élance de mon lit vers ma porte, je l'ouvre, je cours vers la forêt, et j'en vois sortir un jeune officier français, à cheval, et enveloppé d'un grand manteau.... Il étoit pâle, et chanceloit sur son che-

val ; je lui offre un asile ; il avoit à peine la force de parler : il me suit en me disant qu'il s'étoit égaré, qu' l erroit depuis deux jours sans nourriture, qu'il étoit exténué de fatigue et de faim. Il me confirma l'affreuse nouvelle de la bataille perdue, en ajoutant qu'il s'y étoit trouvé. Je l'interrompis en lui interdisant toute espèce de détail. Je devois lui donner l'hospitalité : je sentois s'élever en moi, jusqu'au fond des entrailles, un soulèvement tumultueux contre ce guerrier ennemi ; je ne voulois pas, en le laissant parler, augmenter encore ce mouvement involontaire. Nous entrons dans mon ermitage ; je lui présente aussitôt de la crème et du pain : il se jette sur ces alimens avec une imprudente avidité ; loin de se ranimer, il perd le peu de forces qui lui restoient, une violente suffocation met sa vie en péril, il tombe sur mon

lit en criant d'une voix étouffée : Scélérat, tu m'as empoisonné!.... Je lui montre mon crucifix : Voilà, lui dis-je, le gage sacré de ta sûreté chez un Espagnol religieux, et je me hâte de manger sous ses yeux le reste des alimens que je lui avois offerts ... Il reconnoît l'indignité de son horrible accusation. Pardonne, dit-il ; mais je me meurs..... et il s'évanouit!.... Je m'empresse de le secourir et de le déshabiller pour le coucher. En lui ôtant son manteau, je découvre l'épée suspendue à son côté : je la regarde ; mon sang se glace dans mes veines, je reconnois l'épée de mon fils!... une pensée rapide me fait imaginer à l'instant que dans le combat cet officier a tué et dépouillé l'unique objet de toutes mes affections!..... Inondé de larmes, je me prosterne au pied de mon crucifix : O souverain arbitre de nos destinées! m'écriai-je,

à toi seul appartient la vengeance, puisque seul tu peux connoître le juste degré de l'offense.... et que seul, par un simple mouvement de ta volonté, tu peux récompenser en père, ou punir en juge équitable : je le sais ; mais soutiens, relève mon courage !.... Si j'en croyois le premier mouvement de la nature, j'enfoncerois ce fer dans le sein du barbare !.... mais j'entends ta voix adorable et toute-puissante qui m'ordonne de pardonner !.... Tu veux que je devienne le bienfaiteur du meurtrier de mon fils, je t'obéirai.

En effet, je prodiguai à cet étranger tous les secours dont il avoit besoin. A mesure que je m'élevois ainsi au-dessus de moi-même, quoique mon cœur fût déchiré de mille manières, je recevois intérieurement des consolations célestes ; mon ame s'agrandissoit, car elle s'unissoit par cet effort

à la souveraine et suprême bonté qui daignoit m'inspirer en me prescrivant ce grand sacrifice; et, par la soumission et l'obéissance, je m'identifiois à la Divinité, dont mes actions imitoient la clémence sublime et paternelle..... L'étranger reprit l'usage de ses sens. En rouvrant les yeux il fut touché de se trouver dans mes bras, et la tête appuyée sur mon sein; ma pâleur, et le tremblement universel qui m'agitoit, lui parurent les marques de la plus tendre pitié; il me remercia, je gardai un morne silence. J'avois un seul flacon d'un vin précieux que je tenois de mon fils, je lui en fis boire un verre qui lui rendit la santé et toutes ses forces. Alors un foible rayon d'espoir me fit hasarder, en frissonnant, une seule question. Je lui demandai si, dans la bataille, il avoit fait des prisonniers? Non, répondit-il; mais.... Arrêtez! interrompis-je; c'en est assez,

je n'en veux pas savoir davantage. Il ne m'étoit plus possible de douter de la mort de mon malheureux fils !...... L'étranger qui m'a ravi toute la tranquillité de ma vie, se reposa sur mon lit deux ou trois heures, ensuite il voulut partir. Adieu, compatissant et bon ermite, me dit-il ; je ne vous oublierai jamais : puisse le ciel récompenser votre pieuse charité ! En disant ces paroles, il m'embrassa !.... Je frémis, mais je ne le repoussai point.... Il partit. Je restai pénétré de douleur, et non accablé ; j'étois satisfait de moi-même.

Après ce récit, Placide saisit la main de l'ermite, et la baisa avec autant de respect que d'attendrissement. O que la religion est utile, auguste et touchante, dit-il, quand on suit fidèlement ses préceptes divins ! O modèle de la véritable magnanimité ! je pleure avec vous, et je vous envie !

toute la sainteté de l'Evangile est dans votre ame ; la paix du ciel y doit être aussi !....

Placide accepta avec plaisir l'offre du vertueux ermite, qui le pressa de coucher dans son ermitage. Il dormit paisiblement dans ce pieux asile, sur lequel il croyoit voir planer les anges !....

Le lendemain matin, aux premiers rayons de l'aurore, il fut réveillé par la douce voix de sa petite Placidie ; on se leva : un jeune garçon de douze ans, que l'ermite avoit avec lui, prépara le déjeûner ; on se mit à table, et après le déjeûner Placide écoutoit l'ermite, qui lui donnoit des renseignemens sur la route de Salamanque, lorsque tout à coup on entendit un cheval s'arrêter à la porte de l'ermitage : Ah ! dit l'ermite, ce bruit ne peut désormais que me rappeler un cruel souvenir ! et il ne me donnera

plus d'espérance ! Tandis qu'il parloit, on frappoit à la porte. Le jeune garçon va ouvrir ; un officier espagnol paroît ; l'ermite éperdu pousse un cri, se lève, chancelle, retombe sur sa chaise ; l'officier se précipite vers lui ; l'ermite, baigné de pleurs de tendresse et de joie, le reçoit dans ses bras, c'étoit son fils ! Grand Dieu ! s'écria-t-il, par quel miracle m'es-tu rendu ? j'ai vu un guerrier français qui portoit ton épée..... — C'étoit mon libérateur, il m'a sauvé deux fois la vie... Adorable Providence ! dit l'ermite en tombant à genoux et en élevant ses deux mains vers le ciel..... O mon fils, mon cher fils ! j'ai cru que ce généreux guerrier étoit ton meurtrier, et j'ai rempli avec lui tous les devoirs de la sainte hospitalité. —Dieu vous éprouvoit et vous récompense ; sans ce brave officier votre fils n'existeroit plus.

Placide, immobile, les mains jointes,

les yeux pleins de larmes et fixés sur l'ermite, écoutoit en silence ; par l'élévation et la sensibilité de son ame, il étoit digne de contempler un spectacle si merveilleux et si touchant! Il jouit avec transport du bonheur de l'ermite et de son fils, et il ne fut pas pour eux un tiers incommode. On le conjura de rester encore deux ou trois heures ; il y consentit. L'officier, questionné sur ses aventures, raconta qu'ayant été chargé par son général d'une commission particulière, il avoit, dans la route, été attaqué par six brigands, et qu'au moment où il alloit succomber sous le nombre, un jeune aide de camp français, qui alloit rejoindre son corps, étoit accouru à son secours, et avec une valeur intrépide l'avoit délivré de ces assassins. Qu'enfin, après un combat, les deux militaires, à l'imitation des anciens Grecs, voulant, en se séparant, se

donner un gage durable de leur estime, avoient fait l'échange de leurs armes. L'Espagnol ajouta que, dans la déroute de la dernière bataille, il s'étoit trouvé tout seul enveloppé par un gros de soldats, et que ce même officier l'avoit arraché de leurs mains, en leur promettant de les dédommager de sa dépouille; qu'ensuite il lui avoit généreusement donné sa liberté. Et je haïssois ce jeune et magnanime Français! s'écria l'ermite. O que ne puis-je le retrouver pour me prosterner à ses pieds!...Grâces au ciel, dit Placide, j'apprends qu'il existe dans les armées des guerriers sensibles et généreux! Ah! puissent-ils s'unir pour abolir à jamais les lois atroces de la guerre!...

Placide ne quitta pas sans attendrissement le bon ermite, qui, en se séparant de lui, fit présent à Placidie d'un petit sac rempli de noisettes et

de figues sèches. Il combla de bénédictions cette enfant et son père adoptif, dont les sentimens et la conversation lui avoient inspiré le plus vif intérêt. Le jeune compagnon de l'ermite conduisit Placide jusqu'à la grande route de Salamanque.

Le reste du voyage de Placide n'offrit aucun événement remarquable; il atteignit enfin les frontières du val des Battuécas, après huit jours d'absence. Ce fut avec ravissement qu'il se retrouva dans ce paisible séjour! Il éprouva un sentiment de respect en entrant dans cette enceinte que nulle violence n'avoit profanée, en parcourant cette terre innocente que le sang humain n'abreuva jamais, et où l'on ignoroit tous les crimes de l'ambition!..... Il s'étoit bien promis de cacher à Inès l'état affreux où se trouvoit l'Espagne, et de ne pas noircir et souiller son imagination par

cet horrible récit. Il remit dans ses bras la petite Placidie, en lui disant seulement que cette enfant étoit une orpheline qui avoit perdu tous ses appuis, et qu'il l'avoit recueillie. Inès la reçut avec joie et sensibilité, et Théophile remercia avec transport son père, qui lui amenoit une sœur.

Placide, devenu calme et raisonnable, reprit tout son goût pour l'étude et les arts. Heureux par Inès, et par sa tendresse pour son fils et pour la petite Placidie qui lui devenoit plus chère chaque jour, il connut enfin le charme d'un bonheur pur et tranquille, approuvé par la raison, ennobli et sanctifié par le devoir. Il jouissoit délicieusement de cette paix intérieure produite par l'heureux accord de nos sentimens, de nos principes et de nos opinions. Le souvenir ineffaçable de donna Bianca ne le troubloit plus, mais l'attristoit tou-

jours, parce qu'il croyoit être entièrement banni de sa mémoire : il sentoit que rien ne pourroit l'empêcher de regretter jusqu'à son dernier soupir une amitié qui eût complété sa félicité.

Placide étoit depuis cinq mois de retour dans la vallée, lorsqu'il reçut un message du bon vieillard possesseur du château dans lequel il avoit couché pendant son dernier voyage. Le vieillard lui écrivoit, et sa lettre étoit conçue en ces termes :

« Je veux vous apprendre, mon « jeune ami, que même après votre « départ vous nous avez protégés. « Le jour même où nous reçûmes « vos adieux, l'une de mes petites-« filles, qui sait un peu dessiner, « voulut faire de mémoire votre por-« trait au crayon; elle y réussit assez « bien ; cependant sa sœur, ne trou-« vant pas la ressemblance parfaite,

« lui conseilla d'écrire en grosses let-
« tres au bas de la tête, ces mots :
« *C'est notre ami Placide*. Et elle y
« consentit. On a ôté de son cadre
« un vieux tableau pour y substituer
« ce dessin qui a été aussitôt mis en
« parade dans le salon. Trois mois
« après, notre château fut investi par
« un régiment ennemi, commandé
« par le jeune Adolphe, marquis de
« Palmène. On entre avec tumulte
« dans notre château, cependant le
« colonel défend le pillage ; mais les
« soldats se dispersent malgré lui et
« sans ordre dans les appartemens ;
« mes petites-filles, tremblantes, se
« cachent sous les couvertures de
« mon lit ; j'invoquois pour elles la
« protection divine, quand ma porte
« s'ouvre ; et je vois paroître le colo-
« nel, qui vient me questionner sur
« l'ébauche de votre portrait. Aussi-
« tôt que j'ai répondu que ce *Placide*

« est un *Battuécas*, il me quitte pour
« aller haranguer ses soldats : à l'ins-
« tant j'entends crier *vive Placide!*
« Tout rentre dans l'ordre ; on vient
« m'assurer que lés amis de Placide
« ne doivent rien craindre. En effet,
« loin d'éprouver la moindre vexa-
« tion , les soldats ont été pour nous
« aussi humains que leur généreux co-
« lonel ; ce dernier , en partant , m'a
« lai sé un écrit tracé de sa main , et
« signé par tous les officiers de son
« régiment, qui nous met à l'abri de
« toute insulte , si d'autres troupes
« françaises passent par la suite dans
« ce lieu ; le colonel m'a bien re-
« commandé de vous instruire de
« tous ces détails. Et c'est un devoir
« dont je m'acquitte avec un grand
« plaisir.

« Dom Pèdre est toujours en Fran-
« ce ; il y restera long-temps encore ,
« dans l'espérance d'y être utile à la

« famille royale : c'est par l'ordre se-
« cret de nos malheureux princes
« qu'il y prolonge ainsi son séjour.
« Dom Pèdre est trop honnête hom-
« me pour n'être pas sujet fidèle.

« Adieu, mon jeune ami : recevez
« les tendres bénédictions du vieil-
« lard qui vous doit toute sa tran-
« quillité. »

Cette lettre toucha vivement Placide, et le fit repentir d'avoir quitté si brusquement l'aimable et reconnoissant Adolphe. Il répondit au vieillard en lui envoyant une longue lettre pour Adolphe, qu'il le conjura de lui faire parvenir. Depuis ce jour Placide espéra vainement de recevoir des messages et des nouvelles de ses amis et des affaires d'Espagne ; les religieux, effrayés de la guerre qui rendoit les routes si peu sûres, ne sortoient plus de la vallée ; et Placide, pendant près de trois ans, resta dans une ignorance

absolue de tout ce qui se passoit en Espagne et en Europe. Il s'en affligeoit chaque jour davantage ; car à mesure que les mois s'écouloient, son imagination lui retraçoit plus vivement les scènes déplorables dont il avoit été témoin. Il se représentoit la malheureuse Espagne dévastée et victime de tous les fléaux de la guerre ; et alors il ne jouissoit de la paix profonde du val des Battuécas, qu'avec une espèce de remords : il eut plus d'une fois la tentation d'aller se joindre aux défenseurs de la patrie ; mais il fut toujours retenu par l'idée qu'il n'auroit ni le pouvoir, ni le droit d'empêcher d'horribles représailles ; et que même ses compagnons voudroient le forcer de devenir le complice de leurs cruautés et de leurs violences. Au milieu de ces agitations pénibles, il trouvoit une grande consolation dans la pensée que du moins

dom Pèdre et donna Bianca étoient en France, et ne couroient aucun danger. Quelquefois il se flattoit que la paix étoit rendue à l'Espagne, et que donna Bianca, rapprochée de lui, vivoit paisiblement à Madrid au sein de sa famille. Si cette supposition n'est point une chimère, se disoit-il, je suis entièrement effacé de son souvenir! peut-être même éprouveroit-elle quelque embarras, si je cherchois à m'y rappeler! Ah! je respecterai en elle jusqu'à la légéreté de ses sentimens! elle n'entendra jamais parler de moi; j'ai eu la force de sacrifier mon amour, j'aurai celle de vivre sans son amitié, et d'exister oublié d'elle!... mais qu'importe, si elle est heureuse!....

Ces réflexions jetoient souvent de l'amertume au fond de l'ame de Placide; mais il n'en étoit pas moins sensible aux vertus d'Inès, devenue

pour lui la compagne la plus aimable, et au charme que répandoient sur sa vie sa tendresse, ses talens, sa douceur enchanteresse, et les grâces, les heureuses dispositions de son fils et de Placidie. Ces deux enfans s'aimoient de la manière la plus touchante, et Placide, qui les destinoit l'un à l'autre, jouissoit délicieusement de leur attachement mutuel. Placidie, qui entroit dans sa cinquième année, étoit d'une beauté si frappante, que Placide la contemploit quelquefois en silence pendant des heures entières; et souvent il tressailloit en la regardant. Ce visage enchanteur lui rappeloit une figure parfaite, qui n'étoit que trop présente à son souvenir!....

Placide, séparé de donna Bianca depuis plus de dix ans, avoit enfin renoncé à tout espoir de sen rapprocher, lorsqu'un événement inattendu

changea subitement tous ses projets. Un messager arrive un matin dans la vallée ; il apprend à Placide que la guerre a cessé, et il lui remet une lettre de dom Pèdre. Placide ouvre cette lettre avec la plus vive émotion, et il lit ce qui suit : « De retour depuis « huit jours, nous avons besoin de « vous, cher Placide, car nous « sommes bien malheureux ! Nous « avons perdu notre unique enfant !.. « Ma femme est dans un état digne « de pitié !... Je sais combien votre « amitié est courageuse et fidèle. Les » deux jeunes jumelles que vous avez « si utilement protégées, m'ont conté « vos tendres sollicitudes pour nous; « Venez : la seule consolation que je « puisse recevoir, sera de pleurer « avec un ami véritable ; amenez « Inès et vos enfans. Votre asile est « celui que vous avez choisi, c'est la « maison de Gonzale ; vous la con-

« noissez. Elle a été pillée et dévastée ; « mais on y fait les réparations né- « cessaires, qui seront finies dans un « mois. En attendant, vous resterez « avec nous dans la terre où nous « sommes. Vous trouverez une voi- « ture hors de l'enceinte de la vallée, « et l'homme que je vous envoie « vous servira de guide ; au nom du « ciel, venez sans délai. »

Grand Dieu ! s'écria Placide, ils ont perdu leur fils, qui devoit avoir neuf ans !...... et je trouverai donna Bianca inconsolable, et peut-être mourante !.... Cette idée lui fit répandre un torrent de larmes ; mais il n'hésita pas à partir avec sa famille. Pour ne point faire une scène qui eût excité la curiosité des Battuécas, il partit non dans la journée, mais au milieu de la nuit, avec Inès et les deux enfans. Ce départ mystérieux et précipité, qui ressembloit à une évasion, troubla la

douce Inès, et causa de l'effroi aux deux enfans, élevés dans la persuasion qu'ils ne sortiroient jamais de la vallée, et que le bonheur n'étoit que là. Placide lui-même s'attendrit douloureusement en abandonnant sa cabane. Il partit dans les premiers jours du mois de juin : le ciel étoit pur et serein. Placide portoit dans ses bras Placidie, qui sanglotoit en appuyant sa tête sur son sein. Inès, tenant à ses côtés Théophile par la main, pleuroit doucement en silence. Placide marchoit lentement, et se retournant vers sa cabane éclairée par les rayons de la lune : Adieu, dit-il, demeure fortunée, demeure inaccessible à l'ambition, à la cupidité, à la discorde!... La paix, exilée du reste de l'univers, s'est réfugiée dans cette enceinte, et je pars!...... et je vous quitte pour jamais!....... En parlant ainsi, il côtoyoit les rives, bordées

d'oliviers et de citronniers, de la rivière qui couloit au milieu de la vallée ; la lune se réfléchissoit dans cette onde toujours calme et pure. Bords enchantés, poursuivit Placide, je vous abandonne pour aller me jeter sur une mer orageuse, qui n'est célèbre que par ses écueils et ses naufrages, et j'ai perdu les espérances et les illusions qui font braver tous ces périls, et qui répandent tant de charmes sur la trompeuse et brillante perspective d'un chimérique avenir!... En se livrant à ces pensées mélancoliques, Placide ne s'en avouoit pas la véritable cause ; dom Pèdre seul exprimoit le désir de le revoir, donna Bianca ne le rappeloit pas! Plongée dans la plus amère affliction, elle n'éprouvoit pas le besoin de pleurer avec lui ! il n'avoit aucun espoir d'adoucir sa profonde douleur. Mais dom Pèdre étoit malheureux, il le deman-

doit avec les plus vives instances, et Placide ne balançoit pas à lui sacrifier sa tranquillité.

En sortant de la vallée, Placide entendit gémir sourdement Inès et Théophile, et il éprouva lui-même la plus pénible sensation. On monta dans une berline attelée de quatre chevaux. Le ciel se couvroit de nuages, on vit quelques éclairs. Inès, effrayée, jette ses deux bras autour du cou de Placide, en disant d'une voix entrecoupée : Ah ! mon ami, déjà un orage !.... Dans cet instant le mouvement de la voiture causa une telle épouvante à Placidie, qu'elle se mit à crier ; et Théophile, vacillant et étonné, serroit fortement à chaque minute la main d'Inès ou celle de son père. Enfin au bout d'une demi-heure les deux enfans s'endormirent ; ils ne se réveillèrent qu'au jour naissant. Alors on descendit dans une maison où

l'on trouva un excellent déjeûner : le conducteur envoyé par dom Pèdre tira d'une malle des habits pour Placide et sa famille, et l'on quitta les vêtemens grossiers de la vallée. Cet échange charma Placidie, qui reprit toute sa bonne humeur, en recevant la robe de mousseline et le joli schall qu'on lui donna, et en se voyant ainsi parée dans un miroir. Placide sourioit et soupiroit en la regardant : cette parure magnifique l'a métamorphosée, dit-il ; elle n'est déjà plus une fille de la vallée !.... Mais elle étoit si belle dans ce nouveau costume, que tous les gens de la maison accouroient pour la voir.

Le reste du voyage se passa heureusement. La curiosité et la surprise des enfans auroient amusé Placide, s'il eût été moins troublé par l'idée qu'il alloit revoir donna Bianca, et qu'il la retrouveroit au désespoir et

indifférente pour lui. Il se promit de ne point la voir, s'il pouvoit s'en dispenser, et de se borner à s'enfermer avec dom Pèdre : cette résolution satisfaisoit son cœur blessé; mais, comme tous les projets formés par le dépit, elle étoit au fond peu sincère.

Enfin au bout de quatre jours on arrive dans la terre de dom Pèdre : on entre dans l'avenue, au bout de laquelle on aperçoit le château ; Placide tressaille, et ses yeux se remplissent de larmes! L'objet d'une passion jadis si violente, et maintenant d'une amitié si tendre, donna Bianca, est dans cette maison! Il se la représente languissante, désolée; il oublie ses mécontentemens secrets, il ne voit qu'elle, il ne pense qu'à son malheur, et son cœur se déchire!.... Il étoit huit heures du matin; on trouva dom Pèdre sur le perron du château. Placide se précipite dans ses

bras : ni l'un ni l'autre ne peuvent parler, ils s'embrassent en pleurant ; dom Pèdre conduit précipitamment Inès et les enfans dans l'appartement qui leur est destiné. Dom Pèdre ne regarda que Théophile, et ce fut avec un extrême attendrissement : ensuite il emmena Placide dans le sien, et là, le faisant asseoir à côté de lui, ah ! mon ami, dit-il, que je suis à plaindre ! ma femme ne sait son malheur que depuis quinze jours, et, malgré toutes mes précautions, elle en a découvert les affreuses circonstances !... Dispensez moi dans ce moment de vous faire ce tragique détail, et, quand je vous dirai tout, vous compatirez sûrement davantage à nos peines. Aujourd'hui ne parlons que de donna Bianca : mon ami, ses jours sont en danger !.... — Juste ciel !.... — Résignée avec une angélique piété, elle ne se plaint point, ne pleure point ;

mais son cœur est fermé à toute consolation, et même à tout épanchement. Il semble qu'au fond de l'ame elle ait dit un éternel adieu à la terre, elle est insensible à tout ce qui s'y passe; rien ne peut la sortir de cet état d'affaissement et de stupeur. Elle a perdu le sommeil; sa pâleur et sa maigreur deviennent chaque jour plus alarmantes. Le médecin m'a déclaré qu'il falloit absolument la sortir de ce profond accablement, par une secousse violente qui rappelât en elle l'attendrissement et les larmes. Rien ne peut mieux opérer cette révolution que votre vue et celle de votre fils : elle est prévenue que vous êtes ici, elle vous attend; appelons Théophile, et venez.... Non, non, répondit Placide, elle ne verra point Théophile aujourd'hui; je ne puis me résoudre à ne la revoir que pour lui percer le cœur! Comme il disoit ces paroles, un

valet de chambre vint dire que donna Bianca demandoit Placide et ses enfans : il fallut obéir. Placide, dans un trouble impossible à décrire , alla chercher ses enfans. Dom Pèdre , voulant s'épargner la douleur d'être témoin d'une scène déchirante , resta dans sa chambre.

Cependant Placide , tenant par la main Théophile et Placidie , se rendoit à l'appartement de donna Bianca ; Grand Dieu ! se disoit-il , je vais donc renouveler toute la violence de sa douleur en lui montrant mon fils , cet enfant de l'âge de celui qu'elle a perdu !... Non , Théophile n'entrera point chez elle ; je ne lui montrerai que Placidie.... et peut être même ne les lui présenterai je l'une et l'autre que dans quelques jours !... Agité de ces pensées , Placide arrive à l'antichambre qui précède le cabinet où l'attendoit donna Bianca ; il place les

deux enfans derrière une porte, et leur dit de rester là en silence jusqu'à ce qu'il revienne les chercher : ensuite, le visage couvert de larmes, il entre, et voit donna Bianca couchée sur une chaise longue, auprès de laquelle étoit assise une de ses femmes. Donna Bianca étoit posée de manière qu'il ne pouvoit voir de sa figure que ses longues tresses de cheveux négligemment rattachés sur sa tête. Il avance en tremblant.... Enfin il découvre ce visage, dont tous les traits sont si profondément gravés dans son souvenir; mais ce n'étoit plus cette beauté brillante de fraîcheur, qui effaçoit l'éclat de toute autre, il n'en voit qu'un ombre touchante qui semble prête à s'anéantir ! Il s'appuie contre le dos d'une chaise, sans avoir la force ni de se soutenir, ni de proférer une parole... Donna Bianca, trop accablée pour éprouver de l'émotion, lève sur lui des

yeux appesantis et languissans, et d'une voix éteinte l'invite à s'asseoir. Il obéit...., il regarde avec un saisissement inexprimable; il cherche en vain sur ce visage chéri l'expression enchanteresse qui l'embellissoit jadis, il n'y trouve même pas celle de la douleur: cette figure, toujours frappante par la noblesse et la régularité, porte encore l'empreinte auguste de la pudeur et de la vertu; mais, décolorée, immobile comme une belle statue d'albâtre, elle paroît être privée de la vie, la sensibilité ne l'anime plus! Après un long silence, je sais, dit-elle, que vos enfans sont ici; je voudrois les voir. Elle prononça ces paroles si froidement, que Placide cessa de craindre que la présence de Théophile pût lui causer une sensation douloureuse. Il se leva, il alla chercher les enfans, et, faisant tenir Théophile derrière lui, il s'avança

avec Placidie. Mais à peine donna Bianca a-t-elle jeté les yeux sur cette enfant, qu'elle paroît s'émouvoir : elle la regarde fixement, et ses joues se colorent d'un léger incarnat ; elle lui tend les bras. Placidie se jette à son cou avec la grâce la plus touchante... Donna Bianca la presse contre son sein, la regarde encore : sa physionomie reprend toute son expression, ses pleurs inondent son visage : O! dit-elle, quelle ressemblance !...... Quel âge a-t-elle ? — Mais je crois qu'elle a quatre ans et demi ou cinq ans. — Vous croyez? comment! vous ne savez pas son âge ? — Non, elle n'est pas ma fille, c'est une enfant inconnue que, durant les horreurs de la guerre, j'ai sauvée d'un incendie... A ces mots, donna Bianca, retrouvant une force surnaturelle, se soulève de son canapé, se précipite à genoux sur le plancher, et joignant les mains

avec le mouvement le plus passionné : O mon Dieu ! s'écria-t-elle, que suis-je pour oser vous demander un miracle ! mais vous me le faites entrevoir. O bonté suprême ! daignez réaliser l'espérance d'une mère, et, par le plus touchant des prodiges, faites la passer d'une infortune sans consolation au comble du bonheur !.... Après cette prière, elle se relève, s'assied, et, d'une voix entrecoupée, elle questionne Placide sur le lieu où il a trouvé cette enfant : la réponse accroît ses transports... Et n'avoit-elle pas à son cou, dit-elle, une chaîne d'or ?.... — Oui, répondit Placide, elle la porte encore ; la voilà sous son schall avec la croix émaillée..... C'est elle ! c'est elle ! interrompt donna Bianca : O Providence ! ô mon Dieu ! Elle n'en peut dire davantage, elle s'évanouit. Placide, éperdu, appelle dom Pèdre à cris redoublés ; on court le chercher ;

le château retentit de cette exclamation universelle : *L'enfant n'est pas mort! l'enfant est retrouvé!*... Au milieu de ce tumulte général, Placide ne voit que donna Bianca, sans mouvement et privée de toute connoissance.... On lui prodigue tous les secours, bientôt elle rouvre les yeux, elle revient véritablement à la vie, puisqu'elle reprend tous les sentimens qui la font chérir. Son premier regard cherche Placidie : *Ma fille! ma fille!*... sont les premiers mots que sa bouche prononce. Dans cet instant dom Pèdre, hors de lui, paroît et s'élance vers elle. O mon ami, dit donna Bianca, prosternous-nous aux pieds de Placide, il est le libérateur de notre enfant, il nous la rend, la voilà!.. Dom Pèdre, transporté, ne trouve point de démonstrations qui puissent exprimer ce qu'il éprouve. L'ivresse de la joie ne permit à ces trois personnages que

d'articuler quelques mots d'explications demandés par dom Pèdre, mais sans aucun discours suivi. Donna Bianca tenoit toujours Placidie fortement pressée contre son cœur, comme si elle eût craint qu'on ne la lui ôtât.. . Dom Pèdre et Placide contemploient cette heureuse mère, remercioient le ciel, s'embrassoient et versoient un déluge de larmes délicieuses.... Tout à coup Théophile, qui jusque-là étonné, saisi, s'étoit tenu à l'écart dans un coin de la chambre, s'avança tristement, en disant à Placide, avec un ton plaintif: Mon père !... Placidie ne sera donc plus ma sœur?... — Cher enfant, s'écria dom Pèdre, elle sera ton épouse!... Oui, reprit donna Bianca, et l'idée de cette union fut un vœu de nos cœurs, avant que la reconnoissance nous eût fait un devoir de la réaliser. Ces paroles portèrent au comble l'exaltation d'enthousiasme et le

bonheur de Placide. Le médecin de donna Bianca interrompit cette scène touchante, en conjurant donna Bianca de se mette au lit, et en lui precrivant, pour le reste entier du jour, et le silence et un repos absolu. Elle y consentit, à condition qu'on ne la sépareroit pas un seul instant de sa fille. Le médecin fit sortir dom Pèdre et Placide de sa chambre ; ils se rendirent avec Théophile dans l'appartement d'Inès. Cette dernière partagea tout l'étonnement et toute la joie de Placide : et, lorsqu'on eut repris un peu de calme, Placide demanda à dom Pèdre par quel prodige, au lieu d'avoir un fils de neuf ans dont il avoit annoncé la naissance au père Isidore, il avoit une fille de cinq ans. Hélas! répondit dom Pèdre, j'ai été en effet père d'un garçon ; mais il ne vécut pas, il mourut six semaines après sa naissance. Nous ne voûlumes pas vous ins-

truire de ce triste événement : vous étiez depuis trop peu de temps dans la vallée pour vous demander de revenir... et nous résolûmes de vous épargner le chagrin de vous représenter le nôtre.... Au bout de quelques années une nouvelle grossesse de donna Bianca lui donna l'espérance d'un bonheur qu'elle désiroit avec passion, celui d'avoir une fille. Le ciel exauça ses vœux. Je mandai cet événement au père Isidore ; mais le courrier revint sans réponse : et j'ai su depuis que ce message, ainsi que quelques autres, n'étoit jamais parvenu dans la vallée. Donna Bianca nourrit sa fille, qui avoit dix mois, et qui venoit d'être sevrée lorsque des affaires de la plus haute importance m'appelèrent subitement en France. La guerre étoit déjà déclarée : cependant nous étions loin de prévoir qu'elle dût se faire avec tant de barbarie. Je pensai qu'en

laissant ma fille dans un château qui paroissoit être à l'abri d'une invasion, elle ne couroit aucun danger. D'ailleurs, je ne comptois séjourner à Paris que peu de mois. Je désirai que ma femme vînt avec moi : elle y consentit. Elle mit sa fille sous la garde d'une femme dont elle connoissoit l'attachement et la prudence ; mais elle ne se sépara qu'avec une douleur déchirante de cette enfant adorée, qui, dès cet âge, annonçoit toute la beauté de sa mère. Trois mois après, la guerre en Espagne avoit déjà pris un caractère de fureur dont les détails font frémir. Les ennemis pénétrèrent dans la province où se trouve situé le château qu'habitoit ma fille. Sa gouvernante prit la fuite, en emportant l'enfant confiée à ses soins : elle alla se réfugier dans la maison d'un de ses frères près de la ville infortunée qui a été si inhumainement dévastée. Elle y tomba

malade ; elle étoit retenue dans son lit, lorsque l'approche rapide de l'ennemi obligea tous ceux qui l'habitoient à se sauver à la hâte, à l'exception de la gouvernante de ma fille qui resta avec elle, n'ayant ni le courage ni la force de s'évader. Les ennemis mirent le feu à cette maison abandonnée : la Providence, qui veilloit sur notre enfant, vous envoya pour la sauver : il n'est pas en notre pouvoir de reconnoître un tel bienfait ; le ciel seul peut vous en récompenser. Ah ! dit Placide en serrant la main de dom Pèdre dans les siennes, quelle récompense pourroit égaler pour moi celle de vous avoir rendu le repos et le bonheur ! Mais, cher dom Pèdre, poursuivit-il, apprenez-moi comment vous avez pu, pendant plusieurs années, cacher cet événement à donna Bianca ? — Je l'ignorai long-temps moi-même, répondit

dom Pèdre, les communications étant tout-à-fait interrompues. Quand je n'aurois pas été retenu par des affaires, le danger des routes m'auroit empêché de retourner en Espagne avec donna Bianca. Cependant l'inquiétude de ne point recevoir de nouvelles de son enfant altéra bientôt sa santé; et enfin elle tomba dans l'état de langueur le plus inquiétant; alors je pris le parti de la tromper : à force de stratagèmes je parvins à la rassurer; elle recouvra la santé. Je la maintins dans cette erreur durant notre séjour en France. Arrivé ici, il a bien fallu lui déclarer son malheur; mais je lui cachai la tragique aventure qui la privoit de son enfant. Toutes mes précautions à cet égard échouèrent par l'imprudence d'un nouveau domestique qui, oubliant mes ordres, lui remit une lettre qui lui apprenoit que sa fille avoit péri avec sa gouvernante

sous les toits écroulés d'une maison incendiée... Alors sa douleur n'a plus eu de bornes ; et sans vous, cher Placide, elle en eût été la victime ; ainsi je vous dois sa vie et celle de mon enfant.

Lorsque dom Pèdre eut terminé ce récit, on convint de remettre au lendemain celui que Placide avoit à faire, afin que donna Bianca pût l'entendre.

Inès fut appelée par donna Bianca, qui vouloit l'embrasser, la remercier, et qui la désiroit surtout parce que Placidie pleuroit et la demandoit. Placide, durant cette journée, fut trop agité et trop inquiet encore sur la santé de donna Bianca pour sentir tout son bonheur ; cependant il voyoit avec ravissement dom Pèdre caresser le jeune Théophile. J'ai su, dit dom Pèdre, tous les détails relatifs à cet aimable enfant : je les demandois au père Isidore ; et tout ce qu'il nous écrivoit

sur son éducation, son caractère, sa figure, inspira à donna Bianca un désir que je partageai aussitôt qu'elle me le fit connoître. Ces entretiens, en pénétrant Placide de joie et de reconnoissance, excitoient dans son ame le plus vif remords d'avoir pu douter d'une amitié si tendre et si généreuse. Il ne se coucha point; il ne vouloit pas que le sommeil lui dérobât quelques heures du sentimeut de son heureuse existence. Il passa la nuit entière dans le parc du château : là, seul, au milieu d'une nuit paisible et à la face du ciel, il interrogea sa conscience ; et, descendant au fond de son cœur, il y trouva tant d'affection pour Inès, un attachement si vrai pour dom Pèdre, une amitié si pure pour donna Bianca, que le souvenir de son amour avoit pour lui quelque chose de pénible. Donna Bianca étoit devenue à ses yeux un objet si respectable, si sacré,

qu'il auroit voulu ne l'avoir jamais aimée que comme une sœur. O toi ! dit-il, fidèle épouse du meilleur des hommes, de mon ami ! toi, mère adoptive de mon fils ! jamais je n'élèverai sur toi un regard profane ; jamais je ne contemplerai ta beauté ; purifié par la reconnoissance et par le saint nœud qui nous unit, j'écarterai de mon imagination les idées frivoles qui pourroient me rappeler tes grâces et tes talens ; je ne penserai désormais qu'à tes vertus.

Le jour surprit Placide dans cette douce rêverie. Dom Pèdre vint le chercher, et le conduisit chez donna Bianca, qui déjà n'étoit plus reconnoissable : elle avoit repris ses forces, sa vivacité, et presque toute sa santé. Cette journée fut un enchantement. Placidie, parée par les mains de sa mère, et belle comme un ange, fut, ainsi que son heureux libérateur,

l'objet de l'admiration universelle. Tout le monde fut admis dans le salon pour la voir : les domestiques, les paysans de la ferme du château, les voisins ; et dom Pèdre et donna Bianca ne se lassoient point de redire : C'est Placide qui nous l'a rendue, en exposant ses jours pour la sauver !.... Le soir, lorsqu'on se retrouva seuls en famille, Placide, placé entre Inès et donna Bianca, conta l'histoire de son voyage en Espagne durant la guerre. Ce récit, qui confondit d'étonnement et fit frémir Inès, causa à dom Pèdre et à donna Bianca un inexprimable attendrissement et les plus profondes émotions. On ne se sépara qu'à minuit. Placide, au comble de la félicité, descendit encore dans les jardins, non pour y passer la nuit, mais pour y jouir sans distraction pendant quelques instans de tous les souvenirs délicieux de cette mémo-

rable journée, et il s'écria : O songe rapide et tumultueux ! bonheur inquiet et fragile de l'amour ! qu'êtes-vous auprès de ces joies ineffables du cœur, produites par les sentimens de la nature, l'amitié fidèle et la vertu !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

